Lise Demers

Le Poids des choses ordinaires

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

PHOTO : MARTINE DOYON

Lise Demers

LE POIDS DES CHOSES ORDINAIRES

Ni le plaisir, ni la gloire, ni le pouvoir :
mais la liberté, rien que la liberté...

Fernando Pessoa,

Le Livre de l'intranquillité

Cette action, qui maintenant va commencer,
se déroule en Pologne c'est-à-dire Nulle Part.

Alfred Jarry,

textes relatifs à Ubu Roi

REMERCIEMENTS

Un grand merci à Gloria Viegas Ocasio, à son mari, Armindo Sousa Viegas et à sa belle-mère, Maria Albertina Sousa, pour leur gentillesse et leur aide soutenue durant cet hiver le plus rude depuis des décennies dans les montagnes de l'Algarve. Sans eux, je n'aurais pas connu la profonde joie de vivre et l'attachement viscéral des Portugais aux traditions de leur pays.

À mon petit-fils Cédrik Gilles

Chapitre 1

AU SOMMET, tu avais deviné mon corps embrasé, dis ?

« Ah ! merde, encore cette histoire ! » criai-je en me tournant vers la porte capitonnée de mon bureau où je me tenais, debout et seul. J'étais à la maison et cette question de Catherine stoppa mon travail, alors que je répétais mon discours à livrer le soir même au club des Patriotes. Je n'ai jamais voulu répondre à cette question. Exaspéré et brusquement déconcentré, je fermai les yeux et revis Catherine durant sa thérapie me raconter pour une millième fois : Dès l'aube, nous étions prêts, armés. Dissimulés derrière le mur avec notre attirail hétéroclite, nous t'attendions. Vincent rouspétait tout bas, se frappait les cuisses et trépignait d'impatience. Tu voulais prendre sa place, toi, l'incapable d'arriver à l'heure ? Il grommelait alors qu'Édouard haussait les épaules et détournait lentement son regard vers la forêt où il nous faudrait bientôt avancer à la queue leu leu. Vincent l'énervait, l'idée de l'expédition encore plus. À contrecœur, il s'était rangé derrière toi, pour éviter de montrer sa faiblesse et s'endurcir. S'amuser à faire des prisonniers et à les torturer ne l'emballait pas. Alors que toi... Avec tes plans et tes histoires, tu dégageais une énergie folle qui empourprait tes joues et illuminait tes yeux. Tu y croyais tellement à tes chimères, à tes jeux d'adultes. Tu savais les inventer avec un tel plaisir orgueilleux que ne pas te suivre, c'était passer à côté du bonheur. Et nous voulions être heureux. Tous. Et moi ? J'avais supplié Édouard de m'emmener avec vous, avais juré de ne rien révéler, pas même à Fusain quand il viendrait se blottir contre mon ventre. Et quand tu es arrivé, dédaigneux de notre inquiétude et de notre empressement, une chaleur plus vive que tous les câlins et les ronrons de Fusain réunis m'obligea à baisser les yeux, à cacher mon émoi incandescent.

Ce rappel du passé tombait mal et risquait de libérer des émotions indésirables un jour de fête comme celui-ci. Le miroir me renvoyait l'image d'un personnage ridicule suant à grosses gouttes, quasi méconnaissable sous un rictus ne valant pas deux sous. J'étais grotesque et cela me fit horreur. Je tombai lourdement dans mon fauteuil, les bras sur les accoudoirs, les jambes tendues raides, prêt à tout pour chasser l'image de Catherine.

L'horloge marquait onze heures et quart. Il était donc onze heures, suivant mon habitude d'avancer les aiguilles, manie pratiquée depuis les débuts de mon professorat et qui me valut bien des quolibets. Qu'importe ! J'arrivais à l'heure dite et repartais à l'heure convenue. Mais que d'efforts pour me discipliner, alors que par tempérament j'arrivais et repartais à l'heure voulue. Mais puisque la ponctualité était signe de noblesse, valait mieux la pratiquer avec aisance. Ainsi en avais-je décidé et cela avait drôlement perturbé mes élèves. Selon mon humeur et en fonction des dispositions naturelles de l'étudiant, je le jugeais à l'heure ou en retard. Quel imbroglio existentiel ne devait-il pas régler ! Arriver à l'heure normale et sembler en retard de quinze minutes et au-dessus de son affaire ou arriver à l'avance et faire le pied de grue, en paraissant attendre sincèrement mes avis dont son avenir dépendait. Certains matins, il pouvait y avoir jusqu'à cinq étudiants occupés à palabrer sur l'heure de leur rendez-vous, lorsque j'arrivais joyeux et l'air étonné de les voir.

Mais je ne suis pas dupe. D'une année à l'autre, les élèves se passèrent le mot et ce que Vincent avait nommé mon agressivité passive devint une habitude chiante, une simple fantaisie, une lubie. À l'heure du prof ? entendais-je parfois dans les couloirs et cette remarque me remplissait d'aise. Mon caprice était entré dans les mœurs et dans mon for intérieur, je répondais : « Oui, à mon heure, bonhomme ou petit freluquet ». Par un curieux hasard, ce sont les élèves les plus attentifs à mes conseils et recommandations qui s'excusaient longuement de leur retard, bredouillant des explications sur l'autobus raté ou le réveille-matin à faire réparer. Les autres, souvent très doués, fanfaronnaient jusqu'à leur première note d'examen. Puis, avec le temps...

D'un bond je repris pied. Face à mon miroir et en bombant légèrement le torse, je m'appliquai à pratiquer mon discours. « Monsieur le ministre, monsieur le maire, monsieur le recteur, monseigneur, distingués collègues, estimés confrères, chers étudiantes et étudiants... Vraiment, je suis profondément ému aujourd'hui. Vos témoignages de reconnaissance et votre gratitude traduisent, mieux que je ne saurais l'exprimer, l'inestimable estime dans laquelle vous tenez notre profession. Devant un tel aréopage de penseurs et de décideurs qui font la gloire de notre institution et de notre pays, vous me voyez confondu – eh ! Oui, le mot est exact. Tant d'éloges pour avoir, somme toute, fait ce que dois pour l'honneur et la tradition. »

Le miroir reflétait enfin l'image recherchée alliant le geste pondéré à la voix convaincante. J'avais réussi, après des heures de pratique soutenue, à trouver le ton juste et naturel. Cependant, j'hésitais encore entre faire une pause de quelques secondes ou enchaîner. Il me semblait que le rappel subtil de notre devise méritait, sinon des applaudissements, du moins quelques rires intelligents. Mais allez savoir ! Les mœurs avaient bien changé depuis mon entrée dans le corps professoral et ce n'était pas faute d'avoir tenté de maintenir tradition et discipline. J'étais toutefois assez satisfaite. La suite de mon allocution était d'une belle eau. Des phrases bien senties, entremêlées d'anecdotes fines et de judicieuses remarques, composaient un survol de ma carrière au service du savoir. Mes remerciements n'étaient ni trop longs ni trop courts. Juste ce qu'il fallait et cette justesse, conquise par le remaniement d'une dizaine de brouillons, méritait d'être citée à tous les écrivailleurs de discours de clôture, fussent-ils politiciens ou animateurs de colloques.

J'étais fier de mon texte, je l'avoue sans honte, car la fausse modestie m'horripile. Mais inquiet toutefois. Il me semblait qu'une légère hésitation, au moment où je rends hommage à mon ancien directeur de thèse aujourd'hui décédé – Dieu ait son âme – contredisait l'enthousiasme respectueux que je tentais de communiquer. Un détail à mettre au compte de l'émotion, diraient certains, un détail révélateur, diraient les autres au fait de notre inimitié. J'avais, à l'époque, m'imaginant que la mort du Tyran m'ouvrait une liberté intellectuelle, osé écarter quelques-unes de ses références et de ses idées directrices. Quelle tête brûlée étais-je alors pour naïvement croire que je pouvais, en toute sincérité parce que hors de propos, passer sous silence nombre de ses assertions ! Il me donna une formidable leçon d'éthique, en m'obligeant à ouvrir mon sujet en cercles concentriques que je devais meubler de citations extraites de ses travaux et de ceux de mes professeurs, un jour mes confrères émérites. Sans lui, je n'aurais pu transmettre ce code à mes étudiants et la bibliographie de leurs travaux, autant que des miens, ne serait certes pas aussi savante et détaillée.

Dite ainsi, la chose paraît inélégante et brutale. Mais j'avais trouvé une formulation pour rendre à César ce qui lui appartenait, sans disserter sur les bienfaits de la méthode, me limitant à reconnaître à la fois son influence et l'importance de la solidarité au sein du corps enseignant. Or, voilà bien ce qui me chicotait avec cette malencontreuse hésitation. Mon discours devait être modeste, unificateur, et ne laisser transparaître rien de plus ou de moins que ce que je disais, ne faire l'objet d'aucune interprétation, éviter toute récupération par un clan ou un autre. Bref, atteindre cette remarquable neutralité que d'aucuns nomment ma proverbiale objectivité. Rien ne devait être laissé au hasard et je recommençai à répéter mon texte trois autres fois avant de redevenir ce que je devais être : une humble sommité louangée par les notables du pays.

Enfin, je respirais librement, maître de moi, en accord harmonieux avec ce refuge qui me reflétait mieux que toutes les glaces du monde. Mon œuvre-bureau qu'avec l'âge je contemplais, sinon amoureusement, du moins avec une infinie tendresse : quatre murs emplis de livres bien rangés, étiquetés, aimés. Tout un pan réservé à ma production intellectuelle et aux archives de mon Centre de réflexion sur le patrimoine et de ma Chaire en sociologie comparée de la culture. Mes compagnons d'armes, plus fidèles que mes amis, plus sincères que mes maîtresses, plus exigeants que ma femme. Mes boucliers, au jour des grandes batailles, ma nudité, les soirs de solitude quand l'extravagance du vent me ramène à la violence de Catherine, à son immonde appétit de vivre. D'elle, je n'ai conservé que cette photo en noir et blanc montée dans un cadre d'argent, là, à moitié cachée par mes dossiers ouverts sur ma table de travail. Nous formions alors la bande des quatre et Catherine était notre mascotte. Du moins, est-ce ainsi que je persiste à la voir bien que, sur cet instantané médiocre, la tristesse de ses yeux et cette façon langoureuse de repousser le bras de Vincent autour de son cou, tout en m'attirant vers elle, démentent cette allégorie de l'amitié. Le lendemain de la photo, la marée montante allait nous surprendre en revenant du rocher Percé, soudainement entourer nos chevilles de ses lames glaciales et tranchantes. Sauve qui peut ! Commença l'ascension périlleuse de la falaise dans le grondement féroce des vagues masquant nos cris, étouffant le hurlement d'Édouard coincé sous une arrête, happé par la mer et repêché inconscient par des marins de retour de l'île Bonaventure et qui avaient tout vu tout prévu. Un instinct animal nous poussait, Catherine, Vincent et moi, à tâtonner avec nos mains ensanglantées vers une faille ou une saillie où s'agripper à la paroi pour se hisser et poser, avec une lenteur extrême, un bout d'espadrille dans le trou étroit que l'autre pied venait de creuser dans les strates rougeâtres du roc s'écaillant en fines lamelles. Près du sommet, des gens affolés tirèrent à bout de bras nos corps épuisés et nous frictionnèrent en nous engueulant pour notre sotte témérité, en nettoyant nos plaies vives moins douloureuses que notre amour-propre blessé. Ce soir-là dans la tente, je déboutais sous des airs d'incompréhension les élans fougueux de Catherine et j'entendis, humilié, la victoire facile de Vincent arrachant de Catherine un long râle agonique de plaisir. Ce premier cri rauque, mon étalon de mesure désormais. Au petit matin, enroulée dans son sac de couchage, Catherine m'avait lancé, entre deux gorgées de café :

— J'ai fait mon deuil de toi. J'ai opté pour la vie.

— Ouais, une vie de pute, tu veux dire !

À peine avais-je fini de claironner que je recevais sa tasse par la tête et qu'Édouard s'abattait sur moi à grands coups de pieds et de poings. « Tu vas avaler cela » qu'il me criait, réveillant Vincent. Moi j'en remettais, ratatinais leur amour naissant, réduisais leur nuit de noces à une simple botte. Enfin Catherine, par ses cris et ses supplications, nous sépara et personne ne répondit aux questions de Vincent. En moins de deux, nous quittions Percé et la fin de l'été. À l'automne, j'entrais à l'université. Vincent ne sut jamais rien de la dispute.

Étonnant, comment ce banal cliché d'Édouard éternisant notre amitié cache une réalité tout autre. Davantage étonnant que j'aie conservé soigneusement cette photo de vacances qui commémore, pour Vincent, ma défaite, pour Catherine, ma trahison et pour Édouard, la fin de notre amitié. L'éclatement de la bande des quatre. Oh ! là là ! Défaite, trahison, éclatement ! Que de mots pompeux, soudain, pour décrire cette tragi-comédie si ordinaire, jouée de tout temps par des amoureux amateurs se prenant pour des dieux de l'Olympe.

Tiens, cela me rappelle Antoine Turcotte. N'est pas issu de la cuisse de Jupiter qui veut, avais-je noté un jour sur sa copie d'étudiant. Insulté, le geste ample, il avait plaidé sa cause comme un vulgaire vol à l'étalage. Réécrire Hamlet, l'adapter à notre modernité, voire à notre patois m'expliquait-il, voilà la voie de notre avenir. Transposer l'action ici et maintenant n'est rien quand une œuvre est éternelle. Hélas, de talent, je lui reconnaissais celui d'avocat du diable, pas de dramaturge, mais j'avais haussé d'un cran sa note pour lui éviter l'échec et ne plus avoir à l'endurer assis au dernier rang dans ma salle de cours. Ai-je eu tort ? Aujourd'hui, il troque ses projets et hypothèque son théâtre contre des partenariats avec des entreprises douteuses et pontifie sur les ondes de Radio-Dissidence, tout en payant bien mal ses comédiens, me suis-je laissé dire. Sérieux et gueulard, il me contredit par des phrases assassines. Hier encore, il s'en prenait à ma « Critique de la raison impure », ridiculisant mon mysticisme qu'il apparentait au culte de la Vierge, me citant à l'évidence hors contexte. Et ce soir ? Avait-il accepté l'invitation des organisateurs ? L'entendrais-je ricaner et persifler pendant les éloges ? Et combien d'autres le singeront et assisteront à la cérémonie parce que c'est un événement où être vu confirme votre position sociale ?

Belle affaire ! Qu'ai-je donc à m'inquiéter d'un prétentieux quadragénaire, coqueluche de l'heure, vérolé et pestiféré demain, peut-être ? À m'attarder sur son sort, c'est l'hommage à ma vie entière que je méprise et mes pairs de surcroît. C'est l'institution, tel que je l'ai défendue avec acharnement, selon mon idéal, mes valeurs morales et mon code d'éthique, que je renie. Trente années de carrière à piocher sur les têtes rebelles à la beauté et aux règles du style et du bon goût sous prétexte d'académisme, à maintenir sous le boisseau la révolte, le verbe anarchique et l'envolée des tabous sous prétexte de nouveauté. Des preuves ? Qu'ai-je besoin d'autres certitudes, moi dont les essais et les critiques garnissent les bibliothèques savantes ! Oh ! Pas mon œuvre complète, soyons réaliste. Ici même, il me manque quelques exemplaires, des livres prêtés jamais rendus. Mais l'ensemble de ma production occupe bien un bon trois mètres carrés et ce n'est pas fini. Sur ma table reposent des textes à peaufiner, dont celui de ma conférence sur l'impact des œuvres du cardinal

Grandberger dans la littérature populaire. Sujet inédit qui exigea de mes élèves un effort de recherche considérable. Et cela, me dis-je en auscultant mes dossiers, est la pointe de l'iceberg. J'ai tant de projets en tête et de collaborations prestigieuses à honorer ! Et enfin le temps de fignoler mes émissions de radio et mes articles de vulgarisation pour la presse. Prendre sa retraite n'est pas chômer, que diable ! De nouveau ragaillardi, face à mon miroir, le torse légèrement porté à l'avant, je répétai avec conviction mes remerciements. J'avais, à midi, retrouvé mon air imposant, quoique l'estomac dans les talons.

Je replaçai la photo de Catherine bien en vue sous ma lampe de travail. La même question me traversa l'esprit. « Au sommet, tu avais deviné mon corps embrasé, dis ? » J'ai toujours refusé de répondre à cette question, usé de faux-fuyants, d'aveux mitigés, de colère aussi quand Catherine insistait et me brusquait par ses interprétations faussement psychologiques. Aujourd'hui comme hier, je maintiens que le drame de la ferme à Blondeau n'est pas le déclencheur de ce que nous sommes devenus, mais le révélateur de qui nous étions. Et je m'opposerai avec virulence à Catherine, Vincent ou au fin finaud d'Édouard s'ils s'aventuraient à expliquer nos vies par cet événement. De cette fameuse journée, je n'ai gardé que des souvenirs essentiels dont certains détails contredisent ceux des autres. Un seul point fait l'unanimité : le drame de la ferme à Blondeau a scellé notre silence. De nous tous, Catherine en fut la plus touchée. Normal, elle était une fille et aujourd'hui encore, j'affirme qu'elle n'avait pas sa place parmi nous. C'était une expédition de gars.

— Obligé d'amener ta cousine ? avais-je demandé à Édouard, fâché, en arrivant, le visage strié de suie et l'air menaçant.

— Ouais ! Mais elle peut en prendre, je t'le garantis. Et puis, elle court plus vite que nous tous, tu verras.

— Capable, pas capable. C'est pas une affaire de fille. Dis-le-lui, Vincent.

— Mais Catherine est différente des autres filles. Pis, c'est vrai, elle est capable d'en prendre, tu peux me croire.

— OK. Mais ne venez pas chialer après, si ça tourne mal.

Vincent et Édouard s'étaient regardés, indécis quelques secondes, avant d'affirmer qu'ils étaient prêts. Sans plus attendre, je m'éloignai vers la forêt, donnant ainsi le signal du départ. Telle se déroula ma première vraie rencontre avec Catherine. Elle avait quatorze ans, les cheveux noirs attachés en queue de cheval et un trou dans son jean. Heureusement pour elle, j'étais déjà loin quand elle me traita de petit baveux. L'organisation de l'expédition avait été minutieusement préparée par Vincent selon mes plans. Il s'agissait de se rendre du côté de la ferme à Blondeau, à l'orée du village voisin plein de jeunes voyous qui nous narguaient les fins de semaine. Sûr qu'on tomberait facilement sur l'un d'eux pour le faire prisonnier, le jeter dans la mare aux couleuvres, l'attacher au bouleau près de la dune de sable, l'enduire de miel et de mélasse et le flageller avec des branches de sapin. Vincent connaissait parfaitement la forêt et il n'y avait pas deux minutes que nous marchions en silence, l'un derrière l'autre, que je lui cédai la direction du groupe. C'était tout naturel, si nous voulions parvenir au sommet sans nous faire voir ou flairer par les chiens à Blondeau. Catherine fermait la marche, en sautillant allègrement sur le sentier balisé et piétiné par nous. Une heure plus tard, près d'un sapin tout ébouriffé, nous lapions l'eau du ruisseau comme des chiots excités.

La ferme à Blondeau s'étendait, délabrée, en contrebas dans la vallée. De notre poste, nous pouvions facilement discerner la vache borgne et les deux cochons, alors que l'air pur nous portait les cris clairs et nets d'une dispute, suivis d'un claquement de porte. Mais de voyou, *niet,* avec ou sans lunettes d'approche. Un nuage de poussière au loin nous donna espoir. *Niet* encore. C'était le vieil Horace qui faisait sa tournée dans les bleds oubliés, pour vendre au rabais le pain de la veille et les fruits et légumes talés ou amochés. À la ferme, les cris s'intensifiaient. La voix aiguë d'une femme répétant « Sors d'ici » se mêlait aux jappements des chiens et aux grognements de Blondeau qui, à l'arrivée de Horace, sortit en titubant sur le perron et renversa le vieil homme qui déboula l'escalier mollement avant de s'écraser le cul en l'air sans bouger. Blondeau se mit à rire gras, ordonnait à Horace de se lever, le menaçait d'aller le secouer. Oscillant sur ses jambes, il descendit lentement les marches en jurant et il s'enfargea net pour aboutir une jambe passée par-dessus Horace.

Sur le seuil, la femme à Blondeau regardait la scène, scrutait l'horizon, hésitait. Puis, elle entra dans la maison et en ressortit aussitôt, un bâton de base-ball à la main. Nous retenions notre souffle alors que la femme s'acharnait à cogner sur son homme, chaque coup vengeant, comme nous le comprîmes plus tard, une bagarre, un bras cassé, les côtes brisées et le fouet sur le torse de leur fils idiot, litanie d'humiliations et de sévices que le corps ensanglanté et les faibles gémissements du mari ne pouvaient plus stopper. Elle frappait, aveuglée par sa rage et sa haine, possédée par le désir d'en finir une fois pour toutes. Crac ! « Clovis ! » avons-nous crié en sursautant d'effroi. Blême, défiguré, le fils à Blondeau s'avança vers nous, titubant comme son père, effrayé comme sa mère. Il a tout vu, comme nous, et il y croit, pas nous.

Sans voix, nous le regardions pleurer à chaudes larmes, pousser des cris comme un animal amputé par les dents du piège et fouetter l'air avec ses bras démesurément longs. Il mimait les coups de sa mère comme il singeait, grotesque, nos mouvements en ski nautique ou au tennis. Il imitait l'horreur et ses phrases désarticulées semblaient nous implorer. De la vallée nous parvenaient les cris de la mère et ses « Clovis, viens, Clovis » déclenchèrent une réponse automatique. L'idiot s'arrêta de bouger. Mais les appels continuaient et Clovis hésitait, tournait sa tête vers nous et la vallée, comme une girouette.

— Il veut qu'on aille avec lui, déclara nerveusement Catherine, décodant la première les signaux de détresse de Clovis.

Et lui d'accentuer son message en nous englobant de la main, en dessinant un vaste cercle sitôt strié d'imaginaires coups de pelles et de pioches. Aucun de nous ne voulait descendre voir de près le bain de sang et nous ne savions plus quelle réalité croire. Des Blondeau, nous ne connaissions que Clovis. Rarement la mère était aperçue près du lac et le père, qu'on disait un ivrogne abruti, était fui comme la peste, jeté régulièrement hors des deux bars du village. Il battait sa femme et Clovis. Cela, tous le savaient, le vieil Horace ayant rapporté des histoires de disputes terribles et d'enfants mort-nés, plus ou

moins crues. Plusieurs anciens plaignaient le fermier, héritier de toutes les terres avoisinantes vendues et bues goutte à goutte, père d'une progéniture dégénérée, morte en bas âge heureusement. Sauf Clovis, portrait tout craché du père, jambes arquées, muscles courts et cheveux roux, à la cervelle, hélas, déformée par les forceps. Et à qui la faute ? Cette folie, aussi, que d'épouser une fille du bas du fleuve, comme si la morue des mers salines s'adaptait à l'eau douce de nos lacs. Son malheur, il était allé le chercher loin, sur un coup de tête que la pauvre Georgine n'a pas oublié, elle, promise de naissance à l'aîné des Blondeau.

Tous ces racontars glanés ici et là avaient solidifié notre mythe de la faute originelle. Clovis, fruit de la désobéissance à l'ordre établi, incarnait dans sa laideur notre incapacité à nous révolter, alors que s'allumait dans nos veines adolescentes l'appel aux barricades. Ce jour-là nous étions divisés. Catherine voulait descendre « aider » Clovis, Vincent était prêt à se ranger du côté de Catherine, Édouard réfléchissait et moi, je suggérai de déguerpir sur-le-champ. Ma proposition les insulta.

— Pour inventer tes cochonneries de mare à couleuvres, t'es game, me cria Vincent. Mais quand il s'agit de porter secours, tu chies dans ton pantalon.

— Ferme-la, Vincent, pis ouvre grand tes oreilles. Et toi aussi, Catherine. En bas, c'est du sérieux ou du théâtre. Il y a peut-être eu meurtre, dis-je d'une voix décidée, sans vraiment y croire.

— Ou seulement des blessés graves. En nous voyant, la mère de Clovis va sûrement revenir à elle, regretter sa folie, avança Catherine d'une voix incertaine.

— Et si elle nous bat à coups de bâton, nous aussi ? Ou nous tire dessus à la carabine ?

J'avais gagné un point. Clovis nous regardait, suppliant pour autant qu'il en fût capable, et il recommença à sautiller, tout en prenant Vincent par le bras.

— Lâche-moi, idiot, répliqua Vincent en le repoussant, énervé.

Et Clovis se remit à brailler, accroupi au milieu de nous.

— Il n'est peut-être pas si fou que ça, remarqua Catherine. On dirait qu'il comprend ce qu'on dit.

— Ben, s'il comprend, c'est un maudit hypocrite parce qu'ici, on l'a toujours dit fêlé. Pas dangereux. Simplement innocent.

Vincent avait parlé d'une traite et s'était avancé, menaçant Clovis de son bras levé, le narguant presque. Clovis s'était redressé et se protégeait la tête. Il gloussait ou ricanait tout en reculant très lentement.

— Arrête tes bêtises, dit soudain Édouard. Tu ne vois pas que tu lui fais peur ?

— Il a plutôt l'air de s'amuser ferme...

— Plus que toi ?

La question était cinglante, la réponse de Vincent nous ramena directe sur terre.

— Ben vous autres ! Vous avez la mémoire courte. C'était quoi le but de notre expédition ? Cueillir des fleurs pour les offrir à Blondeau ?

Vincent nous toisa l'un après l'autre et chacun finit par regarder le bout de ses espadrilles. Édouard, brisant le silence, mit cartes sur table.

— Nous avons tous vu quelque chose, mais quoi ? Le vieil Horace et le père de Clovis sont ou bien morts ou bien très mal en point. S'ils sont morts, nous sommes témoins d'un meurtre. S'ils sont encore vivants et qu'ils meurent plus tard, disons en attendant du secours et sans que nous fassions quelque chose, nous sommes complices d'un meurtre. Me semble que la situation est claire. Et moi, j'aime mieux savoir tout de suite si je suis témoin ou complice et pour cela, il n'y a pas mille façons : il faut aller à la ferme.

— On peut toujours voir s'ils respirent avec les lunettes d'approche, hasardai-je prudemment.

— Peureux, rétorqua Vincent. Si tu veux faire l'oiseau de proie, le charognard, reste ici. Nous autres, on y va.

— Charognard toi-même. On dirait que cela t'aiguise l'appétit, tout ce sang. Moi, ça m'écœure et je ne tiens pas à recevoir une volée de plomb dans le ventre.

— Si, avec les lunettes d'approche, on les voit remuer sans aller là-bas, affirma tranquillement Édouard, alors c'est qu'on accepte d'être complices, qu'ils meurent ou pas.

Nous descendîmes vers la ferme en suivant Clovis par un raccourci dangereux et abrupt qu'il dévalait avec la légèreté d'une chèvre de montagne. La mère nous aperçut et gesticula, siffla trois coups et Clovis s'arrêta pile. Morts de peur, nous la regardions s'avancer. La même pensée nous fit frissonner à l'unisson : un spectre fonçait sur nous, en vociférant des mots incompréhensibles, flottait, décharné, dans un tablier tacheté de coquelicots. Secouant ses mèches grises, les yeux exorbités, elle nous enjoignait de ses deux mains à reculer, à partir, et elle s'interposa entre nous et Clovis qui lui prit docilement la main. À pas accordés ils reculèrent, aux aguets. Ils s'éloignèrent de nous et traînèrent les corps dans la maison. Ils y mirent le feu. En un rien de temps la masure flambait, feu de joie qu'enlacés ils regardaient, alors que nous nous écorchions les genoux et les mains à grimper, à bout de souffle, jusqu'à la dune de sable. Là, selon la pure tradition des guerriers, nous conclûmes un pacte solennel de silence en mélangeant le sang de nos plaies. Bien sûr, il y eut cet incident stupide durant notre escalade. Vincent ne cessait de répéter que le vieil Horace gigotait quand Clovis le tirait par les bras alors que je m'évertuais à lui répondre que ces soubresauts venaient du rebondissement naturel du corps sur les roches du chemin et les marches de l'escalier.

— Il vit encore, disait Vincent en larmes.

— Il est mort. Ne me fais pas voir ce qui n'est pas.

Vincent aurait souhaité qu'Édouard ou Catherine tranche, mais ils étaient plus haut sur la montagne et ne s'étaient pas retournés à son appel. Au lac, ce drame passa comme un fait divers vite classé incendie accidentel. Un inspecteur de la ville voisine interrogea les enfants et les jeunes afin de chercher des témoignages et il repartit aussitôt, faute de trouver quelqu'un s'étant aventuré de ce côté-là. Les adultes murmuraient qu'au fond c'était peut-être un mal pour un bien, tout en soupirant que le vieil Horace ne méritait pas ça, mais bon ! Le destin n'est pas toujours équitable. À peine l'inspecteur parti, plus personne ne parla de l'incendie. Sans les mimiques de Clovis grattant des allumettes, nous aurions pu finir par croire à un effet de notre imagination.

Les jours suivants, nous allions sans enthousiasme, perdus dans nos pensées. Vincent essaya de nous entraîner en des équipées de plus en plus folles, comme si courir éperdument estompait le paysage derrière soi. Nous découvrîmes une tourbière où nichait une famille de hérons et dont la frêle mousse avait failli engloutir Vincent qui s'enfonçait en riant, les tennis couverts de l'eau glauque suintante emprisonnée sous la tourbe qui se fendillait. Et Vincent qui sautillait par bravade, pour défier le sort et exhumer le sentiment qui l'oppressait en criant : « Le vieil Horace vivait », comme un complice renégat.

Me souvenir de cette expédition m'exaspéra et en ouvrant la porte capitonnée de mon bureau, les bruits triviaux du quotidien me heurtèrent de plein fouet. Il y avait, d'abord, les affreux jappements du molosse de la maison d'en face auxquels répondaient les non moins désagréables aboiements aigus du caniche d'à côté. Concert assourdissant entonné à chaque passage d'un piéton et qu'une carabine vingt-deux ou une bonne dose d'arsenic aurait pu faire cesser.

Mais quel tintamarre aujourd'hui ! Il me prit plusieurs secondes avant de lier le bruit strident par intermittence à ma sonnette d'entrée. En maugréant, sûr de trouver un imbécile appuyé contre le bouton, j'ouvris sec la porte.

— Escuse, m'sieu. C'est pour le défunt.

— Quoi ?

— Les fleurs, m'sieu...

— Eh ! bien, entrez. Posez-les dans le hall, ici, dis-je d'une voix bourrue. Le garçon hésitait.

— C'est peur, m'sieu, dit-il à mi-voix.

— Peur ? Mais je ne vais pas vous kidnapper. Tenez ! Là, ce sera bien, fis-je en montrant le mur longeant le salon.

— Si m'sieu veut pardonner, je laisse. C'est bonne adresse ? Mettre signature ici, m'sieu.

Alors que je lui arrachais des mains le bon de livraison, ses premiers mots me revinrent en mémoire.

— Qu'avez-vous dit ? Pour le défunt ?

— Oui, m'sieu, murmura-t-il en faisant son signe de la croix.

— Alors, vous faites erreur. Il n'y a pas de mort ici, rétorquai-je en lui redonnant le bon.

— Pas possible, m'sieu. C'est bonne adresse.

Je vérifiai. Il avait raison. Et le défunt, c'était moi, à en juger par le nom du destinataire. J'essayai de lui expliquer, peine perdue. Je pris donc sur moi d'entrer les trois bouquets et les quatre plantes vertes, en me retenant de ne pas maudire le livreur. Furieux de ne pas l'avoir obligé à faire son boulot jusqu'au bout. Il en eût été autrement avec quelqu'un de ma race, mais avec les minorités visibles ! Allez donc leur parler froidement ! Tout de suite, ils vous taxent de raciste, vous menacent de porter plainte, jouent les offensés et colportent des déclarations à l'opposé de la situation. Je le sais, pour avoir eu des étudiants-ès-maîtres-chanteurs que je n'osais noter à leur mérite, de crainte de me retrouver devant un jury disciplinaire. Et comme ils se vantaient de leurs succès scolaires, ils m'obligeaient à majorer la note des autres médiocres au détriment des meilleurs. Et que justice soit rendue !

Dieu merci, j'en aurai bientôt fini avec cette mascarade. Comme quoi, la retraite a ses bons côtés, pensai-je en cherchant où déposer les fleurs. Il n'y avait aucune surface disponible, sauf sur le plancher du hall. C'était fou. Et moi qui ne suis pas superstitieux, je donnai presque raison au livreur. Tant de fleurs ! Azalées, gerbes multicolores et plantes vertes éparpillées dans la cuisine, le couloir, le séjour et la salle à manger, transformaient la maison en salon mortuaire en attente de corbillard.

— Marguerite, criai-je, angoissé soudain.

Allais-je à mon propre enterrement ? Cette pensée me désarçonna. Était-ce un hommage au disparu qu'on célébrerait ce soir ? Allais-je entendre ces commentaires mesquins qu'on n'ose qu'une fois le cercueil recouvert de terre ? Le lustre de la cérémonie me paraissait maintenant suspect et toutes ces fleurs, marques d'estime et de respect, d'une grande hypocrisie. Où avais-je la tête pour ne pas saisir cette nuance subtile entre fêter mon départ et célébrer ma longue carrière ? Le doute s'insinuait dans mon esprit, assombrissait l'aura de cette cérémonie que je désirais solennelle dans son propos, sobre dans son déroulement. Et Marguerite qui n'arrivait pas.

Elle avait pourtant peu à faire : quelques achats au supermarché après avoir livré à divers organismes de charité ces arrangements de fleurs séchées aux gros pompons indécents, ces œillets aux teintes criardes, ces bouquets malodorants à mes narines pourtant si peu sensibles. Devant un tel débordement de félicitations, il m'avait fallu réagir. Me départir de ce qui donnait à notre intérieur une note vulgaire, choisir parmi les fleurs coupées les coloris les plus harmonieux ou celles dont les tiges s'adaptaient parfaitement à nos vases de cristal, tout en soupesant le poids du donateur. Pas une mince affaire que ce travail d'équilibriste : évaluer la possibilité d'une éventuelle visite de courtoisie, mettre en évidence les offrandes des dignitaires sans dévaloriser celles des amis.

À l'évidence, une sélection plus rigoureuse s'imposait. Mais sans Marguerite, impossible. Il lui revenait les privilèges d'ouvrir les enveloppes et de me faire lecture des vœux, de choisir le vase adéquat et de me suggérer la meilleure disposition. Passer outre, de surcroît un jour comme celui-ci, serait d'une goujaterie impardonnable. Réduirait à néant l'amicale endurance de notre vie conjugale. Mon malaise en valait-il cette peine ? Je laissai tout en plan dans le hall. Tant pis, si les fleurs manquaient d'eau, prenaient froid ou étouffaient dans leur gaine de papier. Elles n'avaient qu'à patienter, comme moi, qu'à supporter l'épreuve. Les perdantes ? À la poubelle et qu'on n'en parle plus !

À contrecœur, je mis au four à micro-ondes des restes de lasagne et me servis une bonne rasade de vin rouge, en attendant Marguerite. L'impatience méchante me gagnait. Il en avait toujours été ainsi avec ma femme. Présente quand il ne le faut pas, absente quand j'ai besoin d'elle. Notre vie était un interminable contretemps depuis qu'elle s'adonnait à ses bonnes œuvres, aussi bien dire depuis toujours. À croire que tous les mal-aimés de la terre passaient avant moi. Enfin, presque. J'exagère, comme tous les maris lassés de leur épouse. Le problème avec Marguerite, c'est qu'elle m'a toujours fatigué.

Ennuyé, pour éviter tout quiproquo. Agacé à m'en faire débander, s'il faut être plus explicite.

Dès notre nuit de noces aux chutes du Niagara qu'elle souhaitait ardemment voir, j'en pris pourtant mon parti. Sa pudeur extrême m'avait valu une heure d'attente, trois appels sans réponse et des bruits d'eau continuels – douche, toilette, lavabo – à croire qu'on logeait sous les chutes et non dans un attrayant motel au bord de la Nationale. Puis enfin, un « tu veux bien baisser la lumière ? », première phrase complète, quasi inaudible, annonciatrice de folles langueurs et de plaisirs soyeux dans la découverte émue de l'autre en déshabillé vaporeux. Nenni. L'éclat doré de la lumière tamisée se cognait aux murs opaques de son peignoir en flanelle bleu royal qu'elle ôta précipitamment, avant de s'allonger sous les couvertures en robe de nuit de même acabit. Commencèrent les mamours, les palabres d'apprivoisement, les tentatives de séduction, les paroles rassurantes, les baisers sans issue, les tâtonnements sous le tissu tiède interrompus par ses mains froides et ses supplications effarouchées, jusqu'à l'entente finale : demain, cela irait mieux. Tralala d'excuses rassurantes : « Non, je ne t'en veux pas. Oui, je suis déçu, enfin, je m'attendais à... Non, non... Juste un peu plus de chaleur, plus de démonstration affective. Mais oui, je t'aime. Bonne nuit, chérie. »

Le soir suivant, le travail fut assez ardu, quoique facilité par la promesse arrachée sous l'effet de l'alcool de laisser la jolie robe de nuit dans la garde-robe. Si mon expérience limita les débordements de sa répugnance, mon ardeur ne suscita guère mieux que quelques faibles sons désespérément déconcertants. De retour de voyage, je pris la résolution de ne faire mon devoir conjugal qu'à la stricte demande de Marguerite. Homme d'honneur, je tins parole et lui fis l'amour sept fois, dont cinq, l'année où l'idée d'enfanter l'alluma. Je terminais alors mon doctorat et venais de croiser Catherine, éblouissante. L'appel du large m'enivrait, le désir de Catherine me rendait fou, celui de Marguerite, également. J'admirais son courage pathétique à me prendre en main, à respirer avec la régularité d'un métronome pour détendre l'ouverture où ma trop grande mollesse m'interdisait l'entrée. Cent fois sur le métier remettez votre ouvrage, nous avait-on inculqué, et son acharnement, accouplé à ma bonne volonté, me laissait épuisé aux petites heures et délesté de cette semence qui la remplissait d'espoir.

Qui, de nous deux, était stérile ? Elle, bien sûr. Un corps aussi aride ne pouvait produire de fruits et sans doute était-ce le diagnostic de son médecin. Comment, autrement, expliquer ses yeux rouges, puis son désintérêt total pour l'acte de procréation et son acceptation de mes fredaines ? Divorcer ? Nos convictions religieuses nous l'interdisaient. Et puis, quel homme en début de carrière aurait pris le risque de détruire sa vie professionnelle parce que son épouse lui refusait ce que les autres s'empressaient de lui offrir ? Quel manque de jugement aurais-je affiché ! De quoi avais-je donc à me plaindre ? J'avais la vie belle, bien réglée : mes heures de cours le matin, ma rédaction de thèse l'après-midi, mes 5 à 7 chez ma maîtresse de l'heure, le plus souvent une étudiante dont l'admiration et les attouchements indisciplinés traduisaient un réel besoin de connaissance. Le soir venu, je récupérais devant une table finement dressée et des plats délicats, au son de Brahms ou de Beethoven. Marguerite avait la conversation agréable et pour dactylographier mes textes, me suggérer certains changements syntaxiques ou relever le lien boiteux, elle était irremplaçable.

M'effleura tout à coup la pensée qu'elle avait eu un accident, vite relayée par la conviction qu'on – les policiers, l'hôpital – m'aurait prévenu. J'appréhendai alors la sonnerie du téléphone et me mis à marcher de long en large, au supplice, oubliant que Marguerite en avait comme à l'habitude fermé le son pour ne pas me déranger. Maudites fleurs ! La nervosité me gagnait. J'étais incapable de m'asseoir dans mon fauteuil ou dans aucun des sofas sans me voir accueillir, hébété, des vœux de condoléances. D'incertitude je trépignai, tournai en rond et priai – oui, je l'avoue – Dieu de m'épargner une telle souffrance. S'ancra alors la question, aussi déshonorante qu'obsédante et concrète, de savoir si la cérémonie aurait lieu en dépit de tout. *The show must go on,* me répétais-je comme un mauvais refrain, soudain complètement démuni. À ma place, Marguerite aurait su réagir et prendre les dispositions nécessaires, à commencer par s'enquérir de la situation en appelant à l'université. Comment n'y avais-je pas pensé ? Personne ne songerait à me joindre un jeudi à la maison, encore moins en fin de session. Je me précipitai sur le téléphone, signalai mon numéro à l'université et entendis ma propre voix me demander de décliner mon identité et le motif de mon appel. Je raccrochai aussitôt pour joindre ma boîte vocale. J'avais quelques messages : le responsable de la soirée et mon beau-frère qui me disaient, d'une voix plus hystérique qu'excitée, qu'ils essaieraient de me parler plus tard et trois personnes, du menu fretin, qui se décommandaient pour ce soir avec moult excuses. Marguerite n'avait pas appelé. Curieusement, ce silence me rassura.

Chapitre II

— EN ACAJOU, juste en acajou. Il me semble que c'est clair, non ? Allez, *ciao* chérie, dit Vincent Lavigueur en raccrochant brusquement le combiné. Puis il cria « André », cigare d'une main et scotch dans l'autre, de sa voix impatiente comme s'il hélait un chauffeur de taxi un jour de pluie maussade.

André Vezina, son chef de cabinet dévoué et discret depuis des lustres, accourut aussitôt. Petit, ventripotent, les joues crevassées par la couperose et les yeux à l'intelligence fouineuse, il se présenta devant le patron avec son air aussi respectueux et soumis qu'à sa première entrevue.

— Alors moussaillon, rugit le ministre, cette journée devrait se terminer à quelle heure ?

André Vezina se pinça les lèvres. En général, quand le ministre lui donnait ce surnom ridicule, il était d'humeur chancelante. Il consulta avec soin son agenda et déclara, sans broncher :

— Cela dépend de vous, monsieur le ministre. Si vous restez ou pas pour le cocktail. La cérémonie commence à dix-neuf heures et il est prévu que vous remettiez la plaque en bronze et prononciez votre laïus à dix-neuf heures trente. Ensuite, le professeur prendra la parole, remerciera...

— Ah ! Cette vieille fripouille de Marceau, l'interrompit le ministre, goguenard. Ainsi, il a réussi à se faire organiser une belle petite cérémonie en hommage à sa grandeur, ajouta-t-il d'un ton railleur.

— Et à la rehausser par votre présence à titre d'invité d'honneur, renchérit André en souriant.

— Manquait plus que ça. Avec tout l'argent que je lui ai donné au fil des ans.

— Argent bien placé, monsieur le ministre. Marceau et ses collaborateurs sont parmi vos grands supporteurs.

— Pfutt... Des va-nu-pieds, la tête dans les nuages, le nez dans les grimoires, les yeux dans l'abstrait, toujours à asticoter la quintessence.

— Sans aucun doute, vous brossez là un portrait intéressant – jovial pourrait-on dire – mais quelque peu précipité. Il serait incorrect de ne pas souligner leur apport considérable à notre tranquillité d'esprit et à notre qualité de vie. Leur présence dans les médias et les conseils d'administration des principales sociétés du pays nous est d'un précieux secours. Leur capacité à couper les cheveux en quatre nous a souvent bien servi.

— Vous avez raison, André, je vous l'accorde. Leurs tergiversations nous ont souvent fait gagner du temps. Sommes-nous plus avancés ? Tous ces millions engloutis dans nos commissions, nos rapports préliminaires et nos centres de recherche ont-ils produit autre chose que d'autres études, des promesses nuancées et d'autres Marceau ?

— Voilà que vous êtes injuste envers vous-même, monsieur le ministre. Notre gouvernement atteint un taux de satisfaction inégalé, la cohésion règne au-dessus des clans, nos régions jouissent d'une remarquable sécurité et quiconque élève une voix un peu trop discordante se voit aussitôt rabrouer par la population.

— Évidemment, vu sous cet angle... émit le ministre, songeur, en se passant les doigts dans les cheveux, nous avons la situation bien en main.

André Vezina se tenait debout, le visage impassible. Pourtant, le comportement de son patron l'inquiétait davantage de jour en jour. Ennui de santé ? Problèmes familiaux ? Non. Rien de tel n'importunait le ministre, car il en aurait été le premier avisé. Il pressentait quelque chose de plus profond que son habituel cynisme, une amertume non décelable auparavant. Une dépression larvée masquant sa déception, maintenant qu'il avait un poste plus honorifique qu'actif au sein du gouvernement ? André songea tout à coup à la retraite, la sienne, jamais envisagée par fidélité et par ce goût pimenté de son pouvoir occulte gagné au front avec les dossiers litigieux de Vincent Lavigueur. « Le bon vieux temps », pensa-t-il et aussitôt, il souhaita que son patron ne se représentât pas aux prochaines élections. Il irait même jusqu'à l'en dissuader. En vingt-cinq ans de loyaux services, il sentit une émotion toute personnelle rougir son impassibilité et il détourna la tête.

— Et demain, André, quel temps fera-t-il ? lui demanda le ministre en le sortant de sa torpeur.

— Passablement calme. Un déjeuner-causerie au club social des universités et à quinze heures, vous avez rendez-vous avec madame Lanouette...

— Annulez-moi ça.

— C'est que cela fait déjà trois fois...

— Alors, va pour cette fois et qu'on en finisse. C'est tout ?

— Non. Catherine vous a appelé. C'est urgent, paraît-il.

Vincent Lavigueur se détendit. Avec Catherine, c'était toujours urgent.

— Elle doit se demander si je suis en forme pour rendre hommage à cet escroc de Marceau, dit-il en souriant malicieusement avant d'ajouter, en lui remettant une feuille bariolée de rouge : arrangez-moi cela, voulez-vous. Marceau n'en mérite pas tant. Et dites qu'on ne me dérange plus.

Vincent Lavigueur s'étira et prit une gorgée de scotch. Il s'ennuyait et l'ennui lui donnait des idées folles ou moroses. Il n'avait jamais digéré cette tablette dorée – vice-ministre d'État sans portefeuille – créée pour le garer avec tous les honneurs dans une voie d'évitement. Il avait néanmoins accepté pour des raisons matérielles : son salaire et son allocation de dépenses, son chauffeur Max, sa secrétaire Louison, son chef de cabinet et attaché de presse André et ses deux adjoints à la recherche dont la principale occupation, ces jours-ci, était de rassembler la documentation nécessaire à la rédaction de ses mémoires. Aux médias, il avait pourtant affirmé que cette nouvelle fonction lui ouvrait d'autres champs d'activités et lui permettrait de continuer à servir la population et les électeurs de son comté qui lui faisaient toujours confiance.

S'il en était à son deuxième verre avant l'heure du déjeuner, cette habitude ne datait cependant pas de sa dernière nomination. Oh ! que non ! La différence entre hier et aujourd'hui ? D'anti-stress, le scotch était devenu remontant. Avant, il se démenait comme un forcené et portait aussi bien l'alcool que la phrase-choc ou l'habile compliment, à la grande joie de toutes les secrétaires et employées de bureau sur

la colline parlementaire. Maintenant, il remplaçait les ministres trop occupés pour distribuer des médailles, inaugurer des centres récréatifs, aider la centenaire à souffler ses bougies d'anniversaire sauf, bien sûr, si au plan électoral le gâteau en valait la chandelle. Et si, évidemment, l'alcool lui permettait de monter ou de descendre seul l'escalier ou de ne pas divaguer. Avant ? Pas un jour sans sa photo dans les quotidiens et le rappel aux bulletins de nouvelles de ses déclarations posées ou incendiaires alors que maintenant, il pouvait se compter chanceux s'il faisait la une des journaux de quartier.

Pourtant, il continuait. La joie des petites gens, leur empressement à lui serrer la main, à lui rappeler une anecdote et, surtout, leur fierté d'avoir réussi à intéresser une personnalité politique pour qu'elle se dérange expressément pour elles l'emportaient sur sa mise au rancart officielle. Et l'alcool l'aidait, se disait-il, à supporter le poids des choses ordinaires. Du moins, est-ce ce qu'il baragouinait à Max et à André certains jours vers les dix-neuf heures, alors qu'ils se démenaient pour l'asseoir dans l'auto, lui rentrer les jambes et le maintenir solidement attaché avec la ceinture de sécurité, camisole de force plus humaine que celle des hôpitaux où ses délires le ramenaient, jadis.

Entre la loque et le brillant avocat, une vie en forme de montagnes russes, avec ses cris de joie et ses haut-le-cœur. Avant de se lancer en politique, il comptait parmi les meilleurs plaideurs du pays. Les industriels et les entrepreneurs frauduleux le craignaient et préféraient un jugement hors cour plutôt qu'un procès devant juge et jury. Il s'était fait connaître par une cause qui fit jurisprudence en attaquant, au nom d'un simple citoyen, une usine de transformation des déchets dont les lourds camions, en prenant un raccourci par la ruelle derrière sa propriété, créaient tant de vibrations que les fondations de sa maison en avaient été fissurées. Non seulement avait-il gagné sa cause, mais obtenu des dédommagements aux autres habitants de la ruelle. Il avait ensuite connu une période excitante de causes diverses dont il se rappelait les coups fumants avec beaucoup de nostalgie.

Depuis l'annonce de la fête pour Marceau, Vincent Lavigueur tanguait entre le plaisir et la tristesse. Il ne considérait guère l'homme. Un moinillon sans soutane, une baudruche, un peureux prétentieux, le décrivait-il déjà à Catherine dès leur retour de Percé, il y a de cela un siècle. Catherine l'avait alors traité de jaloux sans depuis démordre de son opinion. C'était plausible, il l'admettait, et si facile et si humain. La jalousie nivelait les arêtes de ses sentiments et le calmait en lui fournissant une excuse toute faite. Temporairement. Par beau temps, le prestige grandissant de Marceau l'indifférait ou l'agaçait, tel un nuage déformant le bleu du ciel. Par mauvais temps, sa notoriété le plongeait dans un état second, oscillant entre l'angoisse et l'humiliation, que seul aurait pu comprendre Édouard. Les jours de grande tempête, André voyait à tout pendant que le ministre dressait, entre deux verres, le bilan de ses échecs. Son idéal s'émiettait face à tous les Marceau qu'il avait engraissés. Ses rêves de justice sombraient sous le poids de ses compromissions. Le mépris qu'il se vouait devenait alors intolérable, nécessitait l'anesthésie générale. Par le scotch, le hasch, le gin, tout. N'importe quoi, pourvu que s'estompe cette image corrodée de lui-même et que les fantômes s'endorment d'un sommeil pesant, éternel.

Ce soir, il fêterait Marceau et son opinion n'avait pas changé. Elle s'était même radicalisée. Une fin de semaine, dans les Laurentides, l'évocation de son nom avait provoqué une dispute entre Catherine et lui. C'était un 4 juillet, date mémorable, car il avait créé un mini incident diplomatique en omettant de se rendre au brunch de l'ambassade américaine.

— Ton Marceau, c'est un intellectuel sans pensée, lui avait-il dit. Une grosse voile qui suit et penche du côté du vent.

— Pourquoi finances-tu son centre, s'il est si nul ?

— Pour qu'il penche de mon bord, avait-il répondu en éclatant de rire.

— Couillon, va. Attends que je lui dise, avait répliqué Catherine, moqueuse.

— Mais tu n'en feras rien...

— Et d'où te vient cette certitude ?

— Parce que les confidences d'alcôves d'un ministre sont secrets d'État, avait-il dit en riant.

— Salaud de Vincent, lui avait-elle lancé en même temps que l'oreiller.

Ils s'étaient tiraillés, avaient rigolé et fait l'amour presque comme des fous. L'alcool ne l'entravait pas alors et Catherine ne lui en faisait pas reproche. Il venait d'être élu, porté par des promesses d'assainissement des mœurs politiques et de développement. Infatigable, vedette parmi les vedettes du changement, de l'appel à la solidarité et au retroussage de manches de chemise. Il appartenait au parti qui avait finalement réussi à déloger celui du Tyran, mort depuis huit ans, mais dont l'équipe avait été reportée au pouvoir grâce à sa formidable machine électorale. Tout semblait néanmoins à faire et cette tâche colossale provoquait mille projets, mille enthousiasmes coûteux, scandaleusement chers parfois. Bah ! En regard de l'espoir suscité et entretenu comme une courtisane, les aventures déficitaires n'étaient que poussières à balayer sous le tapis de l'avant-gardisme. Jamais de fiascos ! Que des travaux engagés avec trop d'empressement afin de répondre aux besoins criants de la population et dont on reportait l'issue à grands frais publicitaires, en attendant les résultats d'analyses plus poussées tenant compte des nouvelles données.

De nouvelles « donnes », disait-on familièrement, réduisant la chose politique à une simple partie de cartes, pipée bien entendu, entre joueurs avertis. Vincent Lavigueur avait eu bien des atouts, en avait usé avec magnanimité, telle cette loi interdisant de couper l'électricité votée à quelques jours du déclenchement des élections après deux années d'études et de projets avortés, de levées de boucliers et de commissions parlementaires. Il s'était battu pour cette loi, l'avait menée à terme, appuyé par les citoyens et les groupes de pression communautaires, désapprouvé par la trésorerie d'État et le ministère des Services publics qui n'y calculaient que leur manque à gagner.

Il n'avait pas toujours eu la main heureuse, cependant. Le scandale financier entourant l'expropriation d'un village voué à l'engloutissement par la construction d'un barrage l'avait passablement secoué, il y a une quinzaine d'années. Sans l'aide d'Édouard, sa carrière aurait pris fin. Il lui avait téléphoné d'une cabine publique, pour plus de sûreté, et son appel tout autant que sa double question n'avait pas étonné son ami journaliste.

— Qui est derrière tout cela, lui avait-il demandé, et jusqu'où suis-je à mon insu impliqué ?

— Celui qui tire les ficelles, c'est celui que tu as nommé pour mener les négociations, à la demande du premier ministre

— Paul Royer ? L'amant de la mère de Marceau !

— Plus maintenant. Il a laissé la mère pour la fille.

— Voyons ! Tu me fais marcher...

— Hélas non. Mais il est surtout un ami intime et loyal du PM. C'est une histoire énorme, Vincent, des dizaines de millions de dollars ont transité dans différents comptes avant de s'envoler en fumée. En Suisse ? Dans la caisse occulte du parti ? Dans les poches de Royer, de sa maîtresse ou de ses acolytes ? Nous ne le savons pas avec exactitude et je ne crois pas qu'une enquête publique ferait la lumière là-dessus, au contraire. C'est une magouille drôlement astucieuse aux ramifications directes dans l'entourage du PM, donc, pas touche.

— Et moi ? C'est tout de même mon ministère qui a versé ces millions.

— En effet et ta naïveté de grand défenseur des politiques sociales leur a permis de tout agencer dans ton dos. Pendant que tu jouais au magnanime avec les miettes qu'ils te donnaient à distribuer, eux voyaient aux vraies affaires. On a même imité ta signature dans quelques documents confidentiels dont j'ai copie, ici, dans mes classeurs.

— Quoi ? Quels documents ? Je veux les voir, Édouard, et que tu me dises qui te les a remis.

— Non, Vincent. Je ne révèle jamais mes sources et pour ta propre sécurité, le mieux est de continuer à faire l'innocent que tu es. Sinon, ils vont te broyer et pulvériser ta carrière en un rien de temps. Je te l'ai dit. C'est énorme ce qui se cache sous ce scandale.

— J'ai donc les mains liées.

— Attends de voir ce qu'ils vont t'offrir. Mais ne joue pas avec le feu, tu t'immolerais pour rien. Cela ne ferait qu'un petit tas de cendre à balayer à la poubelle.

— Je réfléchis à cela et te rappelle.

— Pas nécessaire, Vincent. Désolé, mais tu n'es pas de taille. Allez, fais attention à toi.

Loin de s'immoler, Vincent avait abdiqué et sauvegardé sa réputation quelque peu amochée en remerciant certains de ses collaborateurs. Les moins impliqués dans l'affaire avaient écopé, les autres, aussi habiles organisateurs politiques que magouilleurs, avaient dégusté leurs marrons chauds. Paul Royer démissionna de son poste et devint conseiller juridique chez Valmont avant de prendre le contrôle de la compagnie dont il conserva le nom. Vincent s'était tu, se découvrant un amour immodéré pour le jeu entre initiés. Son silence, solidarité ministérielle oblige, lui valut honneur et nouveau ministère.

Vincent Lavigueur frissonna et alluma les trois chaufferettes dans son bureau. C'était immanquable. Après quelques verres, il commençait à grelotter. Il avait toujours été frileux. Enfant, c'est à coups de réprimandes qu'il sortait dehors. De combien de séances de cinéma, le samedi matin à vingt-cinq cents, se priva-t-il pour ne pas aller se geler les pieds dans ses bottes de fortune ? Ni les mains dans ses mitaines aux trous reprisés d'année en année ? Dès son arrivée au ministère, ses manies de dandy avaient fait sourire le personnel. Les salles de réunion ou son bureau devaient être chauffés à bloc une heure avant son arrivée et rares étaient les fois où il ôtait son foulard de soie, désirs qu'enfant il s'était juré de réaliser en grelottant à faire démarrer le poêle avant l'aube. La rumeur disait qu'il n'avait jamais conduit l'hiver, se déplaçant en taxi et réservant sa Mercedes sport pour les seules journées d'été.

À un journaliste qui, à la blague, l'avait interrogé sur son ennemi numéro un, le froid, il lui avait servi un cours imagé d'économie sociale, associant le froid à un produit d'égale valeur pour tous, alors que la manière de s'en prémunir différenciait les classes sociales et les cultures, autant par les systèmes de chauffage que par les vêtements. « Un manteau de fourrure, concluait-il, vaudra toujours mieux qu'un manteau de drap. Mais qui peut se le permettre ? »

Il avait raconté son hiver cauchemardesque alors qu'étudiant, il avait logé dans une chambre de bonne du XVIe arrondissement à Paris, sans chauffage ni eau chaude, prisonnier du froid implacable qui s'infiltre jusque dans la moelle épinière. L'humidité, suintante à travers la pierre, boursouflait le plâtre de cloques jaunâtres ou l'écaillait en un terreau fertile de mousse verdâtre sur l'appui de la fenêtre. Sous des draps et des couvertures raides de glace, étendu tout habillé, ses jambes et ses pieds devenaient des silex qu'il frottait pour produire une étincelle de chaleur qu'il devait alimenter jusqu'à ce long spasme qui le traversait en zigzag des pieds à la tête, signal que son corps avait absorbé l'humidité et qu'il pouvait se dévêtir. Il ôtait alors son manteau, son pantalon et un de ses chandails qu'il gardait à ses côtés, pour qu'ils ne givrent pas. Au matin, une fois par semaine oblige, c'était la course à la douche au fond du passage, étroit placard où la vapeur d'eau retombait en froides gouttelettes sous son incontrôlable claquement de dents. Un hiver à marcher de long en large dans sa chambre, à s'engouffrer dans le métro les fins de semaines et à regarder les gens aller venir durant des heures, au chaud. Lui, l'habitué des moins trente, avait plus souffert à Paris que durant son enfance, avec ses bottes fourrées de vieux journaux.

Mal lui en prit. Le journaliste retourna son propos et affirma : « Selon le ministre Lavigueur, les pauvres d'ici sont mieux logés et lotis qu'ailleurs et n'ont pas à se plaindre de leurs conditions de vie. » De l'aspect social des systèmes de chauffage, pas un mot. L'article avait créé un tollé. « Des propos méprisants envers les travailleurs », clamaient les syndicats. « La preuve que le gouvernement n'entend pas se préoccuper des plus démunis de notre société » dénonçaient en chœur les organismes communautaires. Une caricature titrée « Joyeux Noël, monsieur le ministre » le montrait à la lumière d'une chandelle, assis avec son capot de chat devant un poêle éteint, entouré d'une marmaille claquant des dents et suçant d'énormes glaçons arrachés aux fenêtres, une dinde congelée sur la table coiffée d'un bonnet de père Noël et les ailes enfoncées dans des mitaines, déclarant : « Ah ! la tradition chaleureuse des Fêtes. Rien de mieux pour vous donner de la vigueur. »

Interviewé sur ses déclarations malencontreuses, il avait utilisé son talent d'orateur à vilipender le journaliste et à rétablir les faits. Il s'était enflammé, allant jusqu'à affirmer que dans un pays comme le nôtre, l'électricité ne devait jamais être coupée, pas plus que l'huile à chauffage ne devait appartenir exclusivement aux pétrolières. Quelle témérité ! Pire qu'une promesse électorale. Une idée porteuse d'espoir, donc qualifiée pour les sondages. Cette affirmation, loin de calmer les esprits, suscita un débat de société encore inégalé. Interprétations, analyses et vœux pieux fusaient de partout. Des clans, au premier abord insensibles aux questions sociales, y allaient de leur publi-reportage. Électricité, huile, gaz, bio-énergie, tous prônaient leur rapport qualité-prix en se basant sur la consommation d'une famille à faible revenu avec deux enfants à charge. Chaque économiste, selon la provenance de son contrat, vantait, qui les mérites du monopole d'État, qui les vertus du monopole privé ou les bienfaits de la libre concurrence. Les maisons de sondage, durant un mois, y allèrent à fond de train, interviewant mille huit cents personnes.

Les chaînes de télévision s'en donnèrent à cœur joie. C'était à qui pénétrait chaque soir dans le taudis le plus infect, le micro ouvert sur les pleurs du bébé au préalable pincé sur les fesses pour plus de réalisme, la caméra braquée sur une femme se lamentant, bigoudis sur la tête et cigarette au bec, du coût de la vie, du prix de son logement versus son chèque de BS, devant un poêle acheté chez Aubaines Plus et un téléviseur appartenant à La maison des emprunts illimités. À la radio, les lignes ouvertes ne dérougissaient pas et les animateurs avaient du mal à contenir la surenchère. Depuis la capitale jusqu'aux régions reculées, les offusqués de la cigarette et du téléviseur couleur, les écœurés de payer pour des fainéants et les dégoûtés du système à deux ou trois vitesses, s'invectivaient. Au bout de quarante minutes, les spécialistes résumaient les pensées et les opinions par des formules en forme de queue de poisson rouge tournaillant dans un verre d'eau.

L'effervescence généralisée avait fait sauter les bouchons et les langues déliées enfin supputaient, estimaient, éventaient des complots. Journaliste et ministre étaient de mèche, à l'évidence, l'un ayant permis à l'autre d'aborder un sujet que l'autre, sans l'un, n'aurait pu toucher sans connivence. La belle grande foire d'empoigne ! Un risque d'agitation sociale vite neutralisé par les porte-parole patentés des hautes instances du gouvernement et de la grande entreprise qui distillèrent démentis et rumeurs. Une période faste, un beau débat d'idées digne de passer à l'Histoire pour l'ampleur de son réveil et la brièveté de son éveil. Quatre semaines et trois jours plus tard, le sujet n'était plus d'actualité, vérité que prouvait scientifiquement le dernier sondage accueilli dans l'indifférence.

Le débat était clos, sauf pour Vincent Lavigueur. Ou il avait fait un fou de lui, ou il avait exprimé une opinion sincère, auquel cas... Il mit ses gens de confiance au boulot, embaucha des têtes solides, concocta un puis deux projets de loi. Inlassablement, il paracheva les articles de son règlement, élagua, adoucit, évasa ses phrases. Il joua de stratégie, s'allia ministres et députés récalcitrants en leur faisant miroiter l'envers de son énoncé et il conserva le soutien des plus progressistes en promettant des dents plus longues à la loi, une fois l'essentiel obtenu : un vote favorable.

De toutes ses années en politique, c'était l'exploit dont il était le plus fier, celui qui le rachetait à ses yeux et auquel il se raccrochait, bouée de sauvetage au milieu d'une mer mauvaise. Combien de fois avait-il voulu pénétrer le brouillard des regards faussement dévoués ? Celui de Marceau, entre mille, le jour où il lui annonça l'expansion de son Centre de réflexion sur le patrimoine par la création d'une Chaire en sociologie comparée de la culture financée, entre autres, par l'épiscopat, son ministère, des groupes pro-vie et une chaîne de télévision spécialisée en affaires religieuses. À son corps défendant, André peut en témoigner, parce qu'il ne trouvait pas de motifs valables pour justifier le retrait de son financement. Le désavouer aurait été aussi incompréhensible que risqué alors qu'il avait, dès son entrée en politique, contribué à l'implantation et à l'épanouissement de son Centre de réflexion sur le patrimoine, y voyant un outil indispensable à la consolidation de notre identité. Il entendit le rire frénétique de Catherine, au téléphone, se moquant de son indignation.

— Est pris qui croyait prendre, ne cessait-elle de répéter. Au fond, vous êtes semblable, ajouta-t-elle en colère et toi, tu es le pire, avec tes airs d'idéaliste et de socialiste révolté. Tu voulais que Marceau penche du côté de ton vent ? C'est fait. Le malheur, c'est que tu n'as jamais admis avoir toi-même changé de cap.

Elle avait raison. En partie. Il avait changé de direction afin de mener à terme son travail, en calculant sa dérive comme un dérapage contrôlé sur glace bleue. Il en était à la fin de son troisième mandat et avait besoin d'une cure de désintoxication quand il prit conscience de son erreur et se persuada de pouvoir redresser la situation. Aux demandes de sa femme de renoncer à la politique, il avait promis que cette élection serait la dernière. Il avait encore à faire, s'il voulait concrétiser ses ambitions premières.

— Mon pauvre Vincent, tu ne te vois donc pas, lui avait-elle dit sur un ton de dépit. D'ambition, tu n'as que celle du pouvoir. Tu es accro, Vincent, et c'est nous, ta famille, tes proches, qui payons.

Elle avait raison. En partie. Il était alors au faîte de son pouvoir et convaincu que son ascendant et son expérience lui permettraient d'atteindre son idéal. Accro, il le devint quand la population paralysa le pays par une grève générale d'une journée. Il comprenait les gens, leur crainte du nucléaire, et dans une entrevue télévisée il appuya leurs revendications pour des études environnementales plus poussées. Convoqué aussitôt d'urgence par le premier ministre à la cellule de crise, vilipendé par tous pour son inconscience, traité d'activiste, voire d'émeutier si la situation s'envenimait, le PM lui accorda dix minutes pour se décider. Ou il démissionnait, ou il faisait amende honorable et rétablissait l'ordre, aidé des meilleures maisons de relations publiques. Il se rangea, au nom des intérêts supérieurs de la nation, et les relationnistes firent un travail remarquable pour qu'il ne perde pas la face. Dans les officines, c'était autre chose : des mauvaises langues colportaient, soulagées, que l'inébranlable Vincent Lavigueur avait enfin donné son prix. Le reste était à l'avenant.

De ces dix minutes, jamais il ne parla. Aux insinuations de Catherine, il opposa avec lassitude le discours officiel. À la maison, il évitait les interrogations muettes de Françoise, son regard scrutateur et patient de timonier. Le choc de sa décision avait été si foudroyant que l'alcool avancé ne lui déliait pas davantage la langue et qu'aux allusions, il répondait par un rire abruti. À table, un sujet apparenté à la politique le mettait désormais en rogne.

— La paix ! J'aimerais bien que l'on m'entretienne d'autre chose que de politique, commandait-il d'un ton sans réplique, faisant se lever de table ou regarder le fond de leur assiette son fils, sa fille et sa femme.

La suite de sa carrière ne fut que compromissions sur compromissions. Il s'opposa mollement, lors d'un conseil des ministres, aux négociations secrètes que le gouvernement entendait mener pour céder à BIO-RD+, une filiale de Valmont, l'immense territoire Saint-Joseph-en-Pré exproprié aux agriculteurs des années auparavant pour en faire un parc récréatif. Il ne se présenta pas en Chambre le jour où le parti vota un budget supplémentaire aux policiers du pays, leur accordant une hausse substantielle au détriment des montants destinés à l'éducation. Mais il avait dû, à la demande du PM, s'abaisser à vendre cette orientation politique dans une émission d'affaires publiques bidon. Avec son éloquence habituelle, il persuada la population du bien-fondé de l'augmentation des patrouilles policières afin d'assurer la sécurité de tous, le jour comme la nuit, dans les ruelles autant que les cours d'école. Vincent renia l'une après l'autre ses convictions tout en feignant de parler au nom du bien-être de la population.

La pire période de sa vie, jugeait-il avec le recul des ans. Sans Françoise, il n'aurait pas tenu le coup. Il aimait se remémorer leur rencontre, la revoir comme au premier jour, souriante dans une robe à minuscules fleurs bleues, un chapeau de paille à la main, en grande causerie avec sa sœur sur le balcon du chalet. Françoise, que son calme et sa persévérance sereine préparaient aux tempêtes, pas au naufrage de leur mariage. Aussi en avait-elle tenu la barre, les dents serrées, le cœur plein d'ampoules et la tête haute. Elle n'avait jamais compris le mythe de Catherine, l'amitié qui liait son mari à la comédienne par-delà les âges.

Elle jalousait leur complicité, leurs secrets et le temps que prenait Vincent à la voir, surtout à l'époque où le parti sollicita sa candidature. Il lui semblait que son mari était toujours prêt à répondre aux appels de Catherine, à chambouler son horaire pour elle ou pour Édouard, le cousin. Leurs avis paraissaient plus importants que les siens, leurs conseils, plus écoutés. Pourtant, sa vie se jouait tout autant que l'avenir de Vincent. Quelque chose clochait malgré les tentatives de Vincent pour la rassurer. Elle en eut la certitude le soir où son mari s'enferma dans la bibliothèque avec Catherine, Édouard et un nouveau venu étonnant, le professeur Marceau qu'elle connaissait de réputation. Elle leur avait servi du cognac avant de s'éclipser. Soudain, des éclats de voix suivis d'appels au calme l'attirèrent. On discutait fort. Vincent voulait des preuves.

— Voici le certificat de décès de Clovis, entendit-elle Édouard affirmer et elle sursauta, à la réplique de son mari.

— Bon, me voici soulagé. Et pour la femme à Blondeau, où en est-on ?

— Elle a disparu au moment de la mort de Clovis. Au lac, les gens ne se souviennent pas de l'avoir vue à l'enterrement. Mais c'est si lointain et les choses avaient été menées rondement.

— Il y a des possibilités qu'elle refasse surface ? demanda Vincent.

— Toujours, mais elles sont minimes.

— Maudit Vincent, s'emporta Marceau, tu ne vas pas me dire que tu m'as fait venir ici ce soir pour déterrer l'histoire à Blondeau ? De quoi as-tu peur ? Que la folle te fasse chanter ?

Édouard était intervenu.

— Si Vincent se lance en politique, il faut qu'il soit *clean*. Que rien ne puisse entacher sa réputation.

— Tu parais oublier, mon cher Marceau, que si un scandale éclate, tu peux dire adieu à ta belle carrière universitaire, précisa Catherine d'une voix ironique que Françoise ne lui connaissait pas.

— Vous êtes dingues. Il ne s'est jamais rien passé à la ferme à Blondeau. Vous ne vous rappelez donc pas du pacte ? demanda Marceau, excédé.

— Si, répondit net Vincent.

— Oui, dirent à l'unisson Catherine et Édouard.

Il y eut un long silence et Françoise s'esquiva, à la fois soulagée et troublée. Enfin, elle connaissait la nature du lien qui unissait Vincent à Catherine. Un drame ancien dont la mise à jour risquait de les éclabousser tous. Un événement assez grave pour peser sur la décision de Vincent d'entrer ou pas en politique. Si un malheur arrivait à son mari, pensa-t-elle tout à coup, il viendrait de l'un de ces amis-là, Marceau sans aucun doute. Le lendemain, Vincent confirmait sa candidature. Le soir de l'investiture, elle était rayonnante et tout au long de la campagne électorale, elle eut envers les amis d'enfance de Vincent des attentions cordiales, quoique réservées. Elle accepta plus facilement Catherine et accompagna désormais volontiers son mari aux premières de la comédienne la plus adulée du pays.

La conversation qu'elle surprit changea sa vie. Vincent, le grand plaideur craint des compagnies et des multinationales, son mari sérieux et exigeant,

était vulnérable. Il lui revenait donc entièrement de veiller au bien-être de la maisonnée et de protéger son mari et les enfants, Richard et Sophie. Mère, elle devint louve, épouse, elle devint mère, pour le malheur des enfants et le bonheur de Vincent. Elle ne chercha pas à découvrir le secret de la ferme. Connaître son existence lui suffisait et lui fournit une raison crédible supplémentaire d'excuser le goût parfois immodéré de son mari pour l'alcool. Il lui fallut une dizaine d'années, une hospitalisation d'urgence pour délire suicidaire, avant de prononcer le mot fatidique : alcoolisme. Elle mesura l'ampleur du désastre à l'absence des enfants au chevet de leur père : Sophie était trop prise par ses études de droit et son amour dévorant pour un Marocain plus beau qu'Omar Sharif; Richard, non joignable et perdu, pensait-elle, dans ses fumées folles où il dansait nu en se croyant au paradis, était hospitalisé depuis quelques heures, sans papiers, parce que la fumée de sa mère, c'était plutôt de la poudre et que l'enfer vociférait dans ses veines.

Elle s'effondra, sous le poids des échecs et des responsabilités. Les deux médecins traitants, du mari et du fils, lui donnèrent le même diagnostic : elle n'y pouvait rien. Il revenait à chacun de se prendre en main. Et la même ordonnance : rester vigilante, les yeux bien ouverts, cesser de s'accuser, elle, et de les excuser, eux. Pilule nauséeuse qui la vidait du sens de sa vie. Lui revenaient ses années de veille et de surprotection, ses heures d'inquiétude à ne regarder bouger que les aiguilles de l'horloge, tendue, ses oreilles de chien de garde aux aguets, les yeux rougis et le flair bouché par son imagination trop féconde. Ses colères, enfin et souvent pour des peccadilles à mille lieues de ses appréhensions, aveux d'impuissance et de non-confiance qui cimentaient le mur d'incompréhension qui la séparait des siens. Loin de la maison, les jeunes cherchaient refuge, un havre de paix loin des beuveries d'un père adulé par ignorance et des remontrances d'une mère entichée de protocole et de bonnes manières.

— Il était temps que tu te réveilles, lui avait dit simplement sa fille en apprenant les nouvelles.

Elle était seule à n'avoir rien vu. Rien cru, hormis ce qu'elle voulait croire. Par facilité. Par crainte. Par un espoir indécent qu'au petit matin la vie normale reprendrait sa traversée du jour dans un paysage scintillant, nettoyé des embruns d'alcools et de marijuana par un coup de baguette du destin.

— Fée clochette désodorisant la maison ! avait rétorqué sa fille, cinglante, en ajoutant : « Tu as du chemin à faire avant d'arriver à aujourd'hui. »

Sophie avait claqué la porte, la laissant seule, humiliée, paralysée par le noir tout autour. Rien qu'une masse sombre et effroyable où s'aventurer était impossible. Où mettre le premier pas et pour trouver quoi ? Du vide ? Un noir opaque strié d'alarmes ? Le téléphone ! À peine réussit-elle à décrocher le combiné. C'était André. Sa voix était ferme.

— Tout va bien, madame Lavigueur. Les médias ne parleront pas de l'incident. Je tenais à vous rassurer. Il n'y a rien à craindre de ce côté-là. Tout est arrangé.

— Merci, André. Vous avez fait votre devoir, lui répondit-elle machinalement.

— Je vous rappellerai demain. Le mieux est de dormir et de prendre des forces.

— Oui, Vincent aura besoin de moi. Merci encore et bonne nuit, lui dit-elle sans conviction.

Elle raccrocha. Cher André, fidèle au poste. Il avait bien manœuvré. La réputation du ministre était sauve. Une chape de silence recouvrait la tente d'oxygène sous laquelle il reposait. « Il n'y a rien à craindre de ce côté-là », lui avait affirmé André et elle paniqua. Richard ! Elle avait oublié son fils. Elle l'oubliait souvent quand il s'agissait de veiller sur Vincent. Elle joignit André au bureau. Pour l'instant, les médias n'étaient pas au courant. Il avait parlé au directeur de service et au médecin traitant, mais aucun ne pouvait garantir le non-ébruitement de la nouvelle.

— Richard est si jeune encore !

— Oui, mais il est tout de même majeur et le fils du ministre Lavigueur.

— Alors, il n'y a rien à faire ?

— Vous, non. Et surtout, demain, ne parlez à aucun journaliste. Il faut que rien ne paraisse.

— Demain ?

— Oui, au déjeuner-bénéfice...

— J'avais oublié, dit-elle atterrée.

— Max va venir vous chercher à onze heures quarante-cinq, tel que convenu. Croyez-moi, le mieux est une bonne nuit de sommeil. Demain, tout ira bien. Nous y travaillerons toute la nuit, s'il le faut.

Elle avala un somnifère. André verrait à tout, protégerait son gagne-pain. Il avait toujours su déguiser les frasques de Vincent. Quoi d'autre lui avait-il caché ? Elle s'endormit en le détestant de maîtriser la situation, soudain envieuse de son ascendant sur Vincent. Le lendemain, silence des médias. Elle respira librement. André avait gagné la partie. Vincent se rétablirait sous peu dans une clinique privée et Richard, dans un centre de désintoxication pour jeunes. L'espoir renaissait, en dépit des ricanements de Sophie.

Elle entreprit le grand ménage de la maison, jeta les fonds de bouteille et détruisit une cargaison d'alcool. Vincent achevait son troisième mandat. Elle voulut le dissuader de se représenter, pour son bien-être et celui de sa famille. Sans succès. Il était accro du pouvoir, lui avait-elle dit, après avoir épuisé tous ses arguments – menaces de divorce, crises de nerfs, raisonnements. En vain. Sophie avait raison. Elle avait du chemin à faire pour parvenir à aujourd'hui. Le voulait-elle seulement ? Assez pour ramasser sa vie en miettes ?

Elle s'éloigna deux semaines. Vacances forcées en Floride où tout lui rappelait son mari, leurs baignades, la douceur de la pommade sur son dos brûlé, leurs grands verres de jus d'orange pieds nus dans le sable au lever du soleil, leur promenade quotidienne au bout de la plage, là-bas, encore plus loin, toujours attirés par l'horizon sans fin. Vincent lui manquait. Lequel ? L'escogriffe des premières ardeurs ou le ministre alcoolique aux élans encore fougueux ? L'un différait-il de l'autre ? Elle le revoyait, en début de carrière, avocat bagarreur aux convictions fortes, sans cesse sur la brèche pour piéger les fraudeurs et les voleurs, petits truands ou grands commis vivant de malversations et de pots-de-vin. Elle se rappela leurs grandes marches nocturnes à travers la ville endormie, ses plaidoyers accusateurs devant les maisons cossues, son éloquence à discourir, comme à la cour, pour la convaincre de quoi, les bras autour de son cou ? Un détail attisa soudain sa mémoire : Vincent, pourfendant les privilèges des riches au nom de l'équité, les yeux brillants de convoitise à peine dissimulée, incontrôlable, devant la propriété d'un important entrepreneur général, son frère. Un éclair fulgurant rallumant un doute jamais éclairci. Vincent l'avait-il épousée par amour ou par intérêt ? N'avait-elle été qu'un marchepied dans son ascension au pouvoir, le premier pas décisif qui lui ouvrait les portes de la petite bourgeoisie ? Davantage ambitieux qu'amoureux ? comme l'avait insinué sa mère mécontente de son choix, devant un père qui voyait là une garantie de non-répudiation, l'ambition se mariant mal au divorce sous le régime du Tyran.

Elle ne pouvait plus vivre avec cette incertitude. Il lui fallait trancher, s'obliger à voir Vincent et leur couple sans maquillage. Elle s'avoua enfin une vérité que rien ne pouvait nier, ni ses cris ni ses pleurs. Oui, Vincent l'avait aussi épousée par ambition, parce qu'un homme de sa condition ne refuse pas une fille de bonne famille follement éprise de lui. Eh oui, elle avait aimé cette ambition qui donnait à son amour une valeur ajoutée et lui faisait miroiter grand train de vie et, pourquoi pas, des égards dus aux honneurs. Toutes choses qu'elle ne voulait pas perdre. Elle rentra de Floride en paix avec elle-même et appuya la décision de Vincent de se représenter. Elle allait maintenir le cap, alcoolisme ou pas, et rapiécer la vie familiale, coûte que coûte.

Au fil des ans, les drames se résorbèrent. Richard terminait maintenant un doctorat en psychologie adaptée et Sophie vivait des cachets exorbitants qu'elle retirait l'été de ses prothèses pour maux de l'âme : thérapie de groupe, plantes médicinales et ateliers d'expression corporelle par la peinture. L'hiver, elle parcourait les Amériques à la recherche de cultes anciens exportables et rentables.

— L'avenir, disait-elle à sa mère entre deux voyages. La civilisation des loisirs par les médecines douces et l'expression créatrice.

Françoise souriait alors, dubitative, mais heureuse que sa fille ait enfin trouvé sa voie. Elle s'était entichée d'un pur descendant maya sur les plages du Honduras. Beau comme un dieu, elle l'avait invité au pays et présenté récemment à ses parents. Ils avaient passé la fin de semaine au chalet et la famille, y compris Richard, l'avait trouvé charmant, empressé auprès de Sophie et discret sur son passé. Il s'appelait Pablo, Pablito pour les intimes. Spécialiste des coquillages, il avait enseigné à Sophie leur langage, la symbolique de leurs couleurs et spirales et elle avait rapporté sa collection pour un atelier de relaxation cet été. Il n'y avait rien de plus relaxant que le chant de la brise filtrée par un nautile, à l'ombre d'un palmier, étendue dans un hamac. Suffisait d'adapter la végétation pour faire de cette expérience le must de l'été.

Françoise continua d'accompagner Vincent aux sorties officielles, ramassant d'un sourire ou d'un bon mot ses bévues quand l'alcool lui faisait perdre la tête ou l'équilibre. Le rôle officiel de Vincent à la cérémonie pour Marceau l'avait toutefois plongée dans l'embarras. Dès leur première rencontre, l'individu lui avait déplu avec sa superbe de grand poseur et son audace à se moquer de Vincent. Mais la goutte de trop était tombée au moment de la création de sa chaire. Sans la réaction de ses enfants et la mine basse de Vincent, l'affaire lui serait passée inaperçue. Richard, surtout, s'emporta. Comment son père, réputé à gauche, avait-il pu financer un organisme qui s'avouait carrément à droite ? Comment pouvait-il cautionner le retour en force des institutions religieuses au sein de la vie civile, après leur éclipse bienfaisante depuis la mort du Tyran ? Ne faisait-on pas des enquêtes, des analyses de dossiers avant d'octroyer des subsides ? Plus Richard questionnait son père, plus Vincent se défendait, les mâchoires serrées. « C'est un peu exagéré, tu ne trouves pas » ou encore « C'est un projet qui a son importance. On ne peut pas l'interdire parce qu'il est à droite. Surtout pas pour cette raison. Que fais-tu de la liberté d'expression ? »

— Alors, explique-moi, papa, au nom de quoi ton ministère a coupé les subventions au Centre d'études sur la multiconfessionnalité dans les écoles et refusé le rapport des groupes communautaires sur la pauvreté dans les milieux ethniques ?

Vincent était livide.

— Parce que tu en faisais partie, Richard, et que financer tes groupes risquait de nuire autant à votre crédibilité qu'à celle de mon ministère. Tu vois très bien ce que je veux dire.

— Pourquoi ne pas m'en avoir parlé ? Je me serais retiré des dossiers...

— Où veux-tu en venir à la fin ? explosa Vincent en donnant un coup de poing sur la table.

— Tout le monde connaît ton amitié avec Marceau, dit Richard d'une voix blanche. À lui, tu peux donner les millions qu'il demande sans jamais craindre des accusations de retour d'ascenseur ou de corruption. Même – et il leva la main pour empêcher son père de l'interrompre – s'il a pris bien souvent la parole durant tes campagnes électorales, allant jusqu'à déclarer que tu étais, pour la classe intellectuelle, l'artisan du renouveau. C'est bien ce qu'il a dit, non ?

— Tu parles hors contexte, le rabroua Vincent. Tu mélanges tout. Soutenir une personnalité respectée par ses pairs est chose normale. Non, je ne parle pas d'amitié. Mais financer des études dirigées par le fils du ministre...

— Je ne les dirigeais pas. C'était un travail d'été et je n'ai fait de la recherche que pour une seule étude.

— C'est tout comme...

— Non ! Et tu le sais très bien. Alors, comme cela, mes collègues doivent crever de faim...

— Et toi, tu devrais savoir qu'il y a des sujets qu'un ministre ne peut aborder en privé, ajouta-t-il en se levant.

— Il y a surtout le fait, répliqua Richard en pesant ses mots, que tu ne peux admettre que vous vantez l'assainissement des mœurs électorales, la justice sociale et l'immigration toute portes ouvertes dans une société pluraliste alors que vous financez en sous-main les groupes et les mouvements adversaires à vos idées, en espérant naïvement les museler. Ou en vous faisant accroire qu'ils finiront par changer d'opinion et vous appuyer autrement que du bout des lèvres et cela, au détriment des membres à la base même de votre parti.

— C'est ça ta thèse ? Il faudra l'étayer davantage pour convaincre un jury, ironisa Vincent.

— Pas besoin. La situation parle d'elle-même. La mainmise de la droite est visible à tous les échelons. Le discours unique et la pensée unique débordent de partout, étouffent toutes remises en questions. Si ton parti gagne les prochaines élections, ce n'est certes pas pour ses idées nouvelles.

— Si j'ai bien compris, tu accuses le gouvernement le plus progressiste que ce pays ait connu de nourrir, directement ou indirectement, le mouvement qui va l'affamer ?

— Et d'avoir menti à la population. Entre tes convictions premières et la chaire de ton Marceau, il n'y a qu'un cercle de 360 degrés. Du tournage en rond.

— Quelle grossière sottise dis-tu là, Richard. Apprends l'histoire. On n'est pas au même point. Il y a eu des progrès, affirma Vincent, visiblement las.

— Assez vous deux, ordonna soudain Sophie sur un ton agacé. Quels idéalistes vous faites ! La droite, les cathos, les réactionnaires. Ils ont toujours été là, dormant d'un œil, attendant leur heure en préparant leurs munitions. Et demain, ce sera pareil. La gauche, les athées, les progressistes dormiront d'un œil – de l'œil droit ah, ah ! Et ainsi jusqu'à la fin des temps.

— Ça, on le sait, Sophie, on n'est pas idiots, rouspéta son frère. La question importante est de savoir comment il se fait que nous adorons aujourd'hui ce qu'hier nous rejetions, sans même nous en rendre compte.

— Ouf ! mon frère, là tu me perds. Je pense que j'ai besoin d'une tisane. Quelqu'un d'autre en veut ? demanda-t-elle en mettant un terme à la discussion.

Vincent en avait profité pour s'esquiver. Richard se leva en haussant les épaules d'un air excédé en réponse à la tisane de Sophie qui lui déclara tout de go :

— Ton problème, Richard, c'est que tu crois, toi aussi, que papa est de gauche. Tu nages en plein malentendu historique. Il est temps que tu sortes de l'eau.

— Ton problème, Sophie, c'est qu'avec toutes tes tisanes et tes nouvelles tendances à la con, tu es en train de te ramollir le cerveau.

— Possible. Mais c'est comme cela que je m'aime.

Françoise avait vite rejoint Vincent qui, un verre à la main, ruminait dans le boudoir attenant à leur chambre à coucher. La discussion les avait ébranlés. Elle songea à lui parler de la ferme à Blondeau, persuadée que Marceau le faisait chanter, chose inavouable qui expliquait les réponses biaisées de Vincent à son fils. D'instinct elle se tut. Le verre à moitié vide de Vincent la narguait, comme une rivale sûre de ses charmes. Elle s'exécuta, avant qu'il ne cale le reste et ne s'en serve un autre. Ses mains expertes lui massaient les épaules et les nerfs du cou, lentement suivant la cadence de sa respiration, vigoureusement suivant la détente recherchée. Vincent se leva, but une gorgée, enleva sa veste et se rassit en silence. Elle retint son souffle, ferma les yeux et recommença, remontant des épaules au cou, effleurant les oreilles, caressant les joues, maîtrisant la pression de ses doigts, triturant les nerfs endoloris, enfonçant ses pouces dans les alvéoles sensibles. Lentement toujours, dans l'espoir de provoquer chez lui cet étirement du cou en un dodelinement sensuel de la tête quêtant la chaleur de sa paume et d'entendre l'éveil de son désir dans ses respirations profondes, les lèvres entrouvertes et les narines dilatées humant le large, les yeux clos imaginant d'autres bonheurs, les veines exigeant plus. Une autre gorgée ? Des caresses plus intimes ? Vincent termina son verre d'un coup sec, le remplit avec maladresse et alla le déposer sur la table de chevet. Assis au bord du lit, ses vêtements résistaient à ses doigts tremblants, s'obstinaient à n'obéir qu'à la dextérité de Françoise pour le délivrer de son carcan, le dénuder assoiffé, affamé, indécis mais prêt à tous les plaisirs, les plus liquides, les plus torrides, jusqu'à l'épuisement. Une fois Vincent endormi, Françoise ramassa ses forces et vida les trois quarts du verre dans le lavabo. Elle avait gagné la partie contre l'alcool. Cette fois-ci n'était pas coutume et Vincent ne devait pas deviner son stratagème.

Aujourd'hui, elle devait accompagner son mari à la cérémonie en hommage à Marceau et elle était inquiète pour Vincent. Richard lui avait apporté des documents à lire et lui avait parlé d'une manifestation monstre d'étudiants pour réclamer, entre autres, une enquête sur la récente nomination comme professeur de cet adjoint de Marceau à la chaire, un dénommé Octave Goulet, malgré le plagiat notoire de sa thèse de doctorat à partir de trois écrits de Marceau. Ce même Goulet venait de signer une étude recommandant l'abolition de l'aide sociale jugée dégradante par rapport à la dignité humaine et au droit à subvenir à ses propres besoins et avait dirigé trois missions en Amérique latine, des études bidon selon Richard. Françoise avait arraché à son fils les promesses de ne pas participer à la manifestation et d'éviter de causer des ennuis à son père. Elle comptait sur la vigilance d'André et sur le service de sécurité pour ne pas faire porter à Vincent l'odieux de la situation, par provocation.

De nouveau, elle se prit à penser qu'il était temps pour Vincent de se retirer de la politique. Elle partageait l'avis de son fils : il ne restait à Vincent, pour corriger sa réputation de marionnette aux ficelles dorées, qu'à offrir sa démission. Peut-être aborderait-elle le sujet le midi même, si leur déjeuner tenait toujours. Elle téléphona à son mari. Il était euphorique et prêt à larguer les amarres, lui dit-il. À ramer, à la brunante, dans la chaloupe verte et rouge à son effigie, dans les lagunes de l'Algarve.

— Déjà ivre, répliqua-t-elle en raccrochant de colère.

L'angoisse lui montait à la gorge. Personne, pas même André, n'avait prévenu Vincent de la manifestation qui se préparait ? Le téléphone sonna. C'était Vincent, encore surexcité, un peu éméché et qui lui confirmait leur rendez-vous.

— Max va te chercher à treize heures. Mets ta jolie robe à minuscules fleurs bleues, j'ai une grande nouvelle à t'annoncer, lui dit-il, d'un ton joyeux.

Il riait. Elle était désemparée. Elle n'avait pas une telle robe.

Chapitre III

CATHERINE avait attendu tout l'avant-midi le retour d'appel de Vincent, le téléphone cellulaire à portée de la main. Vers onze heures, n'en pouvant plus, elle avait rappelé au bureau pour se faire dire par Louison, la secrétaire de Vincent, que monsieur le ministre était en réunion et avait demandé à ne pas être dérangé. Elle avait raccroché, dépitée. D'habitude, André ou Louison lui donnait l'heure approximative où le ministre serait libre. Il me croit peut-être liguée contre lui, songea-t-elle. Avant de dramatiser, elle se prépara un sandwich qu'elle mangea, bien calée dans son fauteuil d'osier suspendu. Sa cabine de relaxation, comme elle le disait toujours en vantant ses mérites supérieurs au hamac. En terminant sa bière, elle prit sur le guéridon le document reçu le matin même par messager. Elle lut : « À bas tous les Marceau de la terre » et se redemanda si le silence de Vincent n'était pas lié à ce pamphlet incendiaire. Elle écarta l'hypothèse, prête à parier qu'il n'était peut-être pas encore au courant de ce tract. Sinon la signature d'Édouard, parmi les vingt-trois célébrités de la scène et du milieu des arts et des lettres, aurait attiré son attention et fait retourner vite sec son appel.

En se balançant doucement dans son fauteuil, elle relut le texte. Nulle part n'y faisait-on mention de Vincent. Entre les lignes, par contre, se lisaient de graves accusations de complicité. Était-ce étayé ? Elle n'en doutait point. Ni Édouard ni ces dissidents connus n'auraient signé pareil texte explosif sans preuve et témoins certifiés. De quoi se plaignaient-ils ? De la tutelle de Marceau sur les organismes et les institutions culturels depuis vingt-cinq ans. Une page était réservée à « l'arbre généalogique de la sclérose d'un peuple » illustré par un organigramme démontrant que la majorité des postes décisionnels ou d'influence étaient détenus par des gens acoquinés à Marceau. De près, comme ses anciens étudiants devenus animateurs d'émissions culturelles ou de variétés et qui s'entouraient de collaborateurs également collègues, amis ou protégés de Marceau lesquels, par la légitimité que leur conférait leur présence continuelle sur la scène médiatique, formaient les jurys, donneurs de bourses et de médailles, et les conseils d'administration d'entreprises, receveurs de bourses et de médailles. De loin, comme les salariés de la connivence silencieuse et les experts des alliances stratégiques qui n'osaient s'élever contre l'omniprésence du clan Marceau, par crainte de voir leur nom rayé des listes d'invitation, des retours d'ascenseur et des privilèges, par peur de perdre leur emploi, de ne pas participer aux colloques nationaux et aux séminaires internationaux, de ne pas animer des ateliers aux foires régionales, toutes activités se nourrissant d'elles-mêmes et leur donnant, sinon pitance, du moins le lustre d'être quelqu'un. L'organigramme de la communauté intellectuelle reliait par des flèches les individus qui doublaient leur compétence par des liens de parenté. Ne manquait que la photo souvenir ! Le plus inquiétant, pour qui connaissait les dessous de la vie privée, était les rapports que plusieurs entretenaient avec le personnel de la compagnie Valmont alors que Paul Royer et Marceau avaient toujours ouvertement manifesté l'un envers l'autre, sinon du mépris, du moins une grande indifférence.

Catherine était mal à l'aise face à cet arbre généalogique. Elle connaissait la majorité des gens mentionnés, les plus anciens surtout qui avaient suivi sa carrière. Parmi les dissidents, trois étaient de ses amis et ils avaient gardé silence sur cette attaque contre Marceau. Même Édouard, la semaine précédente, ne lui avait pas glissé un mot de ce qu'il préparait. Au téléphone, il lui avait parlé de sa santé et décliné son offre à dîner en prétextant un surcroît de travail. Cette mise à l'écart la troublait et elle se sentit flouée comme si, d'un coup, cet organigramme lui enlevait son talent et que son succès n'avait reposé que sur le bon vouloir de Marceau. Elle avait le sentiment d'être ravalée au rang de certaines vedettes de l'heure qui se gorgeaient de flatteries et de louanges en participant volontiers à ce qu'elle appelait avec mépris « le jeu de la plogue musicale ». Quelque chose l'agaçait dans tout cela. Mais quoi ? Elle décida de poursuivre la lecture du document.

Sous le titre évocateur « De la pensée révolutionnaire à la culture musak », Antoine Turcotte révélait les méandres de l'évolution culturelle depuis la mort du Tyran. En guise de préambule, il retraçait quelques jalons historiques et rappelait qu'à l'époque du Tyran, quatre-vingt-dix pour cent de la population était analphabète et que les dix pour cent de scolarisés jouissaient de loisirs culturels bien encadrés par les instances politiques et religieuses. Or l'année précédant la mort du Tyran, des notables commencèrent à soulever la question de notre culture nationale. Ils suggérèrent d'en faire une recension qui servirait à développer notre identité commune porteuse de grands mérites. C'était une tâche colossale, confiée quelques années plus tard au professeur Marceau, de loin à l'époque le meilleur spécialiste des études patrimoniales et un grand défenseur de la liberté créatrice. Ne s'était-il pas élevé contre les miliciens de la censure, ceux-là qui brûlaient les livres et fermaient les théâtres où se jouaient des pièces ne correspondant pas aux goûts moraux décrétés par le Tyran et sa cour ? Ainsi, des étudiants et des exégètes fervents, sous la férule de Marceau, sillonnèrent le pays en quête de nos traditions, alors qu'explosait une exubérance créatrice sans précédent. Partout, artistes et

intellectuels balayaient le passé et reléguaient aux rebuts de l'Histoire la censure et le devoir de moralisation. Partout, ils créaient des œuvres osées inimaginables. Effrayantes de liberté. Tout était possible et le possible, à tous. « En réalité, affirmait Turcotte, deux clans s'opposaient dans une complète inconscience de leur bataille respective. D'un côté, les chantres de l'identité commune puisant aux sources du passé. De l'autre, les tenants d'une liberté conquise puisant aux sources du siècle en marche. » Pas même une querelle des Anciens et des Modernes ! Que des actions parallèles aux objectifs diamétralement divergents, mais défilant sous une bannière unique. Ne s'agissait-il pas d'ériger le socle essentiel de notre identité ? Le pays en entier, à la fois gorgé d'avenir et saturé de passé, rêvait de réinventer l'univers à son image.

Turcotte divisait ensuite notre évolution culturelle en trois grandes phases. La première, dite de la source geyser, se distinguait par un foisonnement d'idées et d'élans, par l'essor de vastes possibilités entraînant les intellectuels et les créateurs de tous horizons dans une grande fête multidisciplinaire. L'éclosion de la liberté de penser et de créer inspirait des œuvres follement brillantes, des expérimentations dans tous les domaines. Une kermesse qui demandait plus d'encadrement via la canalisation des eaux vives multiples. Commença alors la deuxième phase dite de l'aqueduc, qui consistait à diriger vers un canal unique les divers courants culturels au nom d'une cause sacrée supérieure. Cette phase se caractérisait par des périodes de semonces, d'accusations de haute trahison sur la place publique, de coups de cravache dans les subventions et de postes de contrôle sur les voies parallèles, sinueuses ou divergentes. Toutes fuites hors du canal étaient punies, toutes brèches colmatées par une couche de plomb dont l'épaisseur, se félicitaient les connaisseurs-dirigeants, garantissait l'écoulement harmonieux des idées, non leur éparpillement rebelle. Ceux qui nageaient à contre-courant ou qui se débattaient pour éviter d'être coincés dans le goulot d'étranglement de la pensée unique étaient repêchés et rejetés sur les rives de la cité, sans eau ni nourriture, avec, comme moyen de survie, l'espoir de disparaître de la mire des autorités et, comme horizon, l'espace de leur exil intérieur. Ainsi débuta l'âge d'or de la culture d'apparat et de prestige dont les manifestations, largement subventionnées, témoignaient par leurs bannières et leurs slogans de la générosité et de la grandeur infinie des mécènes. Pour enfin en arriver à la phase dite de l'étang stagnant composée d'un vaste réservoir de rêves pourrissants et de médiocrité mousseuse que dissimulaient des panneaux-réclames sous l'eau étale d'un lac calme, si beau et si propre que l'idée même de penser brouillait sa surface de minuscules ondes et détruisait sa beauté miroitante. Enfin, le dramaturge terminait son envolée en affirmant que les mêmes phases s'appliquaient aux autres sphères de la société et que les seuls à profiter de la stagnation contrôlaient les leviers du pouvoir.

De nouveau, l'encadré attira l'attention de Catherine. C'était un appel du journaliste Édouard Rivière à la mobilisation générale devant le club des Patriotes le soir même. Elle repensa à sa conversation avec Édouard la semaine précédente. Pour que son cousin soit aussi prudent, au risque de heurter ses sentiments, il fallait qu'il prépare quelque chose d'important. À lui seul, ce silence d'Édouard justifiait qu'elle avertisse Vincent, du moins qu'elle lui dise n'être au courant de rien. Ridicule, pensa-t-elle. Les services de sécurité avaient déjà dû prévenir André et concocter avec lui un plan d'action. Et Vincent devait être enragé d'apprendre qu'Édouard était à la tête de cet appel au peuple. Lui dire qu'elle n'en savait rien l'alarmerait davantage et mettrait peut-être Édouard en danger, conclut-elle en se levant avec difficulté. Ses hanches et ses jambes lui faisaient mal. Elle s'étira, par habitude, et déambula du salon à la chambre à coucher, indécise.

— J'y vais ou je n'y vais pas ? se demanda-t-elle à haute voix, fâchée de ne pas parvenir à s'entendre avec elle-même, inquiète de faire le mauvais choix.

Elle alluma la radio. Des spécialistes commentaient l'organigramme et leur ton hystérique lui déplut. Elle allait baisser le son quand l'un demanda pourquoi Édouard Rivière dérogeait à ses habitudes et se croyait obligé d'en rajouter en tenant la première conférence de presse de sa carrière. Elle éteignit sec la radio et tomba assise sur son lit. Elle avait la confirmation de ce qu'elle pressentait, de ce qui l'agaçait. Tout ce document n'était qu'un énorme appât. « C'est un événement qui marquera de façon définitive les annales de l'Histoire », lui avait dit Édouard d'un ton mi-railleur mi-sérieux quand elle lui avait annoncé sa décision de se rendre à la cérémonie. Cette remarque prenait maintenant une autre coloration.

— « Maudit Édouard », marmonna-t-elle, plus par dépit que par rancœur.

Il avait brouillé les cartes, l'obligeait à choisir entre Marceau et lui, entre Vincent et lui, ce qu'elle avait toujours refusé de faire en maintenant avec chacun des liens particuliers. Aujourd'hui, la situation était publique, donc différente, et cet affrontement l'indisposait. Elle n'avait jamais voulu se mêler de politique et replonger dans le passé ne l'intéressait guère depuis sa thérapie. Elle n'était pas certaine qu'Édouard pourrait comprendre son dilemme lui qui, depuis longtemps, avait pris ses distances face à ses amis d'enfance : d'avec Vincent, dès son entrée en politique, d'avec Marceau, depuis Percé. Le téléphone sonna et elle allongeait le bras pour décrocher quand la pensée qu'un importun, plutôt que Vincent, pouvait être à l'autre bout du fil. Elle retint son geste et regretta de ne pas avoir un afficheur ou un répondeur. « Je peux toujours m'abstenir d'y aller », se dit-elle et cette idée l'énerva. Elle retourna entre ses doigts l'invitation de Marceau à son hommage dans la salle de bal du club des Patriotes. Son aspect protocolaire l'avait fait sourire. C'était du Marceau tout craché : carton texturé et frangé, écusson embossé de l'université, formule ampoulée et nom de l'invité écrit à la main. Elle avait longuement hésité avant de confirmer sa présence. En d'autres temps, la question ne se serait pas posée. Vêtue de ses atours à la mode, auréolée de sa gloire et accompagnée quelquefois de son amant, elle aurait fait son entrée remarquée, suscitant regards et murmures d'étonnement, sourires bienveillants et poignées de main empressées. Elle aurait pris plaisir à voir Marceau se précipiter pour l'accueillir et l'embrasser sur les joues en s'exclamant « Chère Catherine, quel bonheur que tu aies pu te libérer ! » marquant par ce tutoiement leur intimité et sa supériorité devant ses invités. Il l'aurait utilisée comme un carré d'as, en se faisant valoir auprès de certaines gens qu'il tenait à lui présenter. Elle aurait ri de sa voix grave et peut-être accepté de se joindre à eux pour le dîner, selon la composition de la table et l'intensité de sa liaison du moment. Le plus souvent, elle repartait comme elle était venue, remarquée et enviée, parfois perfidement heureuse de voir avec quels efforts Marceau tentait de dissimuler sa déception, après l'ardeur qu'il avait déployée à la convaincre de rester.

Elle avait eu tous les hommes désirés, sauf lui. À se demander s'il était viril, malgré son mariage et en dépit du regard fiévreux qu'elle lui découvrait des fois à la fin d'une soirée, en général au moment où il se décidait à partir, se levant à regret et refermant la porte à reculons, en s'empêtrant dans ses excuses. Elle avait même interrogé Édouard à ce sujet, pour savoir si un homme qui désire une femme sans jamais la toucher était un maso.

— Pas nécessairement. Cela peut être par peur ou par respect...

— Mais si c'est seulement avec une femme en particulier qu'il agit ainsi ?

— Tu penses à Marceau ?

— Non, avait-elle répondu décontenancée.

— Parce qu'avec lui, c'est plus compliqué, précisa-t-il en faisant mine de ne pas voir son embarras. Tu te rappelles de son père ?

— Et comment ! Même qu'un soir au lac, il avait une soirée entière essayé de me coller. Marceau était bleu de rage dans son coin.

— Ça, comme maquereau, il n'y en avait pas d'autres comme lui. Pauvre Marceau, sa seule manière de se sentir supérieur à son père, c'était de rester puceau.

— Ce qu'il n'est pas.

— Ou de vénérer une femme qu'il ne toucherait jamais, coûte que coûte.

Cette explication ne l'avait pas satisfaite. Marceau ne la vénérait pas même si, après Percé et les deux années durant lesquelles ils furent en froid, il ne lui fit jamais défaut. C'est lui qui avait fait les premiers pas pour se réconcilier, s'excusant de sa bêtise, sollicitant son pardon au nom de l'amitié ancienne. Il devint ainsi, tantôt confident, d'habitude entre deux amours ou quand plus rien ne fonctionnait et qu'elle vivotait, la tête chargée de rêves pleins de pouces. Tantôt prêteur, jamais sur gages et toujours remboursé, quand il finançait ses emplois en lui procurant ses instruments de travail : les roses qu'elle revendait aux amoureux et aux touristes dans les restaurants ; l'acrylique de son horrible série de tableaux inspirés par la mort du Tyran et recréant sa vision éthérée de la voûte céleste, toujours sans titre, mais qu'il baptisa un jour Voie lactée cherchant son chemin, mettant ainsi un terme abrupt à sa vocation d'artiste.

Lorsqu'elle plongea dans le théâtre, il défraya les coûts de ses décors minimalistes et quelques fois ceux de la location pour un soir de la salle où elle performait, avec des amis aussi passionnés que rebelles, jetant pêle-mêle les conventions théâtrales et les bases d'un langage novateur qui allait révolutionner la dramaturgie. Avant, bien avant qu'elle ne devienne la grande Catherine dans une pièce écrite par son amant Gaspard Matti, un Français d'origine fou de Brecht, et que Marceau estimait trop satirique et de mauvais goût pour lui avancer un sou. Contre son jugement, *L'Engoulevent décapité* connut un succès foudroyant. Et Catherine, marchant sur le parlement pour enterrer son oiseau sauvage étêté par un fil électrique érigé en catimini, entraînant à sa suite d'autres dépossédés par le progrès, qui les bras chargés de légumes aux couleurs minérales, qui berçant une poupée dans son cercueil d'asphalte ou poussant une civière sur laquelle se contorsionnaient trois vieillards, fut acclamée révélation de l'année, tragédienne incomparable, sans doute la plus grande depuis le début du siècle. Rien de moins ! La troupe déménagea dans une salle plus spacieuse et joua deux mois à guichet fermé ajoutant, selon l'actualité, des individus à sa marche sur le parlement.

Du jour au lendemain, Catherine et Matti furent propulsés au panthéon des célébrités, invités à toutes les émissions, aussi bien culturelles que d'affaires publiques, appelés à commenter les mouvements souterrains réveillés par la mort du Tyran et que la pièce décrivait crûment. Elle eut le flair de se tenir à l'écart des pièges politiques, vantant les qualités du texte et de la mise en scène alors que dans les coulisses s'entendaient les disputes du couple. Il aimait une autre femme. Elle était enceinte de trois mois. Il était prêt à prendre ses responsabilités de « l'accident ». Elle refusait que « l'autre » touche à un cheveu de l'enfant à naître. Le soir de l'annonce publique de leur séparation, Catherine joua « admirablement, avec une intensité telle que seule la peine d'amour pouvait expliquer son jeu. Ou un don incommensurable pour rendre aussi vrai ce sentiment de révolte désespérée devant un public de fins connaisseurs et d'amis parmi lesquels, aux premières loges comme dans la vie, trois jeunes espoirs appelés à un grand avenir : le professeur Marceau, le journaliste Édouard Rivière et la terreur des compagnies, Maître Lavigueur », écrivit un critique dithyrambique.

Elle était consacrée, désormais convoitée par les directeurs de théâtre, adulée par la population, même des gens qui ne l'avaient jamais vue sur scène, seulement en entrevue à la télévision, captivante voix rauque, fragile et réservée au sujet de sa séparation, vulnérable tragédienne désirée et désirable, porte-flambeau d'un élan plus grand qu'elle. Mais en privé, elle frôlait la dépression nerveuse. Ses trois amis s'occupèrent d'elle. Marceau loua pour une bouchée de pain à un ami de son père une maison dans les environs d'Aix-en-Provence avec les services d'une gouvernante et lui paya son billet d'avion. Il ne l'accompagna pas, pour éviter les ragots et parce que Catherine préférait s'y rendre seule. Vincent négocia avec Matti la reconnaissance de sa paternité, la rente à payer pour l'entretien de l'enfant et le temps légal de garde. Édouard déploya des efforts de diplomatie pour réconcilier les familles humiliées par l'écart de conduite de Catherine, éviter que les journaux à potins fassent de cette histoire de fille-mère leurs choux gras et ne ruinent sa carrière pour cause d'amoralité publique. Il usa de tant de persuasion pour venir à bout des résistances sociales que la mère de Catherine s'envola pour la France peu avant la naissance de son petit-fils, Raphaël. À son retour au pays, un metteur en scène audacieux lui offrit de jouer Antigone. Le soir de la première, elle triompha. Un critique réputé décrivit la soirée avec enthousiasme : « Jamais n'a-t-on vu pareil délire dans une salle de théâtre. Le parterre était jonché de fleurs et les spectateurs scandaient des Catherine, hurlaient leur bonheur d'avoir enfin retrouvé leur comédienne. Bienvenue à la maison, chère grande Catherine. »

C'était de nouveau la consécration. Du jour au lendemain, elle redevint un modèle de séduction, un symbole de libération féminine après les années de soumission imposée par le Tyran et ses disciples. À travers le pays, les femmes imitaient sa coiffure, son rimmel épais sur les cils, sa détresse drapée de noir et le prénom Raphaël devint à la mode autant pour les garçons que pour les filles. La gloire lui apporta une sélection de prétendants transis d'ardeur, parfois spirituels, toujours argentés et prêts à lui offrir les suites des grands hôtels, les meilleurs crus et champagnes, les restaurants renommés et les bijoux précieux remarqués Place Vendôme ou sur la Fifth Avenue. Les couturiers lui offrirent leurs créations et Vincent négocia un contrat fort lucratif pour la mise en marché de « L'eau de Raphaël ».

Partout demandée, Catherine mesurait son temps de scène comme une femme d'affaires. Elle était là où nécessaire : aux dîners du PM en l'honneur des hommes d'État en visite officielle, aux galas d'ouverture ou de clôture des festivals, semaines culturelles ou rendez-vous internationaux. Elle choisissait ses rôles, ses partenaires et le nombre de pièces à jouer par année afin de garder son auditoire en appétit, sa passion intacte et les médias en alerte autrement que par les racontars à son sujet. Et cependant, à chacune de ses apparitions publiques, la population avait l'impression de la redécouvrir et recommençait à l'aduler de plus belle, phénomène que les journaux attribuaient à son aura.

Les journaux servirent sa popularité en rapportant ses rires, ses pleurs et son indépendance. Entre autres, ils se passionnèrent pour sa liaison avec le chanteur rock américain, Rex Paterson, rencontré chez un impresario ami à New York. Ce fut un coup de foudre réciproque et pendant un an, avec

Raphaël dans ses bras, elle vécut dans ses valises à rejoindre le chanteur en tournée à travers le monde. Quand elle déménagea aux États-Unis, se réservant de jouer ici une seule pièce de théâtre par année, les principaux tabloïds du pays signèrent des contrats d'exclusivité avec des photographes américains afin de tenir la population au courant de son bonheur. Ils immortalisèrent ses « débuts prometteurs » en ski alpin à Squaw Valley « sous l'œil attendri de Rex » ; son arrivée en Cadillac rouge décapotable à City Hall, « plus radieuse et plus belle que toutes les jeunes filles attendant sur le parcours le chanteur vedette ; ses « brasses de sirène » dans l'immense piscine de leur « *home* d'amour » en Californie ; ses pitreries devant une cage d'orang-outang avec Raphaël riant aux éclats, « le bonheur juché sur les épaules musclées de Rex » et jusqu'au hamburger que Rex avait fait « amoureusement cuire sur le BBQ ». Durant un an, les activités les plus banales, les plus maternelles, furent rapportées avec une étonnante teinte de glamour toujours ponctuée de l'éternelle rumeur sur la possibilité d'un mariage prochain ou de vagues projets de cinéma. Et puis... et puis... Les manchettes des journaux publièrent en gros plan une photo du couple en larmes et annoncèrent leur séparation avec des titres sensationnels : « La cocaïne a eu raison de leur amour », « Catherine était inquiète pour Raphaël », « Le rêve américain tourne au cauchemar ».

Catherine consola son fils et laissa les journalistes s'apitoyer sur son sort sans aller au fond des choses. Aucun n'écrirait que sans cocaïne, elle aurait trouvé un autre prétexte pour revenir auprès de son public et qu'elle était lasse de manger des hamburgers, fatiguée des pratiques du groupe rock des nuits durant et, surtout, excédée d'être là-bas une groupie alors qu'ici elle était une idole. Cet épisode lui servit de leçon et elle commença à tenir les médias à distance de sa vie privée sans les froisser. L'heure n'était plus aux folies mais à l'éducation de son fils. Protéger Raphaël et préserver son intimité devinrent presque une obsession. Ainsi, de sa longue liaison avec Marcel Saint-Louis, les journaux tirèrent peu d'histoires. Il était biologiste, passionné de génétique, de ski nautique et de grands crus. Un chercheur réputé, un conférencier invité à travers le monde et que Catherine accompagnait selon ses désirs, ses horaires décousus ou les vacances de Raphaël. « Le couple fait honneur au pays », écrivait-on à chacune de leur rencontre avec un grand de ce monde. Dans les salles de rédaction, les paris étaient ouverts et chacun supputait la fin de leur liaison tant le couple était boiteux, lui plutôt réservé et sérieux, elle éclatante et audacieuse. De tous ses compagnons, le généticien fut le seul que Marceau estima assez pour aimer le rencontrer. Les autres, envers qui il faisait preuve de condescendance, l'ennuyaient tant qu'il préférait souvent ne pas fréquenter le couple le temps d'une idylle, se réservant des tête-à-tête avec Catherine à l'heure du lunch. Heureusement pour la comédienne, Vincent et Édouard n'avaient pas de tels états d'âme. Sur les aventures de Catherine, ils ne passèrent jamais de remarques désobligeantes et acceptèrent chacun de ses amants, sans doute parce qu'ils comprenaient combien Catherine vivait sur le registre de la passion, à l'abri du quotidien, entre tiédeur et extase. Et ainsi savoura-t-elle sa liaison avec Marcel Saint-Louis jusqu'au moment où elle plongea dans l'abîme qui brisa sa vie.

C'était un soir d'hiver, de retour de la campagne. Sous la neige, une plaque de glace vive avait fait déraper l'auto rapide, trop rapide pour un conducteur néophyte légèrement gris comme Raphaël qui freina brusquement par inexpérience et se crispa au volant de la voiture qui vira tête-à-queue, zigzagua et passa par-dessus le parapet pour aller emboutir un érable en contre-bas. Cris de Catherine dans la nuit, hanches, jambes et côtes fracturées, secouant d'une main tremblante, secouant désespérément le bras inerte de son Raphaël au visage ensanglanté par les milliers d'éclats de verre scintillant sous la lune. Attente interminable des secours, désir infini de Catherine d'échanger sa vie contre un peu de chaleur dans la main déjà raidie de Raphaël, de mourir pour ne plus quitter son grand de vingt ans. Hurlements de Catherine gisant paralysée dans le froid de la nuit, son fils à ses côtés. À l'arrivée des secouristes, elle était inconsciente, « au seuil de la mort » comme lui dira avec une fierté retenue l'ambulancier qui la tira des ténèbres et la hissa graduellement loin du degré fatal de l'hypothermie et à qui elle balbutia « Raphaël » et des mots décousus dont le sens sonnait comme un reproche.

Elle demeura trois semaines à l'hôpital, sous la surveillance d'infirmières chevronnées. Les journalistes faisaient le pied de grue à la porte, tentaient de soudoyer le personnel et devaient se contenter des points de presse laconiques du médecin-chef : « La santé de la patiente s'améliorait. L'opération à la hanche avait réussi. Les médecins avaient bon espoir de la voir re-marcher bientôt. Les exercices de physiothérapie s'annonçaient moins longs que prévu ». Tout et n'importe quoi furent écrits sur Raphaël, musicien talentueux, fougueux et vulnérable comme sa mère, perfectionniste et persévérant comme son père, dramaturge aujourd'hui joué sur les scènes du monde entier. À défaut de photos de Catherine, celles de Matti à sa descente d'avion le ramenant d'Europe, l'air défait ; à son arrivée à l'hôpital ; le visage à moitié caché par sa main ; à sa sortie, les traits tirés et les yeux rougis déclarant avant de s'engouffrer dans un taxi qu'un communiqué serait émis dès les formalités remplies. Cinq jours après l'accident, le directeur de l'hôpital demandait à la population, au nom de la famille, de cesser d'envoyer des fleurs et de faire plutôt des dons à des organismes de soutien aux jeunes en difficulté. Catherine sortit de l'hôpital par une porte dérobée dans un fauteuil roulant poussé par Édouard et protégé par Max. Les funérailles eurent lieu dans l'intimité et la photo de Catherine sur les marches de l'église fut la dernière que les journalistes prirent d'elle. La population pleura son retrait de la vie publique comme un deuil marquant la fin de leur liberté, voire de leur insouciante indépendance.

C'était il y a dix ans. Catherine sombra, recluse, prisonnière de ce film intolérable repassant sans arrêt les mêmes séquences en accéléré de l'accident, les mêmes images au ralenti de Raphaël, le bras inerte, la main froide et le visage ensanglanté. Calmants, alcools, somnifères à peine lui donnaient du répit. Le film tournait dans sa tête, sa douleur et le fait de vivre chaviraient ses nuits en cauchemars, la réveillaient trempée en hurlant de désespoir, en appelant son fils, en gémissant « Raphaël » jusqu'au sommeil profond de l'inconscience. Le jour, elle vivait dans la pénombre, toiles et tentures tirées sur l'éclat du soleil, refusant la vie, les téléphones et les visites. Elle rompit avec Marcel qu'elle rendait injustement responsable de l'accident. « Si tu avais été là, lui avait-elle hurlé comme une folle, rien ne serait arrivé. Raphaël n'aurait pas pris le volant. Raphaël serait encore en vie. » Durant six mois, elle erra d'une pièce à l'autre en chantonnant des comptines ou en s'effondrant, la cervelle pâteuse d'alcools et de barbituriques mélangés, attendant le vide bienfaisant. Édouard la fit entrer deux fois d'urgence à l'hôpital. La troisième fois qu'il la trouva évanouie sur le plancher de son salon, allongée dans son vomi, il signa une demande d'internement provisoire dans une institution réputée.

Commença le calvaire de revivre. Minute après minute, jour après jour, elle apprit à apprivoiser les images tourbillonnantes de l'auto et l'horreur du visage défenestré de Raphaël, à hurler qu'elle n'aurait pas dû lui laisser le volant, à formuler son immense culpabilité face à l'enfant adoré si mal aimé, écartelé entre ses amours et ses ambitions et pourtant unique source de fierté et de tendresse, d'inquiétude et de patience sans bornes. Lentement, elle apprit à contrôler sa respiration pour mater les images intolérables, à puiser son énergie dans ses souvenirs heureux, dans ses projets et ses promesses à tenir. Elle émergea, un sens nouveau de la vie et une peine indélébile au fond des yeux. Elle ne remonta plus sur scène et travailla quelque temps comme lectrice pour les aveugles, mais ce travail lui demandait trop d'énergie physique et mentale pour continuer. De toute manière, elle était financièrement à l'abri, grâce aux polices d'assurance et à l'argent placé au cours des ans et qui lui rapportait maintenant une rente suffisante à son bien-être.

De cette époque datent sa thérapie et son éloignement face à Marceau. Catherine lui avait un soir reposé sa sempiternelle question et il avait tenté de s'esquiver, comme toujours. Mais il n'avait pu empêcher l'aveu qu'il ne voulait entendre.

— J'étais dans tes bras, lui rappela-t-elle rapidement, et à chaque coup donné je me collais à ton corps, à chaque cri tu m'enveloppais de tes bras, à chaque soubresaut de Blondeau tu enfonçais ton sexe dur sur mon ventre.

— Tu es folle ! lui avait-il répliqué en se sauvant.

Catherine ne l'avait pas retenu. Marceau l'avait entendu et cela lui suffisait désormais. Elle reconnaissait, pour l'avoir avoué d'une voix presque inaudible chez le thérapeute, que ce jour-là elle avait eu son premier désir sexuel, aussi violent et monstrueux que le massacre de Blondeau qu'elle désirait éternel pour ne pas cesser de goûter la montée du plaisir en elle, l'envie de toucher le membre de Marceau et de le placer entre ses cuisses, là où la chose dure devait la compléter, pressentait-elle, et l'apaiser et la transfigurer comme une héroïne de cinéma. L'arrivée abrupte de Clovis l'avait rejeté hors des bras de Marceau, désemparée, brûlante d'une fièvre inédite, inavouable. La première elle avait songé à descendre à la ferme, pour aider Clovis avait-elle dit alors que ne la guidaient que son instinct inassouvi et l'espoir de rejouer l'interdit et le plaisir, seules réalités du moment. Ce n'est qu'une fois étendue sur la dune de sable qu'elle saisit l'horreur de son tremblement et du possible double meurtre.

Le restant de l'été, Marceau persista à ne pas remarquer sa mine amoureuse. À la mi-août, Catherine retourna chez elle, changée aux dires de ses parents qui, soupçonnant un premier flirt, voyaient avec crainte la crise d'adolescence arriver trop tôt. Une année ennuyeuse s'écoula, les résultats scolaires de chacun chutèrent et de Marceau, Catherine n'eut des nouvelles qu'au réveillon familial de Noël.

— Je ne vois pas ce que tu lui trouves, lui dit Édouard fatigué de ses questions. Depuis la rentrée, il s'occupe de JÉC et réussit à nous parler de Dieu jusque dans nos cours de chimie. Un vrai tata, dit-il excédé.

L'été suivant, ils reformèrent dès l'arrivée de Catherine à la mi-juillet la bande des quatre. Plus rien n'était pareil. Leurs jeux puérils appartenaient au passé. Vincent était amoureux de Solange et Édouard, de Martine. Le soir, tous les jeunes se réunissaient chez l'un ou chez l'autre pour danser des *slows* et pratiquer leur *french kiss*. Catherine, entichée de Marceau, croyait le rendre jaloux en séduisant Claude, puis Michel et Jean-Pierre. Un soir, une bataille éclata. Pour un rien, un mot de trop entre deux gars assez saouls pour vouloir se battre, une bouteille de bière cassée à la main. Les jeunes attroupés leur criaient de cesser de faire les innocents, mais aucun n'osait les approcher. C'est ce soir-là qu'elle fut dépucelée, avait-elle avoué à son thérapeute. Dans la violence de la nuit, la lumière sur les tessons brillait, l'hypnotisait, l'attisait d'un désir dévorant au creux des reins. Elle avait cherché Marceau des yeux. Il la détaillait avec une attention soutenue puis il lui tourna le dos et rentra avec désinvolture chez lui, indifférent au spectacle des jeunes gladiateurs ou effrayé par l'appel secret de Catherine. Les cris augmentaient, les assauts s'intensifiaient, la tension était palpable et elle sentit monter en elle le besoin sauvage d'exploser. Elle se lova contre Jean-Pierre, électrisa sa peau de baisers et d'attouchements et sans faire de bruits ils se réfugièrent plus loin, sous un canot. Aux étreintes timides et affolées de Jean-Pierre répondaient ses fous rires audacieux et son aisance à guider le jeune homme vers ces lieux de plaisirs et de jouissance les mena ensemble aux rives de leur première extase.

— La violence vous attire donc autant qu'elle vous fait peur ? lui avait demandé le thérapeute d'une voix neutre.

— Oui. C'est, je crois, le seul moment où je peux accepter la protection des bras d'un homme, reconnut-elle. Là ou sur scène.

Cet aveu l'avait ramenée des années en arrière au chalet de Vincent la fin de semaine du 4 juillet. Ils avaient évoqué le début de leur amour à Percé et leur liaison de six mois, trop exigeante pour Vincent qui ne parvenait pas à concilier ses études et ses nuits à fêter avec les amis bohèmes de Catherine. Ils s'étaient quittés d'un commun accord et Vincent préserva comme un souvenir heureux ce qu'il appelait « sa première nuit de noces ». À brûle-pourpoint, il lui avait cependant dévoilé le malaise toujours ressenti face à sa nécessité de se trouver en état de danger et de violence pour exprimer son besoin d'amour. Cette interprétation l'avait alors estomaquée et elle s'était défendue d'être aussi tordue, mettant au compte de la passion ces moments d'extrême tension. Habilement, elle avait fait dévier la conversation, stoppant une émotion ancienne, acérée et mal définie. Cette fin de semaine là, chacun avait eu le courage d'avouer qu'ils préféraient une amitié amoureuse à une passion refroidie. Vincent s'était senti libéré. Il n'était pas homme à avoir des liaisons et il en était à sa première aventure extra-conjugale. Mais il aimait la compagnie de Catherine, était ému à chaque première et l'admirait d'interpréter tant de personnages tragiques et de réussir à vivre, à continuer à vivre envers et malgré les échecs de sa vie sentimentale. Sa volonté et sa fragilité l'impressionnaient.

— Et puis ? lui avait demandé le thérapeute en voyant Catherine perdue dans ses pensées.

— Quoi ?

— Vous me racontiez les circonstances de...

— Il n'y a pas de suite, avait-elle menti.

Jamais Jean-Pierre ne voulut croire qu'il venait de la dépuceler. Ce déni de sa virginité lui avait paru un rejet méprisant de l'amour et des forces qui la gouvernaient et au bonheur apaisant de son corps succéda le dégoût d'elle-même, animal dépravé plus que femme. Le jour suivant il lui sembla, aux regards gênés et aux sourires en coin, que Jean-Pierre avait fait le coq, mais de nouveau sous le canot, il lui jura avoir gardé silence. Enhardi par les ébats d'hier, Jean-Pierre s'était mis en train. Leurs caresses étaient ardues, leurs gestes désaccordés, étonnamment raides et gauches, le plaisir insatisfaisant. Jean-Pierre n'y comprenait rien. La veille, il avait touché du doigt les étoiles et là, il se sentait fourbu et diminué.

— Tu aurais pu faire un peu d'efforts, lui lança-t-il méchamment. Hier soir, tu n'étais pas aussi bégueule.

— Hier, répliqua-t-elle fâchée, il y avait le désir, ce soir, la corvée. Ce que nos parents nomment avec exaspération le devoir conjugal.

— Comme cela, pour que cela en vaille la peine, il faut suivre ton humeur, bougonna-t-il en se levant.

— Ben oui. Ou savoir réveiller l'appétit, lui dit-elle froidement, avec une pointe de fierté.

— T'es une belle agace de salope, rétorqua-t-il en colère.

— Et toi, un pauvre incapable qui sait plus parler qu'agir.

— Venant d'une traînée de la vieille ville, tes insultes, tu sais... dit-il en crachant par terre.

Le coup avait porté mais elle resta de glace. Cette injure, elle l'attendait depuis toujours, la percevait aux allusions et aux silences brusques que provoquait parfois son arrivée. Les deux jeunes ne s'adressèrent plus la parole. Une sorte de torpeur, d'ennui qu'elle essayait de secouer par les sports et les randonnées à bicyclette, semblait l'envahir. Peu l'intéressait. Elle allait avoir seize ans à l'automne et souhaitait que cet été au lac soit le dernier. Elle se promettait de commencer l'an prochain à travailler, à gagner sa liberté. « Personne ne me dictera ma vie, avait-elle juré à Édouard en crachant dans l'eau au bout du quai. » Pour le moment, elle aspirait à la fin des vacances, s'avouant étrangère à la horde des jeunes du lac qu'elle devait réapprivoiser chaque été. Il en avait été ainsi depuis son enfance : dernière venue, elle devait s'immiscer dans le groupe dûment formé, tisser des amitiés durables pour un mois, jamais plus, alors qu'elle savait par leurs conversations que la horde se regroupait et l'automne et l'hiver. Les jeunes fréquentaient les mêmes écoles et s'habillaient dans les mêmes magasins, ceux-là où, le nez collé à la vitrine, elle n'osait entrer.

De tous, Vincent était le seul en mesure de comprendre son isolement, lui-même membre à part de la horde. Il habitait loin, une cambuse disait-on, au bord de la rivière. Dès l'âge de treize ans, il travaillait les fins de semaine à étriller les chevaux et parfois la semaine, quand des groupes louaient les animaux. Il venait au lac durant ses jours de congé, traversant la montagne et longeant la rivière jusqu'à la décharge. Il avait sur les jeunes un ascendant peu ordinaire : il savait faire de l'équitation et il lui arrivait parfois, quand le temps lui manquait, de venir à cheval jusqu'à la rive, un foulard de cow-boy autour du cou. C'était à qui monterait derrière lui sur la selle. À ses amis, il enseignait les rudiments.

Il n'était cependant pas de leur monde et cela se voyait à sa mise, à son langage moins policé, à son orgueil de chat de ruelle et à son flair pour demeurer à l'écart de ce qui ne le regardait pas dans le groupe. Quand arrivait le temps de fermer le chalet, couper l'eau, vider les tuyaux et clouer les planches sur les fenêtres, personne ne savait où sa famille se rendait. De Vincent, la horde connaissait la face ensoleillée de l'été. Le reste ? Ni un secret, ni un mystère, car il était dans la nature des choses que Vincent disparaisse l'automne venu. Pas plus Édouard que Marceau n'en savait davantage et aucun des jeunes n'aurait posé la question, parce qu'ils l'aimaient bien et soupçonnaient que sa réponse dérangerait l'ordre établi. Leur *modus vivendi.* Alors l'été, ils faisaient comme si et l'hiver, ils l'oubliaient jusqu'au retour des vacances et la reprise de leurs jeux et de leurs rapports sociaux d'une grande simplicité. Il y avait eux. Il y avait nous. Et Catherine dès la mi-juillet s'efforçait d'intégrer le clan du nous. Longtemps on l'appela la cousine à Édouard, comme si l'effort de mémoriser son prénom contrevenait au farniente des vacances. Cela fâchait Édouard, irritait son oncle et sa tante qui s'en plaignaient aux autres parents, discrètement, sans froissement, ayant à l'œil le nous privilégié et la difficulté pour un ensemble homogène d'absorber temporairement un élément étranger. Ils étaient si compréhensifs qu'en présence d'autres enfants, ils pouvaient répéter son nom jusqu'à dix fois en cinq minutes. Et recommencer le lendemain. Jusqu'à s'en lasser. Les jeunes prirent quatre étés à apprendre son prénom par cœur, le temps, peut-être ou sans doute, de se faire à l'idée que la mi-juillet la ramenait au lac comme un éphémère poussé par le vent. Hélas souvent, pour taquiner Édouard ou faire fâcher Catherine, on lui resservait du « ta cousine ». Sous la boutade se cachait l'insinuation humiliante de sa condition sociale. Elle était « la cousine pauvre » envoyée au lac à défaut de pouvoir aller dans une colonie de vacances. Les jeunes étaient persuadés que la famille d'Édouard faisait œuvre charitable, comme ils l'avaient entendu dire de leurs parents.

De cet aspect des vacances, elle en parla un jour à Vincent, des années plus tard, alors qu'ils s'étaient retrouvés au chalet de Vincent, vieille maison anglaise retapée par un architecte, à la véranda magnifique donnant sur une rocaille et l'eau calme d'une baie que protégeait un long quai brise-lames. Au bout, le catamaran de Vincent brillait au soleil couchant et dans le salon trônait la maquette du voilier qu'il rêvait de se faire construire pour contourner le cap Horn, disait-il à la blague. Ils avaient siroté leurs cocktails, bercés par la douceur du lieu, et s'étaient laissés aller à évoquer leur été au lac. Catherine avait parlé de sa difficulté d'intégration au groupe. Vincent avait hoché la tête et en souriant lui avait confié

— C'était notre avantage, Catherine. Nous avons dû apprendre à nous adapter sans nous faire dévorer. Eux, ils avaient la loi du nombre et l'étroitesse de leur vision clanique. Nous, la force de notre personnalité et de notre indépendance.

Vincent lui avait même confessé que certaines nuits, lorsqu'il rentrait par la route, il lui arrivait de convoiter les maisons lumineuses du bord de l'eau, de détester son chalet et ses parents qui ne lui offraient qu'une rivière aux remous dangereux pour la baignade.

— Regarde. Aujourd'hui, j'ai tout cela, lui dit-il en montrant d'un geste ample l'étendue de son domaine. Je ne me serais jamais installé au lac. Là-bas, depuis mon enfance et jusqu'après ma mort, je serai le Vincent du bord de la rivière. Celui qu'ils acceptaient l'été, le petit garçon dont ils avaient deviné qu'il irait loin. Et ma résidence au bord du lac leur prouverait mon ascension sociale, donc la qualité de leur jugement, et ils en seraient fiers comme s'ils m'avaient nourri.

— Édouard, tu le mets dans le même panier ?

— Non ! Édouard, par ta présence, était obligé de voir leurs tractations mesquines et de prendre ses distances. En réalité, lui dit-il d'un sourire moqueur, tu lui apportais un mois de liberté par an. Cela compte, quand on est prisonnier d'un moule.

Catherine se leva en maugréant et se dirigea vers sa salle d'exercices pour faire quelques étirements et se désengourdir les jambes. Mais aujourd'hui, l'effort lui paraissait trop grand, son isolement, immense, et elle revint s'asseoir au salon. Ce passé l'attristait. Marcel Saint-Louis lui manquait. Elle avait renoué avec lui il y a quatre ans, l'avait appelé un soir de détresse et de désir, un soir de solitude suicidaire. Ils avaient recommencé à se fréquenter, avec difficulté avaient réussi à meubler les silences lourds de peines et d'accusations démentes. Avec patience ils avaient trouvé des moments de tendresse et de rires partagés. Ce n'était plus la passion et Catherine ne savait comment aborder cette nouvelle relation pleine d'attentions simples et de gestes d'affection. Elle avait le sentiment de marcher sur une corde raide au-dessus de la vie et espérait ne pas trébucher. Chaque fois que Marcel refermait la porte, elle souhaitait son prompt retour, un coup de fil lui disant « Je pense à toi ». Il voyageait beaucoup, passait le plus clair de son temps à l'étranger et ils avaient parlé de la possibilité de prendre des vacances ensemble cet été. Ces derniers temps, elle l'avait trouvé soucieux, non, fâché, non, plutôt accablé. Il était devenu blême quand elle lui avait suggéré de l'accompagner à la cérémonie pour Marceau et avait refusé en prétextant ne pas aimer les mondanités. Maintenant, elle pressentait que cette excuse cachait autre chose. Un lien avec la conférence d'Édouard, ne put-elle s'empêcher de penser ?

Tout à coup, elle songea qu'elle n'avait pas envoyé un mot de félicitations à Marceau. Je perds mes bonnes manières, railla-t-elle pour diminuer sa tension. Pourtant, Marceau lui avait été aussi fidèle et discret que ses meilleurs amants. Jamais une parole ou un geste déplacé à son égard depuis Percé, encore moins une confidence trouble, une petite vantardise alors que dès ses premières années de professorat, les rumeurs à son sujet s'accumulaient : maîtresses étudiantes, avances explicites et protégés efféminés trop serviables pour n'être que bons assistants. Des preuves ? Aucune. Bien sûr, quelques jeunes filles craintives se faisaient violence pour s'aventurer seules dans son bureau, mais à les interroger, il était évident que Marceau n'avait pas la réputation qu'on lui prêtait. Et ses soi-disant maîtresses ou mignons n'allaient certes pas s'en vanter et voir leur diplôme déconsidéré. Il flottait donc autour de Marceau une aura d'ambiguïté dont il ne se préoccupait guère, comme si tous ces bruits n'étaient que crépitements de mouches à feu. Dès les premiers échos, Catherine avait sourcillé. Quoi ! Marceau avec une jeune étudiante du Conservatoire ! Elle n'en croyait mot et le fait qu'il ait été vu empressé auprès d'une jeune fille traduisait ses bonnes manières, rien de plus. On lui rapporta par la suite qu'ils avaient été vus à la cafétéria, puis dans un restaurant près de l'université. À la première occasion, elle prévint Marceau des racontars à son sujet.

— Tu ne vas pas te mettre à colporter les ragots... Pas toi ! lui avait-il dit d'un ton entendu.

— Ainsi, tu es au courant...

— Évidemment.

— Et cela ne t'affecte pas ?

— Tu sais, dans les milieux fermés, on dit tout, souvent n'importe quoi. Le mieux est de se taire. C'est la seule façon de conserver un minimum de liberté. Écouter et laisser braire. Mais je conçois que pour certains, ne pas se mêler de potins soit une insulte à leur conversation.

— Cela peut te nuire, avança-t-elle avec délicatesse.

— Non, laissa-t-il simplement tomber.

C'est le maximum qu'elle en avait tiré et elle avait été déçue. Un aveu ou un démenti aurait donné une direction nette à cet idiot « pourquoi elle et pas moi ? » qui la troublait. Puis elle oublia, dans les bras d'un amour fervent avec qui elle partagea trois ans de sa vie. À ceux qui, au nom de son amitié avec Marceau, cherchaient des précisions ou des détails croustillants, elle répondait que leur intimité n'allait pas jusqu'aux indiscrétions. De loin en loin, les rumeurs lui parvenaient et chaque fois, elle se secouait pour ne pas tomber dans le piège. Résonnait le « Pas toi ! » de Marceau en écho aux rires de la horde du lac. Il en fut ainsi jusqu'à l'ouverture de sa Chaire en sociologie comparée de la culture et une remarque acerbe de Raphaël.

— Quel hypocrite ! Je ne comprends pas que tu sois amie avec un tel écœurant, lui avait-il dit, à la fois fâché et méprisant.

— Hypocrite, Marceau ? Bien, voyons. Il a toujours été un peu catho de droite et ne s'en est jamais caché que je sache, avait-elle répliqué, piquée par l'agressivité de son fils.

— Ce n'est pas comme pour toutes les pipes qu'il...

— Raphaël !

— Ben quoi ! tu ne vas pas me dire que tu n'es pas au courant !

— Si, justement. Et moi, les médisances et les calomnies, j'en ai rien à foutre, mon garçon, mets-toi bien cela dans la tête.

— Mais, maman...

— Pas un mot de plus, sinon sors de table, avait-elle dit, hors d'elle.

— Si c'est comme cela, grommela-t-il déçu, en se levant.

— Oui c'est comme cela.

— Alors, demande à Élisabeth et à Monique, si tu ne me crois pas, cria-t-il du fond du corridor.

Catherine était renversée. Sur le coup, elle avait pensé rattraper Raphaël et lui demander des précisions. Elle s'était ravisée. Les deux filles étaient des amies de son fils et l'une, Élisabeth, pas du tout du genre à se vanter de faire des pipes à un éminent universitaire. Les rumeurs incessantes des dernières années bourdonnaient dans sa mémoire. Et si c'était vrai ? Et si, loin de le crier sur les toits, Élisabeth l'avait vomi un soir de déprime, avec sa bière et sa pizza, avant de s'endormir recroquevillée dans un coin du studio de Raphaël à l'autre bout de la maison, de sa maison à elle, Catherine ? Et si cette vomissure avait atteint Monique, provoquant une confidence indicible jusqu'alors, un « moi aussi » craché comme une pituite infecte ? Catherine ne se tenait plus. Choquée, elle faisait les cent pas dans sa salle à manger. Et si c'était vrai ? Elle avait appelé Vincent.

— Tu savais pour Marceau ? lui avait-elle demandé, presque hystérique.

Il ne comprenait pas le sens de sa question. Elle répéta, plus explicite, et Vincent lui confirma qu'il avait entendu ces histoires, sans preuve.

— Comment sais-tu qu'il n'y a rien de vrai là-dedans ?

Un peu mal à l'aise, il raconta avoir mené une enquête discrète lors de la première demande de subvention pour le Centre, le jury ayant hésité justement à cause de ces ragots sur la moralité de Marceau. Il en avait glissé mot à Marceau qui avait haussé les épaules d'un air las en déclarant, sur le ton de la confidence, que de telles insinuations étaient monnaie courante.

— Plus tu montes dans l'échelle sociale, plus les calomnies deviennent virulentes et toi, davantage vulnérable aux cancans. Que tu m'en parles me prouve peut-être ton amitié, mais cela me désole en même temps.

— C'est que, tu comprends, mon ministère...

— Vincent, je te fais confiance. Est-ce que je te rapporte tout ce qu'on dit à ton sujet ?

— Parce qu'on insinue des choses à mon endroit ?

— Normal. Tu es un personnage public. C'est l'envers de la médaille.

— Que dit-on ?

— Ne compte pas sur moi pour t'informer, Vincent. D'ailleurs, si je ne t'en ai jamais parlé, c'est que je n'y porte ni intérêt ni crédit. Pour moi, c'est simplement la rançon de la gloire. Agaçant, certes, mais si nous étions d'obscurs plombiers, personne ne se soucierait de savoir avec qui nous baisons, sauf nos femmes, avait-il dit avec désinvolture.

— Tu peux alors me confirmer qu'il n'y a rien de vrai dans ce qu'on raconte.

— Non Vincent. Si je commençais aujourd'hui à dire quoi que ce soit, par amitié pour toi, cela signifierait que ces bobards m'atteignent. Pour moi, et pour toi si tu veux un conseil d'ami, la meilleure manière de se protéger est de se taire et de se tenir au-dessus de ces vulgarités.

L'explication lui avait suffi. Pourtant, le jury hésitait et débattait du cas, car au fond, il s'agissait de définir des critères objectifs d'attribution. Un jury devait-il ne s'en tenir qu'au projet ou considérer d'autres rapports extérieurs, comme des aspects moraux ou de connivence ? Finalement, les membres votèrent le principe que le jury n'avait rien à faire dans les chambres à coucher des demandeurs de subventions et Marceau obtint la somme demandée.

— Et la persistance des racontars ne t'a jamais énervé ?

— Si, bien sûr, mais que pouvais-je y faire ? Personne n'a porté plainte que je sache.

— Et si cela était de l'abus de pouvoir pur et simple ? demanda Catherine d'une voix inquiète.

— Alors, que les abusées se lèvent et nous ferons la lumière sur tout cela, dit-il en mettant un terme à leur conversation.

Elle n'avait pas osé mentionner les noms des amies de Raphaël comme des victimes potentielles de l'autorité de Marceau. D'ailleurs, de ces filles, qui pouvait jurer qu'elles n'avaient pas tenté le diable, exacerbé la libido de Marceau jusqu'au point de non-retour ? Pourquoi s'imaginer qu'Élisabeth avait vomi son secret ? Ne l'aurait-elle pas plutôt dévoilé par simple bravade, pour prouver à un garçon refusant ses avances que d'autres, et de plus sérieux et matures que lui, acceptaient ses plaisirs ? Raphaël ? Son cœur bondit. Avait-il passé outre à l'offrande d'Élisabeth qui, pour se venger et connaissant les liens de Catherine et de Marceau, avait inventé pareille folie ? Elle était prête à se persuader de cette version quand lui vint à l'esprit l'idée qu'elle avait des amis encore plus célèbres que Marceau. Pourquoi pas eux ? Comme le coup de grâce, elle se rappela que les ragots au sujet des libertés sexuelles de Marceau avaient commencé bien avant la puberté de ces deux jeunes filles. Son dilemme restait entier. Si l'amitié devait juger des ébats dans les chambres à coucher, elle se préparait une vieillesse amère, pensa-t-elle, et cet argument à la fois la révolta et la calma. En dépit de l'opinion et des remontrances de son fils, elle se rendit à l'ouverture officielle de la chaire. Elle n'aperçut pas les deux jeunes filles parmi la foule d'invités, mais elle constata qu'elle ne regardait plus Marceau ou ses adjoints du même œil. Quelques mois plus tard, Raphaël se tuait.

Aujourd'hui, Raphaël s'opposerait à sa décision d'aller à l'hommage à Marceau. Sur le coup, elle se demanda si la conférence d'Édouard avait un lien avec les aventures sexuelles de Marceau. Un réseau de prostitution ? Non, Édouard n'aurait pas alerté le pays en entier et lancé un si gros appât pour cela. Elle repensa à l'aspect inédit de la ferme à Blondeau que sa thérapie lui avait révélé. Jusque-là, elle n'avait considéré que sa propre sexualité, que son propre désir égaré, sans vraiment prendre conscience que le sexe de Marceau était dur. Qui ou quoi l'avait fait bander ? Elle ? L'approche du but à atteindre ? La fascination morbide de ce qui se déroulait à la ferme ? Catherine en avait alors conclu que Marceau, chaque fois qu'elle le questionnait, déniait non son désir à elle, mais le sien propre. Pour tout l'or du monde, il nierait qu'il était en érection ce jour-là. De même que... de même qu'il niera toujours avoir vu le vieil Horace gigoter... De même qu'il ne voit et ne dit que ce qu'il veut et doit.

Énervée, elle ralluma la radio. La voix à peine maîtrisée des interlocuteurs dissimulait mal leur panique. L'un réclamait la démission de Vincent, l'autre du PM, un troisième, une enquête publique. Soudain, elle entendit son nom. Un informateur qui désirait garder l'anonymat affirmait que la grande Catherine avait confirmé sa présence à la cérémonie en hommage à Marceau au club des Patriotes. Elle fulminait de rage. Qui avait coulé cette information ? Marceau ? Elle pensa appeler Vincent ou Édouard ou Marceau mais pour leur dire quoi, pour entendre de leur part quelles demi-vérités ? Elle repoussa l'idée en se rappelant qu'elle travaillait depuis trois ans à une pièce de théâtre sur la ferme à Blondeau. Un projet dont l'ampleur l'avait découragée, mais qu'elle avait promis de réaliser, en déposant des fleurs sur la pierre tombale enneigée de Raphaël. Après une douzaine de brouillons, le soutien moral de Marcel et les commentaires d'un metteur en scène expérimenté, la pièce était presque terminée. Il ne manquait que l'accord de tous et une solide conclusion qu'elle croyait puiser dans la cérémonie de ce soir. C'était sans compter sur la manifestation d'Édouard et le silence têtu de Vincent. Catherine s'étira. Elle se mit un disque de Mozart et se fit couler un bain chaud. Ce soir, elle ferait sa première sortie publique depuis dix ans et elle avait le trac.

— C'est bon signe, murmura-t-elle en entrant dans l'eau.

Chapitre IV

ANDRÉ ENTRA en trombe dans le bureau, hâlant d'un coup sec sur la grève la chaloupe dans laquelle s'imaginait ramer en douceur Vincent dans les eaux vertes de l'Algarve. Vincent revint à la réalité en vociférant :

— J'avais demandé qu'on ne me dérange pas !

— C'est que c'est urgent, monsieur le ministre.

Vincent le regarda, éberlué. André était cramoisi et pour qu'il prononce un mot aussi prioritaire, il fallait que l'heure soit grave. André lui tendit le manifeste d'Édouard.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Vincent en le retournant de tous les côtés.

— Un fatras de dénonciations, monsieur le ministre. Lisez vous-même.

— « À bas tous les Marceau de la terre », lut Vincent à haute voix et, du coup, il bondit de son fauteuil en criant, de mauvaise humeur. Qu'est-ce que ce torchon, André ? Et d'où cela vient-il ?

— D'Édouard Rivière, monsieur.

— Édouard ! Édouard le journaliste ? s'enquit, incrédule, Vincent figé sur place.

— Oui, monsieur le ministre. Le journaliste et le cousin de votre grande amie Catherine, si je ne m'abuse.

Vincent était atterré et, en se rejetant dans son fauteuil, il fit signe à André de disposer.

— J'en prends connaissance, André, et nous en reparlerons plus tard, s'il y a lieu.

Vincent Lavigueur lut le pamphlet de A à Z en jurant, en maugréant, en sifflant d'étonnement parfois. Il était dérouté. Son nom n'apparaissait pas mais tous ces gens, il les connaissait. Il avait entériné plusieurs de ces nominations, joué au golf ou pêché le saumon avec certains, les plus anciens, devenus amis après avoir été de hardis défenseurs de ses politiques les plus audacieuses comme les plus ordinaires. Il relut à haute voix les noms des cosignataires, des gens respectés qu'il avait fréquentés, sinon côtoyés dans ses multiples activités sociales. Immédiatement, il chercha leur mobile, se demanda si leurs subventions ou leurs bourses avaient été coupées ou trop réduites, auquel cas la jalousie pouvait avoir mené à un tel document. Mais cela ne tenait pas. Édouard n'avait rien d'un jaloux. Les autres ?

— Maudit Édouard, grommela-t-il, ne pouvais-tu pas attendre ? Qu'est-ce qui te presse tant, toi qui connais Marceau et les coulisses du pouvoir depuis toujours ?

Il se sentit tout à coup vieilli, démoralisé, lui qui venait de décider de démissionner.

— Pas dans ces circonstances, murmura-t-il, ma démission aurait l'air d'un aveu de culpabilité ou de complicité.

Il se renversa dans son fauteuil, envahi d'une tristesse morne pareille à celle des jours de bruine sans fin en novembre. Sa lassitude l'emportait sur son goût de la bataille, dessinait déjà des parades malhabiles vouées à l'échec, l'entraînait vers un cul-de-sac humiliant. Catherine, pensa-t-il, l'avait lâché, ne l'avait pas prévenu de ce que tramait son cousin. Que désirait-elle lui dire ce matin, sinon qu'elle se rangeait sous la bannière d'Édouard ? Il se leva, mentalement fourbu, ramassa son énergie pour se servir un verre de scotch et sans précipitation, comme au bord de l'épuisement, il rappela André.

— C'est de la dynamite, André, lui dit-il d'une voix fatiguée. Y a-t-il moyen de désamorcer l'affaire ?

— Nous y travaillons. Nous croyons...

— Nous ?

— Le cabinet du premier ministre, monsieur. C'est lui qui nous a contactés, informés si j'ose dire.

— C'est déjà rendu là, émit Vincent d'un ton songeur, regardant André sans le voir.

— Oui, monsieur et depuis midi, tous les postes de radio ne parlent que de cela. De plus, Édouard Rivière a convoqué une conférence de presse à dix-huit heures. Il n'est, paraît-il, pas joignable d'ici là. Même l'attachée de presse du PM n'a pu lui parler.

— Et que dit-on ? À la radio, j'entends.

— On parle de collusion, de pots-de-vin, de mainmise d'une clique sur les affaires de l'État. L'organigramme dans le pamphlet est éloquent et certains forts en gueule le comparent à une organisation mafieuse. Évidemment, ceux qui sont nommés et pointés du doigt y vont d'atteinte à la réputation, l'organigramme étant une grave faute d'éthique. De la jalousie et de l'envie primaires, scandent-ils, en brandissant leur diplôme, leur notoriété et leur expérience comme des étendards dans ce qu'ils nomment une infâme guerre de pouvoir dont Marceau serait le bouc émissaire.

— Vous, André, qu'en pensez-vous ? demanda Vincent d'un ton neutre.

— Oh ! Moi, vous savez... déclara presque de dépit le chef de cabinet, je...

Cette hésitation confirmait les appréhensions de Vincent. André avait été de toutes les luttes et de le voir aussi résigné annonçait la débandade. Vincent fit un effort considérable avant d'attaquer de front.

— Vous avez toujours été de bon conseil, André. Voilà si longtemps que nous travaillons ensemble. Si ce torchon doit me souiller, vous serez aussi éclaboussé. Alors, avant de me dire ce que ces messieurs du cabinet du PM fricotent, j'aimerais votre opinion claire et franche.

André se racla la gorge. Cette polémique risquait de lui coûter cher, s'il n'avançait pas les bons pions. Il savait ce que le cabinet voulait exiger de Vincent Lavigueur pour calmer l'opinion publique et il craignait de se retrouver sur la sellette. Son patron paraissait attendre comme si la question était mineure et pourtant il fut frappé de déceler dans son regard une lueur d'homme aux abois. Il les voit venir, pensa-t-il et aussitôt, il se demanda si son ministre aurait l'énergie pour les combattre. Lui-même lui vouait-il encore assez de respect pour se battre à ses côtés ? L'issue en valait-elle la peine ? Vincent le sortit de sa méditation et le calme de ses paroles laissait sous-entendre que le vent allait peut-être tourner.

— André, ce pamphlet, à votre avis, a-t-il pour mobile l'envie, le défi de la contestation ou le désespoir ?

— Je bifferais d'emblée l'envie ou la jalousie. Dans l'ensemble, ce document ne répond pas à des motifs personnels, bien que plusieurs signataires pourraient profiter pleinement de la situation. Le désespoir ? Non, vu qu'aucune revendication n'a été officiellement signalée ces dernières années, à moins, bien sûr, qu'il n'y ait eu à notre insu accumulation de demandes restées sans réponse. De là à faire un mouvement de pression... Reste donc le défi à l'autorité, avec l'espoir d'un changement majeur puisque nous sommes sur la place publique.

— Donc, si j'ai bien compris, aucun des signataires ne peut agir par vengeance personnelle contre Marceau ou contre certaines de mes décisions, conclut Vincent.

André hocha la tête, en silence. Sans broncher, il attendait les ordres du ministre.

— De quel côté penche le gouvernement ? demanda soudain Vincent, fébrile.

— Les gens du cabinet ont demandé à tous les ministres dont les ministères sont impliqués dans l'organigramme de faire le relevé des nominations, notes de jury et montants accordés aux principaux organismes ou individus. Ils entendent publier ces renseignements, pour la plupart confidentiels, afin de montrer l'équité du gouvernement.

— Et de museler, croient-ils, la contestation, c'est bien cela ?

— Oui. C'est la panique.

— Donc, ils ont ordre de prouver l'intégrité du système et d'établir la bonne foi des administrateurs, non leurs privilèges et leur possible corruption. Et pour cela, jusqu'où sont-ils prêts à aller ? Quelles têtes ont-ils choisies à guillotiner, André ?

— La rumeur vous désigne, monsieur le ministre, affirma André d'une voix calme.

— Idiots qu'ils sont, s'exclama Vincent en frappant la table.

André ne répliqua pas. Un court silence permit à Vincent de bien mesurer la portée de ses paroles.

Il se redressa, fier comme aux premiers temps, et déclara d'un ton solennel.

— André, il y a à peine une heure, j'avais décidé de démissionner de mon poste et d'en annoncer la nouvelle tantôt à Françoise avant de vous en faire part. Aussi bien le dire crûment, ce scandale m'interdit de le faire et cela m'ennuie. Mais en aucun cas, je ne porterai l'odieux de la protestation ni le blâme pour les agissements de Marceau, est-ce bien clair ?

— Oui monsieur, s'empressa de dire André.

— Et quand nous partirons, André, ce sera à notre heure et par la grande porte, je vous le promets, lui dit Vincent sûr de lui, combatif enfin.

André acquiesça, heureux de voir son patron se tenir droit. Vincent Lavigueur parlait rarement pour ne rien dire et s'il lui faisait une telle promesse, c'est qu'il avait la volonté de la tenir. Comment ? Que savait-il qu'il ignorait, lui qui croyait connaître tous les secrets de son ministre ? La célérité avec laquelle il s'était remis d'aplomb lui rappelait le jeune Vincent animé de nobles buts, à l'aube de son entrée en politique. Pourvu, se dit-il, qu'il ne déraille pas dans l'alcool. Pour l'heure, Vincent Lavigueur semblait parfaitement lucide et les renseignements qu'il lui avait demandés étaient tout à fait de propos. C'est de gaieté de cœur, depuis fort longtemps d'ailleurs, qu'André lui souhaita un bon déjeuner. S'il avait osé, il aurait siffloté de plaisir comme un jeune soldat partant au combat, fier de participer à la bataille décisive qu'il pressent gagner – par une obscure raison, peut-être l'espoir de voir la guerre enfin terminée et de savourer la chaleur du toit familial – avec honneurs, sans blessure, brave et intrépide jusqu'à la victoire, pour lui, la retraite bien méritée.

Resté seul, Vincent ouvrit son agenda personnel et releva le numéro de téléphone confidentiel d'Édouard qu'il recopiait tous les ans. Édouard le lui avait remis le soir de la réunion de la bande des quatre à la maison, en lui disant d'un air sérieux :

— Vincent, si tu te lances en politique, je mets notre amitié sous le boisseau, pour notre intégrité à tous deux. Mais si jamais tu as besoin de moi, tu pourras me joindre à ce numéro et je t'aiderai, dans la mesure où ta demande ne contrevient pas à ma conscience. D'accord ?

Vincent avait accepté. Les décisions d'Édouard étaient toujours réfléchies et aller à leur encontre était pure perte de salive et d'énergie. Édouard avait du journalisme et de l'information une idée presque désincarnée, tellement pure que Vincent se demandait comment il s'y prenait tant ses enquêtes étaient approfondies et justifiées. Son intransigeance lui avait fermé successivement les portes des principaux quotidiens du pays et il travaillait le jour comme peintre en bâtiment, réservant le soir et la nuit à ce que Catherine nommait sa vocation. Il donnait à publier ses articles, tantôt à des journaux de gauche, tantôt à ces mêmes quotidiens qui l'avaient viré mais qui, flairant la bonne affaire, sûrs de sa plume aussi impeccable que ses sources, lui ouvraient leurs colonnes en lui garantissant l'intégralité de son texte. La dernière fois que Vincent avait fait appel à son ami, c'était au moment du scandale de l'expropriation. Et si, aujourd'hui, son nom n'apparaissait pas dans le pamphlet, ce n'était pas un hasard, ni un passe-droit offert par Édouard au nom d'une amitié ancienne. Il composa, le cœur battant, le numéro d'Édouard. Après trois coups, Édouard décrocha.

— J'attendais justement ton appel, dit-il en toute simplicité.

— Tu sais que le PM veut me faire porter le chapeau ?

— Oui. Tu es, et de loin, le meilleur candidat.

— Tu te trouves drôle ou quoi ! s'emporta Vincent comme s'il poursuivait une conversation interrompue la veille.

— Dépêche-toi de me dire ce que tu veux, car je raccroche dans moins d'une minute, chrono en main.

— Est-ce comme la dernière fois, avec l'expropriation ?

— En quelque sorte, oui. Mais mille fois pire. Inimaginable et horrible.

— Vas-tu frotter l'allumette de mon bûcher ?

— Non, à moins que tu ne m'y obliges.

— Je veux prendre ma retraite, Édouard.

— La prendre ou battre en retraite ?

— La prendre. Avec honneurs.

— Alors bonne...

— Bonne quoi ? répéta en vain Vincent.

Édouard avait raccroché. Si quelqu'un voulait connaître la localisation de l'appel, il ne lui en avait pas donné le temps. Vincent gribouilla les chiffres jusqu'à leur illisibilité et sortit d'un pas rapide rejoindre Françoise et Max. Soudain, il s'arrêta pile. Si le PM avait mis son téléphone sous écoute, il allait savoir qu'il n'avait pas l'intention de se sacrifier et qu'il possédait des informations privilégiées.

Formaient-elles un bouclier assez solide pour bloquer le poignard qu'on s'apprêtait à lui enfoncer dans le dos ? Il chancela. Et si ce n'était pas le premier ministre ? Il tituba et n'eut été la vigilance du gardien de sécurité, il aurait déboulé l'escalier. Il essaya de reprendre son souffle, de faire un geste pour montrer que tout allait bien, en grimaçant un sourire qu'il voulait généreux et lut, dans le regard de l'agent, le respect méprisant du subalterne devant les faiblesses de leurs maîtres. Il me croit ivre, pensa-t-il, humilié, et en l'espace de quelques secondes, une sensation intolérable de honte et de dégoût de soi lui empourpra son visage presque suppliant. Il voulait crier qu'il était bien, faillit repousser d'un geste sec le gardien pour lui faire ravaler sa manière condescendante de se pencher vers lui et de le maintenir de sa poigne ferme, mais il ne broncha pas. Il se força à fermer les yeux, à maîtriser sa respiration et son envie de fuir, jusqu'au moment où il sut pouvoir regarder de nouveau le gardien et le remercier, presque en s'excusant, de son aide.

— Un malaise passager, dit-il d'une voix plus assurée. Tout va bien maintenant.

— Vous êtes sûr ? Je peux appeler Max ou André, lui suggéra le gardien, l'air vraiment inquiet cette fois-ci.

— Mais non... Ne vous dérangez pas. Cela va mieux. Vous pouvez... retourner à vos occupations. Merci encore, lui dit-il en commençant à descendre les marches, la main bien posée sur la rampe.

S'il remarqua le tailleur beige de Françoise, Vincent n'en souffla mot. Il but une gorgée de scotch, la main tremblante sur son verre.

— C'est cela qui te bouleverse tant ? lui demanda Françoise en lui tendant le pamphlet.

Il sursauta. Richard lui avait apporté le texte, en lui demandant de transmettre un message à son père.

— Ton fils te fait dire que si tu as un peu de fierté, tu n'iras pas à la cérémonie pour Marceau.

— Facile à dire. Mais la situation est plus complexe qu'elle n'y paraît, bougonna-t-il.

— Cela signifie-t-il que tu vas t'y rendre ?

— Je n'en sais rien encore, Françoise, lui répondit-il, légèrement agacé.

— Qu'attends-tu ? Que l'on décide à ta place ?

Le ton amer de Françoise et son agressivité à peine dissimulée surprirent Vincent qui répliqua, en colère.

— Personne ne décide à ma place, Françoise. Et tu le diras aussi à ton fils.

Elle se tut, sans baisser les paupières toutefois. Vincent fulminait. L'odieux du silence entre eux commençait à énerver le ministre et risquait de dégénérer en éclats de voix insupportables pour Françoise, d'autant plus que la nouvelle d'Édouard était sur toutes les lèvres. Il ne fallait pas que son mari fasse un esclandre dans un lieu public et encore moins qu'il ne commente le pamphlet d'Édouard en se mettant la corde au cou. Pour faire diversion, Françoise glissa sa main dans celle de son mari et lui dit, de sa voix douce et contrôlée :

— Tu ne m'as pas encore parlé de la bonne nouvelle que tu voulais m'annoncer.

Vincent la regarda et se détendit un peu. Il avait oublié. Il hésita, jetant à droite et à gauche des coups d'œil furtifs. Puis, se penchant vers sa femme en lui faisant signe avec l'index de se rapprocher, il lui murmura qu'il avait décidé de démissionner. Françoise sursauta.

— Pas à cause de cela, j'espère, lui dit-elle en montrant le pamphlet.

— Non. C'était avant. Et ce torchon me complique l'existence, murmura-t-il en la priant de rester penchée et de baisser la voix. Mais dès que le scandale sera évanoui, je te le jure, Françoise, je démissionne.

Il souriait, les yeux pleins de rêves comme un enfant devant l'arbre de Noël, hésitant à déballer une boîte de crainte d'y trouver un cadeau décevant.

— Nous retournerons au Portugal, Françoise, lui promit-il à voix basse. Ou en Italie, si tu préfères. Nous allons bientôt faire un long voyage. Trois mois, six mois comme des *snow birds*.

Il riait, s'enflammait, lui demanda d'aller chercher de la documentation à l'agence de voyages. Pourquoi pas une croisière sur le Nil ? Elle devait vérifier si c'était la bonne saison pour s'y rendre.

— Ta bonne saison commence quand ? prononça-t-elle lentement à mi-voix, désireuse d'avoir des précisions.

— Bientôt, Françoise, bientôt, articula-t-il en silence, un doigt posé en travers de ses lèvres, le visage épanoui.

Il avait l'air si décontracté et sûr de lui que Françoise lui donna le change, pour éviter de glisser sur des sujets litigieux. Au fond, elle n'y croyait guère à cette démission qui tombait bien mal et avait tout de l'espoir avant la défaite, du rêve avant le cauchemar. Malgré elle, elle frissonna, comme si un vent imperceptible soufflait ses vapeurs de glace dans son cou, énervée de ne pas savoir si elle devait se préparer ou pas pour la cérémonie. Angoissée à l'idée d'apprendre par le téléjournal que son mari quittait la politique, mais que sa décision n'avait aucun lien avec le pamphlet d'Édouard Rivière. Une simple coïncidence. Un de ces hasards malheureux qui font le bonheur de tous. Elle frissonna de plus belle.

— Tu trembles ? Tu as froid ? lui demanda Vincent soudain attentionné. Tiens, mets mon foulard...

— Non, non, répondit-elle quasi résignée.

— Je vais demander qu'on augmente le chauffage. Tu ne vas tout de même pas attraper la grippe avant le départ, lui dit-il d'un ton enfiévré, plein de prévenances.

— Je t'en prie Vincent, ne fais pas cela. Je n'ai pas froid, rétorqua-t-elle agacée en refusant son écharpe de soie.

Il la détailla et devina son inquiétude. Il prit alors une attitude posée et lui déclara tout bas :

— Je ne sais pas encore pour la cérémonie, Françoise, mais tu devrais faire comme si et te préparer en conséquence. Je ne sais pas comment réagir à cette protestation : cela va dépendre de ce qu'Édouard va dire et faire. Il me faut im-pé-ra-ti-ve-ment attendre ses prochaines déclarations. Je ne sais pas quand je pourrai démissionner mais personne, Françoise, et je te le jure sur la tête de nos enfants, ne m'obligera à le faire contre mon gré, pour sauver la face ou porter un chapeau qui ne me sied pas. M'as-tu bien comprise ?

Elle approuva son mari. Avec sa détermination tranquille, il était prêt à se battre pour sa réputation, mais contre qui ? Surtout, avec qui ? Elle n'osa formuler ses questions, se contentant de lui demander si elle pouvait annoncer la nouvelle à Richard. Vincent finit par accepter à la condition que son fils jure de ne pas l'ébruiter et de ne rien confirmer si la rumeur publique s'en mêlait. Les enjeux étaient trop grands et les conséquences, potentiellement désastreuses. Le temps pressait et ils sautèrent d'emblée le dessert. En route vers le bureau, Françoise lui rappela qu'ils devaient se rendre chez le décorateur.

— Décommande-le, lui dit-il déterminé, et occupe-toi plutôt de l'agence de voyages.

Elle l'embrassa gaiement sur les joues, comme si elle avait retrouvé le Vincent des débuts planifiant leurs vacances d'été, réservant aux enfants des surprises et imaginant d'extravagants jeux de plein air. En déposant Vincent au bureau, elle croisa le regard de Max dont la brillance lui donna espoir.

Vincent Lavigueur traversa d'un pas alerte le large corridor conduisant à son bureau. Dès son entrée, Louison se leva et s'empressa de lui dire, l'air soucieux, que le cabinet du premier ministre avait par trois fois tenté de le joindre.

— C'est très bien, Louison. Je vous ferai signe quand je retournerai l'appel. Entre-temps, je n'y suis pour personne. Sauf André. Est-il de retour ?

— Oui, monsieur.

— Alors, dites-lui que je l'attends dans mon bureau.

Il hésita à se servir un scotch, porta la carafe à la lumière pour en admirer les reflets ambrés et à l'arrivée d'André, il la rangea dans un placard.

— Alors, demanda-t-il en lui désignant un fauteuil, les nouvelles sont encourageantes ?

André ouvrit son cartable pour mieux résumer ses démarches.

— Pour le moment, les organisateurs de la soirée ne savent où donner de la tête. Ils n'ont pu joindre Marceau qui, lui, ne s'est pas manifesté. Aucune décision n'a donc été prise : ils attendent la confirmation de la présence ou de la défection du recteur de l'université en réunion avec son conseil d'administration, en lien avec l'archevêché. Le corps professoral est divisé, mais un vote en faveur de Marceau l'a emporté avec une assez forte majorité, donnant un signal clair à la direction. Là où cela se corse, c'est que cinq des neuf membres du c.a. font partie de l'organigramme de Rivière, donc sont juges et victimes du litige. Du côté de l'archevêché, on me dit que monseigneur est prêt à prendre la défense de Marceau, comme individu et fondateur émérite de la chaire, tout en gardant ses distances face à l'arbre généalogique pour ne pas s'ingérer dans des affaires qui ne relèvent pas de sa compétence. Quant aux syndicats, ils fourbissent leurs armes contre la nomination de ce protégé de Marceau qui aurait signé le rapport sur l'aide sociale, et contre d'autres favoris du régime, dont la compagnie Valmont qui aurait reçu, sous la présidence de Paul Royer, près d'un milliard de dollars en dix ans sous forme, entre autres, de subventions pour de la recherche jamais effectuée ou d'exonération fiscale pour des emplois jamais créés. On chuchote même que des ministres auraient du sang sur les mains.

— Bref, André, tous les secteurs de la société sont visés.

— Oui, monsieur. Pour l'heure, les forces policières sont incapables de dire combien il y aura de manifestants.

— Cela prouve que nous sommes bien loin de notre base et de la population, dit Vincent, penseur.

— Les sondages...

— Voyons, André, l'interrompit le ministre. Vous savez tout aussi bien que moi que nos sondeurs ne posent que les questions devant nous fournir les réponses nécessaires pour justifier nos politiques.

— Les opposants officiels...

— Sans doute aussi surpris que nous, avec leurs discours toujours semblables.

— Nos organisateurs politiques, alors, nos hommes sur le terrain ? demanda André avec exaspération.

— Ils nous ont été loyaux, André. À nous qui détenions le pouvoir, ils nous ont servilement dressé les tables des banquets que nous désirions nous offrir.

— Est-ce donc le constat de vos années en politique ? lui demanda gravement André.

— Aujourd'hui, oui. Demain, peut-être pas. Mais force est de constater qu'une grande partie de la population est prête à nous lyncher. Nous ne pouvons l'ignorer, qu'elle ait ou pas raison, comme nous ne pouvons ignorer avoir failli pour qu'un tel mouvement non seulement naisse, mais s'élève sans que nous en décelions les signes. Et qu'en disent le

conseil des ministres et le cabinet du PM ? demanda Vincent en changeant de sujet.

André manifesta une légère surprise devant la rapide volte-face de Vincent Lavigueur et, chose impensable chez ce serviteur imperturbable, il esquissa un léger sourire comme s'il se moquait de lui-même.

— Tout le monde est sens dessus dessous. Les ministères concernés dépouillent leurs archives et cherchent des coupables alors que le PM cherche une porte de sortie qui devrait rallier tout le monde, les amis comme les adversaires du régime. Les mandarins ont défilé dans son bureau. Ah oui ! Et aussi, en début d'après-midi, Paul Royer qu'on n'avait pas vu depuis longtemps, ce qui fait jaser sans donner d'éclaircissements. Les rumeurs vont bon train et chacun avance le nom d'une tête à couper. Ce matin, c'était vous, cet après-midi, on murmure les noms du président de la Trésorerie, du ministre des Affaires financières et même du premier ministre dont le cabinet a émis une directive interne interdisant tout commentaire, sous peine de suspension. Le gouvernement a aussi fait savoir qu'il attendrait la conférence de Rivière avant de réagir.

— Comment explique-t-on que je ne sois plus le coupable à pendre ? demanda Vincent le plus naturellement du monde. Veut-on profiter de mon désir de prendre ma retraite ?

— Cela, monsieur, est peu probable. Personne n'est au courant de votre décision. Je n'ai entendu aucun écho à cet effet.

— Alors, ce cabinet du PM qui me court après, qu'est-ce qu'il me veut s'il dédaigne ma tête ? demanda Vincent jovial.

— Permettez-moi de rectifier, monsieur. Mais c'est le premier ministre en personne qui désire vous voir.

— En personne ! ne put s'empêcher Vincent de répéter, mi-sérieux.

— Et j'ignore à quel sujet.

— Un conseil, sans doute, d'un vieux pro de la politique comme moi, dit Vincent Lavigueur en se bombant le torse. L'expérience et la vieillesse, il faut bien que cela finisse par servir, dit-il en clignant d'un œil. Allez. Je vous vois dès mon retour de chez le PM, ajouta le ministre. Nous aviserons alors au sujet de la cérémonie.

André l'avait rarement vu d'humeur frondeuse ces dernières années. Mais il ne pouvait s'empêcher à la fois d'admirer l'homme et d'être peiné, le soupçonnant de lui taire des informations et ce manque de confiance le blessait. Bien sûr, se dit-il, on n'envoie pas à l'abattoir un homme à qui on a offert une tablette en or massif et sur ce, André se prit à se souhaiter une retraite tout aussi dorée.

L'entretien avec le PM dura le temps d'un scotch et fut civilisé, à l'image de deux politiciens aguerris qui se savent à couteaux tirés. Le PM vint à sa rencontre, lui donna une poignée de main solide et l'invita à s'asseoir tout en lui offrant un verre. Lui ne buvait que de l'eau minérale et il trinqua avec Vincent. Ils étaient seuls, assis de biais, dans le salon attenant au bureau.

— On peut dire que vous avez de curieux amis, mon cher Vincent, dit le PM sur le ton de la camaraderie. Aux antipodes l'un de l'autre à ce qui paraît.

— Vous parlez de Marceau, répondit Vincent, mais de l'autre, je ne vois pas très bien.

— Votre discrétion est tout à votre honneur, mon cher, mais entre nous, cet Édouard, on le dit votre ami d'enfance.

— Ah ! lui, s'exclama le ministre sur un ton rassuré. En effet. Nous avons passé de beaux étés ensemble au lac, lui, Marceau et moi. Mais cela est de l'histoire ancienne. Je ne l'ai pas revu depuis – oh ! mon dieu – mon entrée en politique.

— Mais vous n'êtes pas en froid. Vous lui parlez de temps à autre, lui suggéra le PM, très compréhensif.

— Quelle raison aurais-je d'être en froid avec Édouard Rivière ? demanda-t-il curieux.

— Cher Vincent, ne jouez pas les naïfs avec moi, nous nous connaissons depuis trop longtemps. Aujourd'hui, par ses déclarations et sa manifestation, Édouard Rivière attaque directement un de vos amis les plus chers et, indirectement, il vous pointe du doigt, vous et le parti que vous défendez depuis vingt-cinq ans. Sans vous nommer, sans doute par amitié, autrement... Hélas, le pire est à prévoir. Que nous réserve sa conférence de presse ?

— Il me semble, si vous me le permettez, et ceci n'est pas humilité de ma part, que cet Édouard Rivière ratisse bien au large de ma personne. André me confirmait que la firme Valmont était une cible précise.

Le PM ne put empêcher un mouvement d'impatience et il reprit ses insinuations.

— Il aura eu, peut-être, par le passé comme maintenant, accès à des informations ultra-confidentielles sur des sujets discutés entre ministres. Ou à des documents déposés aux archives top secret du gouvernement.

— Peut-être, sans doute, dit Vincent de sa voix calme. En ce cas, il faudrait lui poser la question, car en cette matière, je ne puis vous aider. Ces sujets me dépassent et mes fonctions ne m'autorisent plus au cénacle, comme vous le savez. Alors, si vous cherchez à démasquer une taupe, il vaudrait mieux faire la battue sur d'autres terrains que le mien.

— Ne soyez donc pas si susceptible, mon cher Vincent. Qui parle de taupe ? Ne causons-nous pas d'amitié et, peut-être, de confidences malheureuses extirpées à un homme aux facultés, hélas parfois affaiblies ?

Vincent but lentement une gorgée et regarda le PM sans broncher en affirmant :

— Taupe ou ivrogne bavard. Si tel est votre diagnostic de la crise, monsieur, nous méritons d'être défaits aux prochaines élections.

— Ne confondons pas les choses. Par contre, si vous désirez me faire part de votre opinion, je vous écoute, dit avec courtoisie le PM.

Vincent but une autre gorgée, se donna des airs de grande concentration et attaqua le sujet comme s'il réfléchissait à haute voix.

— Vous cherchez, à ce qu'on m'a rapporté, des coupables et des boucs émissaires à l'extérieur des dirigeants alors que c'est nous-mêmes, par notre propre gestion et souvent notre incurie, qui avons engendré la crise.

— Nous récoltons ce que nous avons semé ? Un peu simpliste, vous ne trouvez pas, pour un avocat de votre trempe.

— C'est pourtant le gros bon sens. Sous couvert d'équité, il semble que nous ayons créé des inégalités et des mécanismes opaques de transmission des postes décisionnels, les réservant à un cercle de membres uniformément fidèles avant d'être diversement compétents, si l'organigramme est juste, bien entendu. Sous prétexte de défendre la souveraineté du pays contre toute attaque, nous avons muselé les forces de renouvellement qui nous ont menés jadis au pouvoir, en ne tolérant qu'un discours commun, source de notre sclérose, si l'organigramme est juste, bien entendu. Notre arrogance est telle que nous n'avons même pas considéré – si jamais nous les avons décelés – les contre-courants qui frémissaient dans la population, les reléguant, au mieux à des jalousies corporatistes, au pire à des réclamations d'illuminés sans foi ni patrie. En résumé oui, monsieur le premier ministre, nous avons nourri le monstre qui nous menace.

— Vous vous gargarisez de mots, mon cher Vincent Lavigueur. Mais à dix-huit heures, Édouard Rivière aura sûrement, outre son ignoble pamphlet, des éléments concrets à mettre sur la table, des chiffres ronflants et des révélations qui capteront l'attention et l'imagination de tous en provoquant, sinon la chute du gouvernement, du moins son affaiblissement garanti.

— Peut-être. Je ne puis deviner les intentions ou les informations d'Édouard Rivière, monsieur.

— Le sérieux de la situation ne saurait pourtant vous laisser indifférent. Par son faux angélisme et cet organigramme frôlant la diffamation, Rivière met en péril la démocratie et ses institutions, voire la légitimité d'un gouvernement élu, s'emporta le PM. Ce qui est un acte grave aux conséquences désastreuses pour l'avenir de l'État.

— De quelle démocratie parlez-vous ? Nous avons été élus avec le taux de participation le plus bas dans l'histoire du pays. Ne serait-ce pas un signal que la population n'a déjà plus confiance en ses institutions et qu'elle ne croit plus aux promesses de ses politiciens ? De plus, si l'organigramme est juste bien entendu, ces réseaux tissés finement s'apparentent davantage aux méthodes totalitaires, d'où le paradoxe de la crise. Au nom de la défense de la démocratie, nous avons créé une élite fonctionnant à merveille en dehors des critères démocratiques, dit-il en pensant à son téléphone sous écoute électronique.

— Vous êtes, Vincent, un élément encore plus dangereux que je ne le croyais, reprit froidement le PM. Dois-je vous rappeler votre devoir de solidarité ministérielle et dois-je aussi comprendre que ces paroles resteront à jamais entre les murs de ce boudoir ? lui ordonna-t-il d'un ton menaçant.

— Il est bien évident que ce gargarisme, comme vous l'avez mentionné, est affaire de simple rhétorique interne afin de mieux cerner avec vous les contours de ce scandale. Toutefois, si réfléchir à haute voix devient crime de lèse-majesté punissable du pilori, vous m'accorderez bien, en homme de loi que vous êtes, le droit à une défense nette et publique, émit Vincent d'un ton mesuré.

Le PM toussota, visiblement mal à l'aise.

— Cela va de soi, mon cher. Quant à ce Rivière, vous n'êtes donc, comme nous, au courant de rien, est-ce bien ce que je dois comprendre ?

— Parfaitement. Et cela, j'avoue, me pose un sérieux problème. C'est pourquoi je sollicite votre avis. Dois-je me rendre ou pas à la cérémonie, remettre ou pas cette plaque de bronze à Marceau au nom du gouvernement ? Je ne voudrais certes pas mener une action contraire à vos directives, déclara Vincent sur le ton de la neutralité.

— Le fait de ne pas savoir avec exactitude ce que Rivière va déclarer paralyse ma décision, de dire le PM, d'un air compréhensif. Quel est votre sentiment à ce sujet ?

Vincent lui résuma les renseignements d'André et souligna qu'il y avait des règles de bienséance protocolaire à respecter et qu'il se devait de confirmer sa décision avant la conférence de presse.

— En ce cas, je vous laisse juge de la situation. Vous connaissez mieux que quiconque Marceau pour avoir été, si j'ose dire, à l'origine de sa fulgurante carrière. Un politicien chevronné comme vous sait l'extrême limite à respecter afin de ne mettre personne dans l'embarras.

— Merci de votre confiance, mais l'ambiguïté de la situation me laisse encore indécis. C'est pourquoi, à défaut d'une indication précise de votre part, un mémo confirmant que vous appuyez mon choix, au meilleur de ma connaissance et au nom de l'intégrité gouvernementale, serait souhaitable.

— Bien entendu. Je ferai préparer deux lettres. Dès que votre décision sera prise, vous en informerez mon attachée de presse qui vous remettra la lettre correspondante à votre choix, dit le PM en se levant.

Vincent n'était pas très fier de lui. Il aurait préféré ne pas avoir la responsabilité de sa décision face à Marceau. Il jugeait cependant sa performance assez habile, meilleure que celle du premier ministre essayant de lui tirer les vers du nez sans toutefois l'alerter. À l'évidence, le PM était aux abois. Vincent était aussi mécontent d'avoir trop facilement accepté de garder le silence au nom de l'unité ministérielle. Ne venait-il pas d'offrir à Édouard l'occasion de frotter l'allumette ? Décider d'aller ou pas à la cérémonie effrayait Vincent, même s'il se savait assez rusé pour justifier son choix, donc de reconnaître ou de renier avoir mis au monde ce Marceau conçu comme un *kapo* le jour de la libération.

De retour à son bureau, André était devant le téléviseur, carnet de notes à la main. L'archevêque, en habile utilisateur des médias, achevait de commenter la situation en invitant d'un ton dramatique et paternaliste la population à rester chez elle, comme si les rues retentissaient de salves de mitraillettes.

— J'implore les parties à entamer un dialogue, seule issue fructueuse pour éviter que ce conflit dégénère en insurrection.

— Il n'y va pas de main morte l'archevêque, résuma André d'un ton excédé en éteignant le téléviseur. Quel démagogue populiste ! Aller jusqu'à comparer le Centre, que nous avons aidé à mettre sur pied par notre financement, aux catacombes où Marceau et ses élus se préparaient en vue du grand jour de la reprise du pouvoir. Et ces inégalités à l'ombre des églises, comme si l'injustice n'existait pas au temps où le clergé et le Tyran soumettaient le peuple à son emprise. Quel sermon ! finit-il par dire vraiment exaspéré.

— Eh ! oui. Édouard a ouvert la porte à tous les frustrés du pays. Chacun va tirer la couverture de son côté en évoquant des raisons magnanimes. Comme cet archevêque, nostalgique de ses pouvoirs d'antan, haranguant du haut de sa chaire médiatique des millions de spectateurs dans l'espoir inavoué de les voir accourir au bercail faire tomber de leur gousset l'or du repentant, en baissant la tête et en pliant l'échine, enfin délivrés d'être des hommes responsables.

— Vous n'êtes guère plus réjouissant, monsieur le ministre, soupira André.

— En effet. Et l'ironie veut que je sois, moi, le seul ministre ayant jamais eu la réputation d'être socialiste et non-pratiquant, au cœur de ce mauvais vaudeville. Le PM a été on ne peut plus clair : il m'incombe de décider de la participation ou de l'abstention officielle du gouvernement à la cérémonie. Mince consolation : il m'a promis d'appuyer ma décision par une lettre signée de sa main.

— Toujours cela de pris, conclut André d'un ton cynique.

André attendait la suite en silence et se rendit compte que Vincent n'avait encore rien décidé et qu'il jonglait avec des hypothèses, analysait, comptabilisait ses meilleures chances.

— J'ai eu des nouvelles du rectorat de l'université, se hasarda-t-il à lui dire, comme pour l'aider à se faire une opinion.

— Le recteur ira à la cérémonie, comme prévu. Seules quelques phrases de son discours d'ouverture seront remaniées pour correspondre à la situation, émit Vincent d'un ton blasé.

— Oui, mais il y a quand même du nouveau. Les cinq membres litigieux du conseil d'administration ont offert leur démission que le recteur à refusée.

— L'institution se serre les coudes, dit Vincent d'un ton persifleur.

— Mais cela ne vous aide guère à prendre une décision, répliqua André pour l'encourager à s'exprimer.

Vincent le regarda d'un air embarrassé, se servit un grand verre d'eau qu'il colora de scotch.

— Je ne sais pas, André, quel chapeau porter ce soir, lui dit le ministre sur le ton de la confidence. La tuque de niais en avouant n'être au courant de rien ? La toque de vison style apparatchik en prétendant avoir agi pour le bien-être de la population ? Savez-vous ce que mon fils me demande ? De faire preuve de courage et de ne pas me rendre au club, avoua-t-il d'un ton consterné.

— Les jeunes sont excessifs, idéalistes... Mais si je comprends, il s'agit de vous trouver un autre bonnet, lui dit André tout simplement.

— Une autre voie, hein ! La seule que j'envisage est celle de mettre le blâme sur le dos des jurys et de demander de resserrer les règlements. Mais sans changer le système et le personnel en place, j'en arriverais à réclamer le contrôle absolu et officiel de la pensée. Quel raz-de-marée inquisitoire je produirais ! Quel bûcher pour hérétiques j'allumerais ! André ! André ! s'emporta le ministre. Ai-je dit bûcher ?

— Oui, monsieur, vous étiez d'une grande éloquence.

— Il ne s'agit pas de cela, André, répliqua-t-il en proie à une vive excitation. Ah ! mon Dieu ! J'ai bien dit bûcher, répéta-t-il en prenant une gorgée, ajoutant aussitôt : Confirmez ma présence à la cérémonie et avertissez le bureau du PM que j'irai défendre l'intégrité gouvernementale. Rien de plus et surtout, que mon enthousiasme et mes élucubrations demeurent, comme toujours, entre nous.

Vincent Lavigueur ne se tenait plus. Était-ce le piège manigancé par Marceau pour couronner sa carrière qu'avait découvert Édouard ? L'aboutissement logique de sa soif de pouvoir ? Il avait chaud soudain et dénoua sa cravate, essaya de penser au discours qu'il prononcerait sans parvenir à rassembler ses idées. Il termina son verre, pensa avec ironie essayer le chapeau de la tempérance et se servit un doigt de scotch pour se calmer. Il avait un plaidoyer à préparer. Il ne serait pas dit qu'il n'aurait été qu'un lad tout juste bon à étriller les chevaux et à faire reluire les rênes du pouvoir. Dans son euphorie, il oublia les mots d'Édouard : inimaginable et horrible.

Chapitre V

J'AVAIS LAISSÉ la porte de mon bureau ouverte pour ne pas manquer le retour de Marguerite. Cette irrégularité dans mes habitudes accentua mon malaise, me donna la sensation d'arpenter en transit la salle d'attente d'une gare déserte, inquiet de manquer le prochain départ. Je fermai la porte, presque avec colère, et ce simple geste me détendit un peu. J'ai horreur de ces intervalles vides où l'indésirable peut surgir et renverser la stricte ordonnance du quotidien, émietter l'instant présent et abolir la sécurité de la routine. À mon soupir de soulagement, je compris combien ce retard de Marguerite m'indisposait et je jetai à mes quatre murs un regard plein de tendresse, presque de reconnaissance. Hélas de courte durée.

Sauf répéter mon texte, qu'avais-je à faire ? Rien. Je n'avais rien prévu, m'imaginant que ce jour exceptionnel serait peuplé de détails affolants à régler pour la cérémonie, de conversations interrompues par des pépins mineurs pourtant mille fois vérifiés comme ce bouton à consolider, le choix définitif de ma cravate et le luisant de mes chaussures. Je pris le texte au-dessus de ma pile d'ouvrage et à peine en avais-je lu les premières lignes que je le déposai, ennuyé. Je n'avais pas le cœur à travailler. En vérité, et je l'avoue avec candeur, j'aurais aimé commencer à savourer mes louanges, entendre le regret de mon départ, bavarder avec l'un ou l'autre dans l'ascenseur ou les couloirs de l'université, distribuer des paroles anodines, des poignées de main attendries et des sourires contrits. La solitude de la journée à la maison à tourner en rond me frappa tout autant que l'absence de téléphone et même à ce moment-là, pour une raison inconnue, la pensée que j'en avais débranché la ligne dans mon bureau ne m'effleura pas. Me vint cependant l'idée angoissante que le parterre serait vide d'invités, ceux-ci ayant considéré que leur envoi de fleurs les dispensait de la cérémonie protocolaire. Des frissons me secouèrent alors que le visage obsédant d'une jeune étudiante coriace m'imposa un désir fou. J'allais céder et courir au téléphone quand j'avisai ma galerie de portraits et m'y plantai devant, jambes écartées et poings fermés, la volonté tendue vers l'apaisement.

Je retrouvai ma tranquillité d'esprit en fixant la photographie de mon père attablé, grossier ripailleur, avec le PM de l'époque, notre merveilleux Tyran. À mon père, ce surnom allait aussi parfaitement et mon cœur réagit au cliché en jurant « Mon vieux tabarnak » en souvenir de ces gifles, coups de strappes et punitions avilissantes qu'il égrenait en pénétrant dans la maison. Roi du gravier, de la pierre concassée et de l'asphalte, il s'imaginait posséder les routes du pays. Aussi, les dimanches, alors que les pères de mes camarades les traînaient à la campagne, au Jardin zoologique ou à l'aéroport admirer le décollage et l'atterrissage des avions, le mien nous fourguait dans l'auto pour contempler la beauté des routes nationales. Il en commentait fièrement les détails, l'épaisseur des couches successives de roche, pierre, gravelle et jusqu'au bitume, bris de machinerie et turpitudes des ouvriers. Au retour, immanquablement, il réussissait à nous mener par des chemins cahoteux où nos fesses rebondissaient à chaque trou en nous tirant des ah ! déprimés pendant qu'il nous promettait que bientôt, il verrait à transformer ce sentier de vaches en une route confortable et silencieuse. Les lundis, à l'école, invariablement à la question « Qu'as-tu fait hier ? » je répondais être allé rendre visite à la parenté, une tante, un cousin, jusqu'au jour où le petit Fréchette me demanda, railleur : « Pis, hier, c'était chez un oncle ou une tante que tu as mangé de la tarte ? » faisant rire les écoliers tout autour. « Non, hier, je l'ai mangée chez le Tyran », affirmai-je d'un air supérieur pour le boucher et ma réponse avait fait de l'effet. La question du lundi était enfin réglée. Pas celle de l'école ni du collège malheureusement.

Mon père n'a jamais encouragé aucun de ses enfants à étudier et mon choix obstiné l'a humilié jusqu'à sa mort. « Au moins, fais le droit, la médecine, quelque chose d'utile à la famille. Pas une discipline de fifi », me criait-il en ajoutant : « Moi, j'ai pas étudié mais j'ai réussi. ». Et tout en me montrant sa photo avec le Tyran, il poursuivait fièrement : « Je mange à la table de qui je veux parmi les chefs de ce monde. Même le pape m'a béni en audience privée. Et toi, tu veux bousiller tout cela par des études de lettres et de sociologie ? Deviens curé ! Je te ferai cardinal et personne n'osera plisser son nez devant tes manies perverses et dénaturées. »

Ma perversité ! Comme il m'a cassé les oreilles et les reins avec mes goûts pour la lecture et la musique, mon inappétence pour les sports virils comme le hockey ou la boxe ! Comme il me ridiculisait, certains soirs, à l'un de ses *Garden Parties* au lac, devant une assemblée d'invités instruits et gênés par ses vulgarités mais avides, oui, avides de repartir avec ses colifichets de prix qu'il distribuait comme jadis les missionnaires, leur verroterie. Aussitôt leur dos tourné, il s'esclaffait : « Tu vois, fils, même tes diplômés s'achètent mais eux, ils sont les moins dispendieux » avant de se dérober pour aller courir la galipote, comme je l'avais entendu des lèvres pincées de ma mère, bouche amère avant de s'épanouir, ouateuse, sous les avances de Paul Royer.

À la mort du Tyran, sa fortune tourna, mais non sa richesse placée dans des actions sûres. Du jour au lendemain, il vit les invitations se réduire à presque rien, sauf quand il s'agissait de lui quêter de l'argent pour une œuvre de bienfaisance comme la réfection de la toiture de la cathédrale ou d'un vert de golf. Il devint amer et ressentit sans doute plus que jamais le mépris de sa personnalité et de sa basse extraction. Par dépit ou par bêtise, il conserva sa manie de distribuer ses gadgets, dorénavant des bricoles grotesques à cinq sous, à chaque individu qu'il rencontrait. Sa mort soulagea bien du monde, à commencer par ma mère outrageusement acoquinée avec ce Paul Royer qu'il lui avait présenté quelques étés auparavant. « Occupe-toi des invités, lui ordonnait-il toujours, tu ne vois donc pas qu'un tel, là-bas, a l'air de s'ennuyer. Allez ! Va lui servir un verre, l'aguicher avec tes beaux totons. » Pendant ce temps, il pinçait les jolies filles et quand l'un de nous, ses enfants, le surprenait à les peloter, il partait à rire et nous criait : « C'est la vie ! » en nous enseignant comment donner de gros becs juteux et baveux dans le cou et sur la bouche et à mordiller les oreilles jusqu'à ce que les genoux fléchissent.

À aucun moment, pas même à l'obtention de mon doctorat en sociologie de la littérature, ne m'a-t-il félicité, donné un signe d'une légère, oh ! toute menue fierté. Aujourd'hui, il aurait réussi à gâcher mon hommage, s'il vivait encore, mais peut-être pas, impressionné par tous les titres comme l'ignorant hâbleur qu'il était en vérité. De toutes ses manies, celle que j'ai retenue m'a porté de magnifiques fruits, parce qu'utilisée sciemment. Lui distribuait des pots-de-vin en argent solide, des cadeaux ostentatoires que les gens empochaient, plus rapaces que reconnaissants, s'imaginant déjà faire partie de la cour du prince. Moi, des honneurs, mérites, privilèges et postes ronflants. Laborieusement, j'ai cherché la faiblesse de chacun et trouvé la compensation pouvant assouvir leurs besoins puérils d'être flattés, reconnus, célèbres ou simplement nommés et récompensés. Un travail de longue haleine, aussi stratégique qu'une partie d'échecs de Karpov, pour placer dans la bonne case, au moment opportun, les pions de mon pouvoir.

Bien sûr, parfois, j'ai utilisé des moyens moins orthodoxes, profité de leur vice, de leur honte et de leur culpabilité, voire de leur amitié et de leur confiance. Tiens, Vincent par exemple, ce faux jeton assoiffé de pouvoir et des signes extérieurs de richesse dissimulés derrière ses grands idéaux et ses airs de révolutionnaire. Si en contradiction avec lui-même que seule la boisson lui permet de s'oublier, d'effacer un instant le mensonge de sa duplicité. Comme il fut facile de lui soutirer de l'argent pour mon Centre de réflexion sur le patrimoine ! Il s'agissait d'arrimer mon projet avec ses peurs et ses désirs. Il rêvait de créer une culture nationale, digne des vieux pays, emblématique de notre identité et de notre dynamisme. À l'écouter, j'avais le sentiment d'entendre mon père, les dimanches sur les routes de terre, nous promettant une belle surface lisse et propre, témoin de notre prospérité et de notre capacité à asphalter aussi bien, sinon mieux que n'importe qui, les Américains y compris. Mon projet de compiler l'ensemble des recherches dispersées au pays lui plut d'emblée. Pour lui, les résumés que nous devions produire allaient servir à relever le niveau de culture de nos concitoyens sans qu'ils le prennent mal et n'y voient une insulte à leur étroite médiocrité plutôt qu'un défi à leur intelligence créatrice. Pour moi, c'était le début d'une vaste entreprise devant servir à créer une culture nationale selon mes critères humanistes, la pensée selon Marceau, aimais-je me répéter les premiers temps.

Sacré Vincent ! Toujours sur le qui-vive du qu'en-dira-t-on, préférant être reconnu alcoolique incompris ou écorché vif, plutôt que simple fantassin ayant oublié de rendre à l'habilleur son costume de général. L'angoisse collée au ventre d'être complice ou de n'être rien, hors jeu. Imbu d'héroïsme criard, comme ce jour-là à la ferme à Blondeau où il ne lui suffisait pas d'avoir vu et entendu le même drame que nous, il fallait qu'il s'invente déjà une histoire à ressasser, pour autant qu'il se sente non pas simple garçon d'écurie, mais égal sinon supérieur à nous. Plus informé et plus brave que nous, plus en peine aussi par son besoin de nous épater. Comme il s'était laissé facilement convaincre de ne pas porter foi aux racontars à mon sujet !

Même chose pour Catherine. Lui rappeler furtivement sa blessure des ragots colportés au lac avait suffi à l'empêcher de prêter oreille à mes aventures amoureuses. Mais Catherine, l'indépendante, demandait une surveillance plus étroite. Dieu sait que je l'ai aidée et pourtant, toujours elle m'a résisté, allant jusqu'à refuser de jouer une pièce écrite par une jeune que je secondais de mes conseils et de mes caresses. Avec le recul, j'admets avoir fait une erreur de jugement : le texte était mauvais, un ramassis de gnangnaneries sur fond de révolte pubère. Mais quoi ! Catherine était alors si adulée qu'aucun critique ne se serait permis de noter la pièce à son mérite.

Imprévisible, insoumise Catherine de tous mes désirs. Aurais-je dû succomber à ma tentation et accepter ses avances ? Combien de fois l'ai-je quittée en me rendant chez une fille me faire passer mon désir d'elle ? Combien de nuits ai-je frémi allongé aux côtés de Marguerite, en dessinant dans ma tête la volupté de son corps en bikini sur la plage de nos vacances, en ressentant ses seins palpiter sous mes mains alors que mon sexe cognait dur contre son ventre ? L'été du drame de la ferme à Blondeau, j'allais sur mes seize ans et j'attendais son arrivée au lac avec une impatience insupportable. Je frissonnais légèrement chaque fois que je la voyais, comme une jeune pousse sous une imperceptible brise. Cet émoi me contrariait et je me ressaisissais en me couvrant des mêmes injures que mon père utilisait à mon égard. Les jours où je ne la voyais pas, son absence m'attristait et c'est elle que j'injuriais alors dans ma tête, avec les mots orduriers que je connaissais.

Le jour de l'expédition, le drame des Blondeau me paraissait une grotesque mise en scène pour effrayer Clovis et les jeunes dans la montagne. J'avais trop vu d'invités et mon père ivres pour savoir que les ivrognes s'écrasent mollement, sacs d'ordures informes que les coups et les tirages à bout de bras n'arrivent pas à soulever. Le massacre à la ferme, je ne le compris qu'au moment de l'incendie. Quand le feu s'éleva, ses crépitements me saisirent et me révélèrent ce que j'avais enregistré inconsciemment : le silence effrayant des corps étendus, pareil à celui qui précède un tremblement de terre quand les animaux se terrent et se taisent. Cela me donna la nausée à en vomir. De là à m'affubler d'une étiquette de témoin ou de complice, jamais ! De là à oublier ? Pas davantage ! Ce jour-là au sommet de la montagne, il n'y avait de vrai que Catherine dans mes bras. Je l'avais enlacée dès que la femme avait commencé à battre Blondeau, pour la protéger d'un sordide spectacle d'ivrognes. Je l'aurais reniflée, léchée, mordillée jusqu'à l'extase, l'aurais enfourchée en me vautrant dans son odeur et sa sueur comme un goret excité. L'arrivée inopinée de Clovis mit brusquement fin à ma transe et, en me faisant sursauter, je la repoussai. J'en eus un frisson tel que j'éjaculai dans mon caleçon. Maudit Clovis de demeuré ! Je l'aurais écrabouillé si je n'avais pas été si désavantagé. J'étais souillé et n'osais vérifier si des taches salissaient mon short. J'avais une seule idée en tête : plonger tout habillé dans le lac. Ne surtout pas descendre à la ferme, les jambes écartées comme les gros qui font dans leur pantalon. Partir à la course, le premier et sans un regard vers Catherine, dévaler cette montagne de malheur où j'avais entraîné mes amis. Car l'idée de l'expédition était mienne. Je voulais faire un mauvais parti à Clovis qui me mimait, depuis qu'il m'avait vu me branler dans le bois derrière le chalet d'Édouard. J'étais donc venu pour lui apprendre ce qu'il en coûte d'écornifler dans nos fenêtres, de nous suivre à distance comme un chien famélique, de grimacer avec les jeunes et de siffloter niaisement, assis sur la clôture de l'église le dimanche matin et de recevoir de nos parents douces réprimandes et argent sonnant. Je voulais lui donner une leçon qu'il n'oublierait jamais, tout simple d'esprit qu'il fut. Nous étions venus pour surprendre l'adversaire et c'est Clovis qui nous découvrait, incrédules et horrifiés. Après, plus rien ne ressembla à rien. Édouard s'enferma dans une sorte de morosité et sembla même me fuir.

Mais au fond, je me mens. L'arrivée inopinée de Clovis me sauva et m'empêcha de fourrer et de salir Catherine comme si elle était une des vulgaires filles à mon père. Avoir couché avec Catherine m'aurait procuré de beaux souvenirs, rien de plus. Alors que mon bonheur à la désirer avait été si intense et si immense qu'il valait d'être conservé intact et j'en ai joui ma vie durant. Ah ! Que de maîtresses ont prêté leur corps à son visage, brûlé d'ardeur et sangloté de joie au gré de mes plaisirs ! À l'abri des regards inquisiteurs, stimulées par leurs désirs effrénés d'avancement social, empruntant ces raccourcis avec intérêt et confiance, comme ces parieurs sûrs de gagner la course parce que détenteurs de bons tuyaux. En toute impunité, mon autorité morale leur garantissant mon silence sur leurs tricheries et leurs appétits affriolants, voire leur perversité de couventine romantique. L'abus de pouvoir ? Belle affaire ! Non que je n'aie pas, à quelques reprises, usé de mes prérogatives, tant s'en faut. Mais de là à mettre l'ensemble de mes pratiques à cette enseigne, il y a une marge que mes photos et vidéocassettes démentiraient avec allégresse. Documents dont je n'arrive pas à me départir, bien que me répétant qu'un malaise cardiaque puisse m'emporter à tout moment et laisser Marguerite dans un désarroi insensé qu'elle ne mérite pas. Mais contempler le chemin parcouru, depuis ces petites culottes en dentelle noire et rose jusqu'au tailleur Chanel et au cabochon en diamant, me remplit d'une douce nostalgie, presque de tendresse, et contrebalance mon cynisme à voir certaines de mes anciennes maîtresses jouer aujourd'hui les vierges offensées avec leurs revendications féministes.

Les moins avertis diront que j'ai joué avec le feu et j'abonderais dans leur sens, mais uniquement durant la courte période de mes débuts. Par la suite, il n'y eut que nos corps embrasés et consumés sous la protection de mes projets aux relents catholiques qui me donnaient une intégrité morale et une place privilégiée à la droite de l'archevêque au repas dominical. Ce cher, si heureux de constater les assises solides de notre foi dans les replis de notre culture nationale qu'il ne tarissait pas d'éloges sur mon œuvre édificatrice sans oser me glisser une mise en garde, aussi discrète soit-elle, sur les soupçons qui pesaient sur ma vie privée. De tous les apprentis prélats à la cour du Tyran, il avait été le meilleur et le plus attentionné. Sa grande sollicitude et son entregent lui promettaient déjà une carrière que mon père finançait, en rémission de sa débauche, par de grosses sommes destinées à sa chaîne de radio. Aussi, avec quel empressement lui serrait-il la main comme il me la tend les dimanches, déçu toutefois de ce repas vite consommé, espérant le prochain avec une hâte toute juvénile. J'aimais imaginer sa déception à l'annonce d'un imprévu de dernière minute m'empêchant de manger en sa compagnie, car selon mes règles du jeu, je tenais à ce qu'il sente le privilège qu'il avait de me rencontrer. Jamais l'inverse ou rarement plutôt, pour lui garder le moral.

Quelle vie fabuleuse en définitive ai-je eue, sous mes dehors si débonnaires ! Quelle douce revanche sur mon père, moi qui fais manger dans mes mains l'Église, le Savoir, la Culture et le Politique. Aujourd'hui, je récolte le bouquet de leur reconnaissance dans une assemblée de dignitaires jamais réunie pour un simple citoyen. Je dis bouquet parce qu'au fil des ans, j'ai humé les fleurs disparates de leur soumission dans leurs mémoires, pièces de théâtre, dédicaces de poèmes ou émissions médiatiques de tout acabit. Cet hommage et ma retraite ne sont pas la fin de mon œuvre. Elle est là, quadrillant tous les secteurs de la société, obéissant aux lois de mon sérail. Que dis-je ! Aux diktats de mes enfants spirituels aimés comme ceux que Marguerite ne m'a pas donnés. C'est ma victoire et en me retirant, je leur transmets la responsabilité de la poursuivre, d'assurer ma descendance intellectuelle et l'hégémonie de mes idées, me réservant le droit de les conseiller ou de peaufiner quelques détails, de corriger certaines orientations. Qui sait si un jour mes enfants reconnaissants ne donneront pas mon nom à ma chaire ?

L'envie d'admirer mes photos anciennes me sembla soudain un bon moyen de me distraire en attendant l'apothéose lorsque me re-frappa l'absence inexpliquée de Marguerite. J'allais succomber à mon plaisir lorsque j'entendis de forts coups cognés à ma porte. Cela me figea. De mémoire, la dernière fois que Marguerite avait ainsi frappé, c'était le jour du décès de ma mère, morte de folie, pour taire le mot suicide, par suite de plongée dans l'alcool, les Valiums et la cocaïne, après avoir été délaissée froidement par Paul Royer qui lui préféra ma sœur cadette, cette poupée appétissante qui quitta l'école le jour de ses seize ans pour aller exhiber son string dans notre maison familiale aux Bahamas. Le malheur m'attendait-il de l'autre côté de ma porte capitonnée ? D'un pas mal assuré, j'allai ouvrir. Marguerite était là, atrocement défigurée. Non, rien de sanglant, pas de blessures physiques. Moralement défaite : les yeux rougis, boursouflés derrière ses lunettes, les muscles de ses joues affaissés aux plis accentués par le rimmel dégoulinant, le menton tremblotant d'infimes secousses qu'elle n'arrivait pas à immobiliser pour faire cesser son claquement de dents. Les mains sur ses épaules, je la secouai, la pressant de me dire l'effroyable nouvelle et pour toute réponse, elle fondit en larmes, se déprit de mon étreinte et courut dans le salon. Les fleurs, pensai-je, les fleurs sont fanées ! Je la suivis en bougonnant. Eh non ! Le salon avait toujours son air mortuaire et cela me crispa. Finalement, d'un geste brusque, elle me lança des feuilles au visage.

— Tu me fais honte. Je n'oserai plus sortir de la maison, me dit-elle en sanglotant.

Je pris le document et, honnêtement, certain d'y trouver des dénonciations sur ma vie sexuelle, je fus incapable de lire quoi que ce soit tant les lettres valsaient sous mes yeux. Et puis des mots commencèrent à se stabiliser et je m'assis tranquillement pour me concentrer sur le pamphlet d'Édouard. Quelle plume, ne puis-je m'empêcher de penser avec agacement ! Quel style magnifique il a, cet enfant de chienne ! Quel toupet ! S'attaquer à mon œuvre, se mettre à dos les dirigeants de la société, au nom de quoi je vous le demande ? De quelques principes désuets depuis le triomphe du libre-échange et de la mondialisation.

— Édouard, dis-je en colère, a toujours été un don Quichotte farouche défenseur de combats d'arrière-garde. Et c'est cela qui te met dans cet état ?

— On voit bien que dans ta tour d'ivoire, tu n'as pas entendu les commentaires à la radio et à la télévision, me répondit-elle fielleuse. C'est épouvantable ce que l'on dit sur ton compte.

— Et que dit-on ?

Elle ne put rien me répéter avec exactitude. Le fait d'entendre des voix s'élever contre moi justifiait son traumatisme. J'aurais pu en être flatté, cela m'énerva. Son sentiment général de malaise et de honte la dominait et l'expulsait de son monde soyeux des bonnes consciences charitables. C'était pitié de la voir.

— Marguerite, dis-je en prenant une voix posée pour cacher mon dédain, ce torchon n'est rien et ces gens, un ramassis de frustrés de gloire et de renommée. A-t-on annoncé que la cérémonie était annulée ?

— Non, dit-elle d'une voix d'oiseau piégé, mais il y aura une manifestation monstre.

— Bah ! À l'université, tous les jours des individus, pancartes à la main, demandent une réduction sur les coûts des stylos bille, dis-je par dérision pour la calmer. Et l'archevêque ?

— Il a pris ta défense à la télévision.

— Tu vois bien qu'il n'y a pas à s'en faire, que tout va s'arranger. Ni l'archevêque, ni le recteur, ni Vincent ne peuvent se désister et me rabrouer, sans se renier eux-mêmes, tu comprends cela ?

Elle me fit un oui mal assuré de la tête. D'un geste gentil, je lui pris le bras et la priai d'aller se refaire une beauté pendant que je m'occuperais de voir où en étaient les préparatifs. Je lui suggérai aussi sur un ton décontracté de nous faire du thé ou une tisane pour nous détendre.

Elle quitta enfin la pièce, ôtant de ma vue et de ma fureur ses grands yeux de bonté larmoyante. Quel aveuglement béat ! Elle avait passé sa vie à courir d'une œuvre caritative à l'autre, quêtant des conserves et des vêtements, vendant des billets de tombola pour les déshérités, organisant des soupers au bénéfice des enfants défavorisés, sans une fois émettre une opinion sur le partage non équitable de la richesse et du bien commun, quand partage il y avait. Pas plus qu'elle n'a analysé ce mot « déshérité » et demandé par qui, sauf le jour où elle m'apprit que les enfants de son oncle Ovide, mécontents de son remariage avec une toute jeune femme, complotaient pour le faire déclarer inapte par peur d'être déshérités. Elle n'arrondissait les lèvres que pour murmurer « Pauvres enfants » d'une voix monocorde, fatiguée de la routine annuelle de l'aide sociale et de l'éternel recommencement des campagnes de souscription qu'amenaient successivement les saisons. Armée de patience et de bonne volonté, elle luttait contre la fatalité, perdante dès le départ, mue par un mécanisme indéfectible, tel Sisyphe ou un automate, qui la poussait à aller de l'avant, à apporter sa contribution au destin du monde. Quel acharnement et quelle facilité aussi ! Mais je suis injuste et m'emporter ainsi contre elle démontre ma mauvaise foi et l'état lamentable de notre vie conjugale. Tout bien considéré, sa besogne charitable et sa bigoterie m'ont aussi été une garantie morale dont j'ai su habilement profiter.

Au débit rapide des paroles échangées avec Lacombe, le responsable de l'organisation, à son ton à la fois inquiet et soulagé me disant : « On n'arrivait pas à vous joindre », je compris qu'il avait craint le pire et cela me heurta. Comme si un petit Édouard Rivière allait influencer le cours de ma vie et décider de l'heure de ma mort ! Après les explications d'usage, un travail urgent dont l'échéance m'avait contraint à m'isoler, je m'enquis de cette effervescence, de cette manifestation dont venait à l'instant de me glisser mot ma femme. Il m'en fit une tortueuse synthèse, visiblement démonté par ce détestable contretemps. La situation lui paraissait si critique qu'il me proposa d'entrer par la porte arrière du club, ce que je refusai net, lui martelant que des étudiants en colère ne m'effrayaient pas. Il n'était toutefois pas certain de pouvoir assurer ma sécurité et, ne désirant prendre aucun risque, il me suggéra d'arriver tout de suite, donc bien avant le cortège des manifestants. Il avait réquisitionné un téléviseur et ainsi, je ne manquerais pas Rivière.

— Ah ! dis-je interloqué. Rivière donne une conférence de presse ?

— À dix-huit heures, c'est pourquoi nous...

Je lui coupai la parole. S'imaginait-il que j'allais entendre déblatérer sur mon compte en sa compagnie et celle de ses subalternes ? Je lui fis comprendre que je me rendrais à l'heure convenue au club des Patriotes. À la fin, j'acceptai qu'il vienne me chercher après la conférence de presse, avec deux agents de sécurité. Selon l'état de la situation, je passerais directement du stationnement au hall d'entrée, comme le ministre et certains dignitaires, ou par l'allée extérieure, escorté de mes agents. Il était près de dix-sept heures trente. Oubliant que ma montre avait un quart d'heure d'avance, je me sentis aussitôt affolé devant le peu de temps qu'il me restait à me préparer, coincé entre Rivière et la cérémonie, soudain incapable de me souvenir de mon texte.

— Marguerite, j'ai un trou de mémoire, n'ai-je pu m'empêcher de crier, hors de moi, presque pris de panique.

— C'est normal, c'est le trac, me parvint sa réponse de loin. Viens, le thé est prêt.

Le thé et les délicieux biscuits me remirent d'aplomb. J'allai prendre ma douche. Je contrôlais de nouveau mon espace et mon horaire. D'être ni en avance ni en retard, juste à temps, me procura la dose d'assurance nécessaire pour me prémunir contre les allégations de Rivière. Maudit Édouard, murmurai-je, et je savais que ma voix laissait filtrer mon admiration pour lui. Insaisissable, incorruptible, réfléchi. Mon adversaire le plus coriace, le seul de notre bande à m'avoir évité avec habileté, sans jamais m'en donner confirmation. Toujours affable et poli, rétorquant avec justesse à la taquinerie ou au compliment sans lever le ton ni se départir de cette distance qu'il mettait toujours entre lui et les autres et que, enfants, nous acceptions comme allant de soi. Au lac, il faisait partie du nous, ce noyau dur des vacanciers nantis qui considéraient que l'avenir leur appartenait, tout en restant à la périphérie du groupe. Aucun jeune ne lui en faisait reproche. Il était l'ami de tous et tous le voulaient comme ami, malgré son calme presque nonchalant qui ne l'empêchait cependant pas de s'amuser ou de revenir les genoux et les bras écorchés d'avoir grimpé aux arbres. On le disait rêveur, mais il était en réalité réservé, non par timidité, plutôt par économie d'inutiles émotions et raisonnements, toujours à peser le pour ou le contre, mais fidèle à sa décision, donc fiable.

L'arrivée annuelle de Catherine, comme un retour d'oie sauvage, accentuait sa réserve et son indépendance face à nous, comme s'il assurait la responsabilité des vacances de sa cousine. Par ordre des parents ? Certains le croyaient et le plaignaient d'avoir à perdre ainsi son temps. Lui, pourtant, ne s'en ouvrit jamais et je n'ai qu'à me rappeler ces jeux qu'ils ne partageaient pas avec nous, lorsqu'à bicyclette ils se rendaient pique-niquer à la pointe du lac, pour savoir qu'ils avaient plaisir à être ensemble. En apparence à l'opposé l'un de l'autre, ils avaient une complicité instinctive. Le séjour de Catherine lui était un bol de fraîcheur, une présence qui lui offrait une plus grande liberté d'action et de pensée. C'est là, dans ces interstices d'été, qu'il commença à forger les rudiments de son identité sociale, bien que ni lui ni Catherine n'en aient parlé ou fait allusions. J'enviais leur facilité à se soustraire à l'uniformité du groupe. Je jalousais leurs escapades, leurs éclats de rire, leur silence têtu quand, pressés de questions, ils refusaient de raconter leur équipée ou d'étaler l'herbier qu'ils composaient pour illustrer leurs poèmes.

Édouard et moi avons étudié au même collège. Il était un premier de classe sans esbroufe, avec le panache des arguments et des raisonnements qui nous forçaient à regarder le monde avec lucidité, à nous dévêtir de notre frileuse méfiance et étroite certitude. Cela en fatiguait plusieurs, mais ne l'empêcha pas de continuer d'être un esprit vif, à distance de ses confrères, souvent solitaire. À ce jour je ne sais pas si cela le peinait, s'il regrettait sa discordance avec les autres ou s'en enorgueillissait. Et d'aussi loin que je puisse me souvenir, lui et moi ne fûmes en accord sur aucun sujet.

Tiens, il me revient la cabale que j'avais montée, avec l'appui de la direction d'école, contre ce professeur extraordinaire et compétent, je l'accorde, mais devenu soûlon à la suite du décès de sa femme. Quel exemple de faiblesse ! Quelles sueurs froides ne nous donnait-il pas quand nous planchions pour l'examen du mois, à moitié préparés à cause de ses cuites de plus en plus fréquentes. Le collège avait été divisé en deux camps et j'assumais la direction de celui qui prônait son renvoi pour cause d'immoralité et d'incapacité. Édouard ? Il avait joué de ruse, n'avait appuyé aucun des clans, mais écrit dans le journal étudiant un exposé éminemment juste de la situation et des enjeux. Sans prendre ouvertement parti, mais il était évident que son jugement allait à l'encontre de ma harangue et qu'il vota contre le renvoi. L'article m'avait cependant à tel point secoué que le jour du vote, prétextant un malaise de ma mère, je m'abstins de me rendre à l'heure pour voter. Mon clan gagna. J'ai ouï-dire que ce professeur est devenu clochard au centre-ville et peut-être l'ai-je croisé, sans le voir ou le reconnaître, et j'en suis heureux*.

* Lise Demers, *Gueusaille*, Montréal, Lanctôt Éditeur.

La rancœur que je pourrais garder de cette période me vient davantage des jeunes de mon propre clan, pris de remords et de contrition le jour officiel du congédiement, comme s'ils n'avaient jamais saisi la portée de leur vote. Qu'ils auraient aimé se désolidariser et que j'en porte seul la responsabilité ! Aujourd'hui, j'ai ma vengeance, car l'organigramme d'Édouard ne porte aucun nom de ces invertébrés. J'ai soigneusement évité de puiser parmi nos connaissances d'hier, plus enclines à défendre leurs privilèges et leurs droits qu'à se lancer dans l'aventure inédite d'une société nouvelle. Aux dernières nouvelles de quelques-uns, dont le petit Fréchette, leur tondeuse à gazon réveille les voisins et leur plus récente sortie remonte à leur partie de bureau au casino avant les Fêtes. Peut-être connaissent-ils un bonheur supérieur au mien et si j'ai l'air navré, ce n'est pas par mépris pour leur petitesse, mais par mon incapacité à trouver attrayante et conviviale une nation peuplée de mollusques. Je sais bien pourtant que je me fourvoie et mens en disant cela, car sans leur passivité et leur passion pour leurs haies et leurs rosiers, j'aurais eu du mal à étendre mon hégémonie. Leur insignifiance intellectuelle et morale me servait, leur léthargie décevait Édouard. Il n'y a qu'à relire ses articles, qu'à entendre ses appels répétés au combat pour comprendre son immense déception. Pauvre Édouard ! Lui aussi, comme Marguerite ou comme Sisyphe, mû par un ressort incassable, lançait journellement son idée de justice dans les airs et la regardait tomber, heureux quand elle s'arrêtait juste avant le plat, rempli d'espoir quand elle s'enfonçait dans le mou du flanc pour peut-être prendre racine.

Ah ! S'il avait accepté mes propositions, quel pays aurait-on construit ensemble ! Mais ce genre de pouvoir lui répugnait. Il n'avait que les mots démocratie et information à la bouche et décelait, derrière chaque déclaration, les entourloupettes pour amener la population à croire qu'elle décidait de son destin. Les mollusques, lui avais-je dit un jour, n'en veulent pas de ta vérité. Ils désirent la tranquillité, la paix des loisirs et des voyages organisés, la tendreté des steaks sur BBQ, une automobile d'entretien facile et de bonnes émissions de télévision l'automne et l'hiver. Ils ne tiennent surtout pas à entendre parler des problèmes. Ils élisent le gouvernement pour qu'il les règle et ils me donnent carte blanche pour que je les camoufle par des amusements. La manipulation que tu pourfends, Édouard, découle directement de la mollesse du cartilage de tes concitoyens. En somme, ils veulent des mensonges qui ont l'air de vérités. Le mentir vrai. Et le meilleur à ce jeu est sans conteste notre cher Vincent. Indécrottable Édouard ! Il n'était pas tombé dans le panneau des politiques de Vincent. Il m'avait simplement affirmé que mon cynisme traduisait un profond dégoût de mes compatriotes et que le soir, autour de leur BBQ, quand ils proclamaient à l'unisson que le monde est pourri, c'était une réponse à mon mépris et un appel au secours, comme autant de bouteilles jetées à la mer par des marins ayant la nausée depuis trop longtemps.

Mes tentatives de séduction face à Édouard ont toujours échoué. Quand les quotidiens l'ont viré, il n'a pas accepté ma main tendue pour lui faire redonner son gagne-pain. Il s'isola, ermite de l'information, et poursuivit son travail de sape avec encore plus d'acharnement que le temps lui était compté. Jamais une parole, les fois où je l'ai rencontré par la suite, ne me laissa croire qu'il soupçonnait mon rôle dans ses

mises à pied, pas plus qu'il ne me laissa deviner qu'il préparait son arbre généalogique de la sclérose d'un peuple. Quel culot et quel titre de carabin ! Allait-il aujourd'hui piétiner mes enfants, pour la plupart partis de zéro sans véritable réseau de solidarité, stimulé par leur soif de connaissance et leurs désirs légitimes d'émerger d'un milieu défavorable ? Stigmatiserait-il leur origine sociale ? Impossible Édouard ! Quel plaisir aurais-je à le vaincre s'il se mettait lui-même au pilori ?

J'ai l'air de fanfaronner mais j'étais mort de peur qu'Édouard ne divulgue un de mes appâts pour casser son indépendance. Je l'avais jadis rencontré à l'abri des regards, dans un resto du Nord de la ville, pour lui transmettre les renseignements que j'avais, avec copies à l'appui, sur ce qui allait devenir le scandale de l'expropriation. De quoi protéger Vincent dont j'avais besoin, briser les reins à ce Paul Royer et soulager peut-être ma mère de ses Valiums et débarrasser ma trajectoire des combines frauduleuses et détournements de fonds, activités que je tiens en horreur. Édouard m'avait remercié, sans plus d'empressement, en me promettant d'étudier le dossier. Quand le scandale éclata, il publia quelques articles sans utiliser la dynamite de mes informations. Bien sûr, Paul Royer démissionna de son poste de négociateur, abandonna Vincent et me laissa ainsi le champ libre et le loisir de l'utiliser à ma guise. L'opération se fit avec diplomatie, pour protéger le PM. Mais au lieu de crever, Paul Royer s'en sortit avec quelques égratignures vite cicatrisées. Après avoir pris le contrôle de la compagnie Valmont, il garda même le vieux à son poste de président et lui fit jouer un rôle de fantoche jusqu'à sa mort. Il réussit à merveille à se faire oublier au point où la majorité de la population ne fait pas l'équation Valmont = Paul Royer.

Je n'ai jamais compris pourquoi il avait épousé ma sœur et lui ne me reprocha jamais de ne pas avoir assisté à leur mariage. Son amitié avec le PM et son entrée dans notre famille, malgré mon aversion pour lui, changèrent pourtant ma destinée. Un appel avait suffi. Il venait d'acquérir au nom de Valmont sa première chaîne de télévision et m'avait demandé de lui recommander le meilleur candidat pour en assumer la direction. Sur le coup, je fus flatté de sa démarche puis l'idée d'étendre ma tutelle hors les sentiers culturels germa. J'envisageai alors un vaste réseau de communications sous mon influence. Je voyais grand : nul aspect de la société ne devait échapper à mon emprise, nul politicien ou directeur de compagnie s'interposer entre mon rêve et sa réalisation. Il me manquait toutefois un outil au-dessus de tout soupçon et qui, par son indépendance, me placerait moi-même à l'abri de la servilité. Ainsi naquit l'idée de ma Chaire en sociologie comparée de la culture au nom suffisamment vague pour pouvoir englober n'importe quel sujet d'étude, donc tous les éléments de la société. Une chaire privée à but non lucratif, financièrement autonome, bien qu'affiliée à l'université pour garantir son haut niveau académique. Ce projet a envoûté ma vie et je l'affirme sans ambages : le contrôle des esprits et l'orientation de la pensée sont la plus grande jouissance terrestre. À ce jour, je n'ai rien trouvé de comparable ou de plus enivrant et exaltant.

La panique s'empara soudain de moi. Édouard était-il au courant du million de dollars qu'avait versés Royer à la chaire ? Quand mon beau-frère m'avait offert cette somme en échange d'un petit service, il m'avait expliqué que c'était pour le bien de l'humanité et que le gouvernement désirait pour le moment tenir secrets certains dossiers pour éviter d'attiser la concurrence et la spéculation. Aujourd'hui, la carte maîtresse d'Édouard pour lancer une telle offensive était-elle liée à ce montant ? Je fis un effort et m'assis au salon, en blaguant de nouveau sur l'insignifiance des déclarations et du pamphlet d'Édouard pour faire bonne figure devant Marguerite. Elle était crispée dans son fauteuil, blême comme une bigote exténuée de prier. Rien pour me remonter le moral ou le soutenir dans la prochaine demi-heure. Un journaliste parlait de la manifestation et j'en fus surpris, comme si le réel m'atteignait enfin dans cette journée qui avait tout d'un mauvais rêve.

— J'ai oublié de te dire, Marguerite, déclarai-je tout de go. Il a été convenu que Lacombe vienne nous chercher avec deux agents de sécurité après la conférence de presse. Il ne veut pas courir de risque, tu comprends, son poste est en jeu.

Marguerite me regarda de ses yeux vides. Déjà, elle m'effaçait de sa vie en se réfugiant dans une sorte d'abrutissement protecteur. C'était pitoyable et pendant que la caméra nous transmettait un plan d'ensemble de la salle, le souhait qu'elle reste à la maison me parut aussi ingrat que désirable.

Chapitre VI

— VINCENT va se rendre à la cérémonie, annonça Édouard Rivière d'un ton laconique en raccrochant le combiné. Il m'a dit vouloir prendre sa retraite...

— Ce n'est pas trop tôt, ne put s'empêcher de commenter un jeune rouquin assis au bout de la table en lui coupant la parole.

— Avec honneur, poursuivit Édouard comme s'il n'avait rien entendu. Ce qui signifie qu'il va tenter la quadrature du cercle : ne désavouer personne, ni lui, ni Marceau, ni moi.

— J'aimerais avoir ta certitude, lui dit le garçon en se levant pour se servir du café. Qui en veut ?

Autour de la table, les trois militants secouèrent la tête. Édouard le remercia poliment, avant de procéder aux dernières vérifications.

— Yvan, notre équipe de la sécurité est-elle prête à tout ?

— Pas de problème. Les gars ont l'habitude et si un provocateur se pointe, ils savent comment réagir. Le plus inquiétant, c'est le dispositif massif qu'entend mettre en place la police. J'ai eu beau expliquer au chef Guimont que nous étions pacifistes et avions notre propre équipe de surveillance, cela ne l'amadoue pas d'un poil. Nous n'avons pas demandé de permission pour manifester et à ce titre, notre rassemblement est illégal. Point à la ligne. Évidemment, il craint qu'un détraqué s'en prenne à un dignitaire. Il a des ordres, m'a-t-il déclaré sur un ton hautain, sans me confirmer s'il laissera nos gens travailler en paix.

— Et si la provocation vient de la police, que fait-on ? demanda Hélène.

— Cela va dépendre de leurs gestes. Si cela tourne au grabuge incontrôlable, j'espère que les médias sauront rapporter correctement les faits, répondit Yvan d'un air de qui en a vu d'autres.

— Est-on en mesure d'estimer le nombre de manifestants ?

— Non. Même Guimont n'y arrive pas. Moi, quand je rêve, je vois cent mille personnes. Peut-être qu'à huit ou dix mille, nous devrions être très satisfaits. De manifestants dûment mobilisés par leur association, il y en a environ cinq mille en incluant les syndicats. Mais si la population nous suit, alors là...

— Et toi, Hélène, pour la manifestation ?

— Tout le monde a promptement réagi, dès la réception par courrier électronique de notre pamphlet et de notre appel à la mobilisation. Un vrai branle-bas de combat. Les responsables de groupes ont déjà entre les mains notre liste de slogans et nous promettent que leurs membres vont faire du tapage et j'attends d'ici peu de Claudine le nom du porte-parole élu des associations communautaires.

— Ta voix ne trahit pas un grand enthousiasme, remarqua Édouard.

— C'est juste un peu de fatigue. C'est lassant à la longue d'avoir le sentiment de toujours recommencer à zéro.

— Voyons Hélène, jamais autant de groupes disparates ne se sont réunis sous une même bannière. C'est un précédent. L'annonce d'une nouvelle force sociale, déclara Édouard sur un ton convaincant.

— Tu as raison... Ce doit être l'énervement d'avoir à attendre. Quant aux syndicats, ils sont prêts. Ils auraient aimé avoir la direction des opérations et, surtout, savoir ce que tu vas déclarer pour ajuster leurs discours mais dans l'ensemble, ils ont assez d'expérience pour se retourner à la dernière minute. Ils nous appuient, pour ne pas perdre la face devant la population et ils te font confiance. Ils seront au poste à l'heure convenue, devant le club. Dès le retour de Claudine, je te remettrai le plan final du déroulement.

— Et toi, Philippe ? demanda Édouard au garçon qui brassait son café.

— Moi, je suis harcelé depuis que les médias ont reçu le pamphlet, dit-il en rigolant. Jamais entendu autant de questions indirectes et d'allusions pour me faire cracher le morceau. Tout est prêt : mes communiqués et ceux des trois responsables de secteurs...

— Rien n'a coulé ?

— Non. Les médias ignorent qui va prendre la parole à tes côtés. Du beau travail, dit-il en souriant de plaisir avant de reprendre son exposé. Chacun arrivera à la conférence de presse à sept minutes d'intervalle, le temps de faire son entrée, d'être photographié et de répondre évasivement aux journalistes. Quant à ton invité d'honneur, je lui ai donné une carte de presse et il sera déjà dans la salle. Chacun a reçu sa consigne et à mon avis, la conférence devrait se dérouler sans anicroche.

— Et quelqu'un a eu des nouvelles de Carlotta ?

— Je l'attends d'un moment à l'autre, répondit Hélène. Les porte-parole des différentes communautés ethniques se réunissaient en début d'après-midi pour élire qui parlera en leur nom. Si tout va bien, et c'est un point fort de la manifestation, ils devraient se tenir à nos côtés.

— Et Marceau ?

— Aucune nouvelle, lui confirma Hélène. Les organisateurs s'arrachent les cheveux. Le pays en entier parle de lui et il garde le silence. Lacombe a même pensé qu'il s'était tiré une balle dans la tête parce qu'il n'arrive pas à le joindre.

— Dieu que c'est gros, s'esclaffa Édouard, et que c'est mal connaître Marceau. Je parierais qu'à l'heure actuelle, il déclame devant le miroir ses remerciements bien sentis.

— Tu devrais le dire à Lacombe, cela le calmerait peut-être, ajouta Hélène.

Ils éclatèrent de rire. Édouard ramassa ses feuilles, se leva et débrancha sa ligne confidentielle en s'excusant de leur fausser compagnie. Il avait besoin de se reposer et de réfléchir.

— S'il y a urgence, je suis à côté. Vous avez fait un travail colossal, leur dit-il avec admiration. Je suis fier de vous. Si Catherine appelle, passez-la-moi. Pour le reste, je vous fais confiance.

Il se retira dans la petite chambre et les militants se regardèrent en silence, confirmant par leur regard qu'Édouard avait l'air plus fatigué qu'inquiet. Chose certaine, il avait maigri et n'avait plus la vigueur d'antan.

— Les gars, murmura Hélène, malade ou pas, Édouard va mener sa journée jusqu'au bout. Cela fait des années qu'on travaille ensemble et jamais il n'a failli à sa parole. Si c'est vrai qu'il est gravement malade, il faut l'aider et s'assurer que tout baigne dans l'huile et qu'il ne se fatiguera pas à régler ce que nous aurions dû prévoir. Alors au boulot.

Yvan et Philippe plissèrent les lèvres, en signe d'assentiment. On sonna à la porte.

— Cela doit être mes dossards pour la sécurité, dit Yvan en se levant.

Tout naturellement, le travail reprit le dessus mais Hélène demeura, à ce qui sembla aux jeunes, plus nerveuse qu'à l'habitude.

Édouard Rivière s'était allongé sur le lit, les deux mains repliées sous la nuque. Il avait beau se redire que c'était un grand jour, il ne ressentait pas ces excitantes palpitations annonciatrices de grandes nouvelles. Il était las et non galvanisé par le combat. L'information qu'il allait révéler était si monstrueuse qu'aucun de ses collaborateurs n'en connaissaient la teneur. Ce secret l'accablait et loin de sentir sa victoire à portée de la main, il semblait avoir perdu le moral. Il frissonna et tira une couverture sur son corps amaigri. Demain, il aurait les résultats de ses examens médicaux, remis de semaine en semaine pour ne pas mélanger son angoisse personnelle aux préparatifs de ce qu'il souhaitait un raz-de-marée social. Il frissonna de nouveau et se leva pour prendre deux cachets d'aspirine avec un grand verre de jus de pomme. Ces quelques mouvements l'épuisèrent et il se recoucha, agacé de devoir se reposer quelque dix ou quinze minutes pour se remettre d'aplomb.

L'étroitesse et la nudité de la chambre le frappèrent, tout autant que la féminité du rideau en dentelle qu'il se promettait depuis toujours de changer. Il avait sous-loué ce petit quatre pièces il y avait plus de trente ans, après que sa femme à bout de nerfs eut commencé à vider ses classeurs du salon et menacé de tout jeter à la poubelle. Cela n'avait pas servi le couple. Au lieu de travailler à la maison,

Édouard s'enfermait désormais dans son nouveau bureau. Heureux. Le silence, loin des cris des enfants, des jérémiades de Paule et de l'arbitrage des tiraillements, décuplait sa concentration, le stimulait tant que certaines nuits il devait y rester à dormir, trop fourbu pour traverser à pied la ville à moitié morte. Il travaillait alors comme un forcené, le jour à peinturer, le soir à fouiller ses dossiers, réduisant à néant ses petits plaisirs, comme ses cigarettes ou sa bière du vendredi soir avec les gars après le travail. Il limitait à l'extrême ses besoins en vêtements, ses déplacements en autobus et ses rencontres avec ses informateurs autour d'un repas, afin de payer les deux loyers et d'assurer à sa famille le maximum de confort.

Dès qu'il découcha, Paule soupçonna une aventure sentimentale et, en dépit des démentis de son mari, elle se résolut à ne pas le croire. Leur vie devint insupportable et en moins d'un an, ils se séparèrent, puis divorcèrent. Édouard aménagea dans l'appartement, acheta à crédit les meubles du locataire et réserva inutilement la chambre à ses deux enfants, dormant dans le salon double qui lui servait de bureau. Il prit un numéro de téléphone confidentiel et une boîte restante pour son courrier. Après le tumulte des ans avec Paule, son divorce lui fut une délivrance et les petits ne lui manquèrent pas vraiment tant l'avaient exaspéré le quotidien, leur babillage et leurs chicanes. Il n'était pas fait pour avoir des enfants, avait-il répété à Paule avant et après leur mariage. S'occuper de lui-même était déjà difficile et source de malaise. Il n'était pas homme d'intérieur prenant plaisir aux joies du foyer, pas plus qu'homme d'extérieur aimant la campagne et se délectant de la chasse ou des jeux de société. Il était volontiers ermite, un contemplatif égaré dans un monde mouvementé dont il s'acharnait à déchiffrer l'incompréhensible.

De son divorce, ses parents en pâtirent davantage que lui quand Paule décida de regagner son village natal à l'autre bout du pays. Ne plus voir leurs petits-enfants leur donna un coup irrémédiable, une peine qu'ils déversèrent sur leur fils unique en reproches amers. Comment pouvait-il faire autant souffrir son entourage, lui élevé dans les meilleures écoles, diplômé en droit sans se donner la peine de passer les examens du barreau parce que piqué par l'obsession de l'information et du journalisme, incapable de subvenir décemment aux besoins de sa famille et de garder une perle telle que Paule ?

La mésentente avec ses parents ne datait cependant pas du divorce. Déjà, son article sur l'agressivité policière lors de la protestation des débardeurs contre le Tyran, distribué comme un tract faute de trouver preneur par crainte de devoir fermer boutique, les avait mis dans un état de choc indescriptible. Ils s'étaient sentis mis au ban de la société. Le Tyran lui-même leur battait froid, après avoir dîné ensemble pas plus tard que la semaine précédente chez des amis communs. Monsieur Rivière père s'était fait dire, par un des sbires du Tyran, qu'il avait intérêt à refréner les élans de son fils s'il escomptait toujours obtenir le contrat de modernisation de la grande scierie. Son père en avait eu un malaise, presque un infarctus, et se voyait acculé à la faillite par le prosélytisme de son fils. Il coupa alors ses liens avec Édouard et reporta son affection vers ses petits-enfants. La mort du Tyran, la foule en liesse dans les rues comme un jour de carnaval, les rapprocha un temps. Ses parents le pensaient devenu raisonnable et s'avisèrent vite qu'Édouard ne pouvait accepter la nouvelle autorité, succédané immangeable de l'ancien régime et qui justifiait les escarmouches et les manifestations dans les quartiers pauvres de la capitale.

Ses amis le délaissèrent devant son entêtement fougueux qui faisait peser sur eux une menace intolérable à leur bien-être. Sauf Catherine et le déjà vieux Didace Tremblay, socialiste bougon et pressier de première classe à l'imprimerie nationale, dont les tirades sur le Tyran, déclamées en vers, faisaient rire sous cape. Personne ne le dénonçait et c'était mieux ainsi, car à sa pension de proche retraite, il n'aurait pas eu droit. Didace avait ses allées et venues franches et rapportait à Édouard les livres ou les feuilles qu'une erreur mécanique destinait aux rebuts. Quant à l'édition gouvernementale, textes de lois, discours du budget et dossiers confidentiels du Tyran ou de ses successeurs, il en subtilisait une copie finale en rognant ou salissant quelques pages tout en clignant de l'œil. C'était sa manie et les travailleurs fermaient les yeux parce qu'il valait mieux avoir Didace dans sa manche. Il était, de loin, le meilleur artisan de l'imprimerie et diagnostiquait les bobos des machines à leurs toussotements.

Le jour de son départ, outre la traditionnelle montre plaquée or des patrons, les gars lui donnèrent une réplique de SA presse en bâtons de *popsicle* sur laquelle s'imprimait un texte où se détachait en grosses lettres le nom d'Édouard Rivière. Il en avait vacillé de bonheur. Peu avant sa mort, il l'avait léguée à Édouard qui, les jours où son moral était à plat, se mettait à l'épousseter tendrement, avec des gestes minutieux de grand-mère effleurant ses délicats bibelots en porcelaine. Se remémorant les jours heureux, les petites attentions pleines de délicatesse, la joie de vivre quand le printemps déborde par les persiennes et nous inonde d'une énergie nouvelle et de ce besoin irrépressible de sortir sur le balcon et de crier à l'air libre. L'amitié solide de Didace lui revenait alors comme un vent de fraîcheur et d'audace et, pareille aux miniatures des aïeules sur les étagères anciennes, lui confirmait qu'il n'avait pas vécu en vain. Loin de l'étouffer de nostalgie, ce sentiment lui redonnait la force de continuer.

Avant-hier, en attendant les jeunes et après avoir commencé à épousseter la maquette, il se surprit à se demander à qui la laisser en héritage. Il ne voyait personne et ce constat le renversa par sa franchise crue. Il pensa à Catherine, essaya de jumeler son souvenir de Didace aux goûts artistiques de sa cousine. En vain. La cruauté de la situation le subjugua. Lui, porte-parole des milliers de bâillonnés laissés en marge de la prospérité, n'avait personne à qui léguer l'objet personnel qui résumait sa vie. Ses enfants ? De quasi inconnus, pour ainsi dire, qu'il avait dû apprendre à décoder comme tous ceux qui l'approchaient. Leur dernière rencontre remontait à plus de quinze ans. Après le décès de Paule, ils avaient traversé le pays pour connaître ce père dont elle leur avait peu parlé, une valise pleine des lettres et des papiers qu'elle avait conservés comme des reliques : coupures de journaux, cartes de Noël et d'anniversaires aux enfants, lettres expresses à Paule, toujours les mêmes : il travaillait fort, avait vu un tel qui la saluait et lui souhaitait bonne santé.

De lui, par elle, ils savaient la beauté de son regard transparent d'une douceur presque enfantine, contraste frappant avec son intransigeance et sa rigueur sans compromission qui le vouaient à la solitude et à la pauvreté. Son amour s'étendait à l'Humanité et à personne en particulier, comme si l'amour d'un individu contrecarrait son idéal universel. Paule s'était remariée, lui pas. À son remariage, il lui offrit ses vœux sincères de bonheur et il le pensait vraiment, leur avait dit leur mère. Sa passion de la Vérité, de la Connaissance et de la Justice s'accordait mal à leur vie conjugale dont les menus gestes lui étaient d'irritants obstacles quotidiens à sa liberté obsessionnelle. Il lui aurait fallu une femme aussi engagée que lui dans son combat contre la tyrannie, prête au sacrifice de son confort, à l'acceptation exaltée de leur vie précaire, gage de leur amour mutuel et du bien-fondé de leur lutte. Ou simplement une femme habituée à la pauvreté. Elle n'avait pas su. La naissance de Juliette avait ébranlé ses convictions politiques, celle de Jean-Paul les avait complètement sapées. Était-il nécessaire de vivre dans la misère, de travailler comme un ouvrier pour prendre la défense des pauvres ? Il gaspillait son talent et, les mois d'hiver, son intégrité n'apportait guère de chaleur dans leur misérable appartement. Ses beaux-parents l'aidaient par de l'argent donné en cachette, par les plats cuisinés, les conserves et les gâteaux maison remis le dimanche et les jours de fête et par les lainages tricotés durant la belle saison, un ou deux points plus grands pour être à la taille des enfants à Noël.

Plus Édouard s'entêtait à relever les injustices du régime, plus ses relations avec ses parents prenaient le ton de discussions enflammées, éprouvantes pour tous, y compris les enfants qui se mettaient à pleurer dès qu'il montait la voix, l'obligeant à se restreindre jusqu'à l'exaspération. Il cessa de lui-même de les accompagner le dimanche et ces après-midi de congé furent, un temps, une bénédiction pour tout le monde. Quand la famille revenait, il était d'humeur agréable et il ne descendait que pour saluer ses parents dans l'auto, sans entamer de conversation. Ces dimanches lui étaient essentiels et bientôt ils ne lui suffirent plus. Il voulait davantage de liberté, comme un gamin souhaite la prolongation des vacances et bougonne et s'attriste devant l'impossible.

Il y a quinze ans, les retrouvailles des enfants avec leur père avaient été difficiles, sinon lamentables. Arrivés tôt le matin, ils s'étaient d'un coup d'œil rendu compte qu'il n'était pas doué pour l'entretien ménager. Ou qu'il avait simplement oublié quel jour c'était ou, encore, qu'ils ne partageaient pas la même notion du tôt le matin. La vaisselle traînait, le frigo à moitié vide conservait à peine de quoi rassasier une personne malingre et le lait avait suri, oublié sur le comptoir à côté de la cafetière. Gauche, énervé, Édouard leur avait fait de la place en débarrassant la table de la cuisine d'un empilement de journaux et de textes qu'il avait portés au salon.

— Je vous attendais un peu plus tard, ne put-il s'empêcher de dire, moitié pour s'excuser du désordre, moitié pour cacher sa gêne.

— On peut revenir, avait suggéré Juliette d'une voix grave qui saisit Édouard.

Il s'arrêta, les bras chargés, et tout en la dévisageant il s'exclama :

— Tu as la voix rauque de ta mère au petit matin.

Il se sentit ridicule et enchaîna, timidement.

— Je n'ai pas déjeuné, et vous ?

— Oui, en route.

— Bon, laissa-t-il tomber, comme au bout d'un cul-de-sac, les bras toujours chargés de papiers.

— Mais on prendrait bien un café, avança Jean-Paul en regardant sa sœur, et peut-être aussi des rôties.

— En ce cas, vaut mieux sortir, dit-il, visiblement soulagé, aller au resto du coin.

La salle était à moitié remplie et ils s'attablèrent au fond. La serveuse, Alice, une femme bien en chair et joviale, salua Édouard en lui demandant d'un ton sérieux :

— De nouvelles recrues, monsieur Rivière ?

— Non, Alice. Pas des militants. Ce sont mes enfants, dit-il d'un air digne.

— Vos enfants ! s'exclama-t-elle stupéfaite.

Quelle tête elle avait faite ! Depuis le temps qu'elle bichonnait son révolutionnaire, lui servant souvent une très grosse pointe de tarte au sucre avec de la glace à la vanille ou une plus grande portion de macédoine de légumes avec son bœuf haché, jamais il ne lui avait mentionné avoir des enfants. Devant son incrédulité, il lui confia qu'ils venaient du fin fond de l'Ouest et qu'ils en étaient à leur premier voyage dans la capitale. Elle hocha la tête et glissa un regard en coin sur la cravate et la chemise blanche du fils, le tailleur de couleur fuchsia de la fille. Édouard vit qu'au comptoir, elle les montrait par un signe du menton au patron et cela le mit mal à l'aise. Il aurait mieux valu se rendre en territoire neutre, pensa-t-il en prenant soudain conscience de la présence hétéroclite, dans une binerie comme celle-ci, de ses enfants bien mis, vêtus comme ceux

du haut de la colline et s'exprimant sans doute comme eux plutôt qu'en patois de rue. Il remarqua que Juliette avait étalé sur ses genoux la serviette de table et attendait son café, le dos droit et les mains fermées sur ses cuisses. Une couventine, non, une femme du monde, pensa-t-il sans savoir s'il en était agacé ou pas. Il était pour le moment décontenancé et cherchait une phrase intelligente pour briser le silence intimidant et leur attente insupportable. Il ne trouva que ce banal « Vous avez fait bon voyage ? », comme un caillou lancé trop fort sur un étang gelé et qui rebondit dans le vide, en égratignant à peine la pellicule de glace. Enfin, Alice apporta le petit déjeuner et ils s'occupèrent à manger. Quand elle vint resservir du café, elle ne put s'empêcher de remarquer :

— Votre fille vous ressemble comme deux sous, monsieur Édouard !

— Elle a la voix de sa mère et lui, c'est le portrait de mon père, enchaîna-t-il aussitôt.

La glace de l'étang fendillait légèrement et peu à peu, les jeunes parlèrent de leur avenir. Elle terminait sa psychologie et voulait ouvrir un cabinet ; lui étudiait l'architecture et devait continuer ses études ici, habitant chez son grand-père et travaillant à son bureau pour se familiariser avec sa pratique. Il n'était pas sûr de s'acclimater à la ville et les bruits de sa campagne lui manquaient déjà. Le repas terminé, chacun trouva prétexte à partir et ils se quittèrent sans grande effusion de sentiments, se donnant toutefois rendez-vous pour dîner le soir suivant.

Édouard rentra chez lui et passa de longues heures à épousseter la maquette, en oubliant jusqu'à sa réunion avec le comité organisateur de la Marche de la libération soulignant le jour anniversaire de la mort du Tyran. Le repas du lendemain le mettait au supplice et s'il avait su que ses parents allaient être de la partie, il ne s'y serait jamais présenté. Toute la matinée, il fut d'une humeur morose, cherchant quoi se mettre sur le dos : de chemise blanche et de cravate, il n'avait pas, encore moins de complet-veston, et son jean était si délavé qu'il partit s'en acheter un bleu foncé, ainsi qu'une chemise sport à fines rayures marine et des chaussettes bleues. Il se trouvait fort présentable, à son goût vêtu, nullement à celui des autres. Dès son arrivée au resto, il le vit à leur expression, l'air de dire : « Même pas capable de s'habiller convenablement » et cela le fit bouillonner de colère. Son père le toisa comme s'il était un gamin et pour la galerie, il ne put retenir une remarque désagréable.

— On se demande bien de qui ton fils peut tenir.

— Cela dépend. Tu parles de caleçon ou de cerveau ? rétorqua-t-il du tac au tac.

— C'est une plaisanterie ? fit son père offusqué.

— Toujours aussi mauvaise, répondit Édouard en s'assoyant.

— Je trouve que ta chemise te va très bien, l'assura sa mère pour apaiser les esprits.

— Merci maman, dit-il exaspérer. À mon âge, ce compliment me va droit au cœur.

Puis, il se tourna vers ses enfants, cramoisis et intimidés, et leur demanda ce qu'ils avaient de nouveau depuis la veille. Le repas fut d'une froideur et d'un ennui exécrables. Chacun avançait des phrases hésitantes, pesait ses mots comme chez l'usurier, l'or à mettre en gage, évitait tout sujet d'actualité un tant soit peu sérieux, y allant de banalités, d'anecdotes inintéressantes, de lieux si communs qu'ils en étaient honteux pour leurs propriétaires. Des retrouvailles ? Aussi bien dire des funérailles et à la fin du repas, s'entêtant à payer sa quote-part, Édouard s'emporta.

— Jamais des proches ne me furent aussi étrangers. Ou vice versa, dit-il cyniquement en se levant de table. Bonne fin de soirée à tous, ajouta-t-il en les quittant.

Sa mère allait tendre le bras pour le retenir, mais l'appel à l'ordre de son mari arrêta son geste. Les jeunes balbutièrent un bonsoir qu'il n'entendit pas. Cette nuit-là, il déambula dans la ville, ombre blafarde parmi les esseulés, avant d'aboutir chez Catherine à cinq heures, hagard, les yeux rougis et les traits défaits. Vide. Moralement ruiné. Il avait tout imaginé, sauf le désastre de leur rencontre. De par les lettres de Paule, il avait cru retrouver de jeunes adultes bien équilibrés, différents de ceux avec qui il travaillait parce qu'élevés loin des tourbillons et des éclats de la capitale, mais en paix avec leur passé. Wilfrid, lui écrivait-elle, leur était un bon père et les enfants grandissaient bien.

Trois jours plus tard, vers les dix heures du matin, Juliette sonna à l'improviste à sa porte. Un jeune lui ouvrit et elle se trouva en plein milieu de militants de son âge besognant aux derniers préparatifs de la Marche de la libération. « Une autre bénévole, entendit-elle à son sujet d'un ton joyeux, cela tombe bien. On n'est jamais trop de monde. » Sans avoir le temps de placer une phrase, elle vit une femme se diriger vers le salon, et crier :

— Édouard, c'est pour toi.

Quand Édouard déboucha dans la cuisine, il s'arrêta pile et balbutia un « Juliette » tellement étonné que les jeunes cessèrent leurs activités pour les regarder l'un après l'autre.

— Bonjour, réussit-elle à dire en tenant de ses deux mains la bandoulière de son sac comme un câble de sauvetage.

Édouard était interloqué. Le silence de la cuisine se propagea au salon et il perçut un « C'est qui celle-là ? » qui le réveilla.

— Je ne m'attendais pas, balbutia-t-il.

Il s'excusa du désordre d'un grand geste de la main puis se ravisa et lui proposa de sortir. Ils n'allèrent pas au resto de leur première rencontre. Juliette préférait marcher. Elle repartait le lendemain et avait désiré le revoir avant son départ, mais elle ne savait plus quoi lui dire. Dans la cuisine, elle avait jalousé ces jeunes qui obtenaient l'attention qu'elle n'avait jamais eue. Une colère sourde montait en elle, mêlée à la blessure de l'abandon si mal cicatrisée.

— Tu ne nous as jamais autant aimés qu'eux, dit-elle en retenant ses larmes. Ils étaient ton univers, nous, d'embarrassantes constellations. Pas même des étoiles filantes qu'on regarde glisser les yeux brillants d'admiration et de bonheur. C'était trop pour toi, trop d'ouvrage comme disait maman pour expliquer ton absence à nos simples jeux jamais assez sérieux pour que tu daignes y participer. Nous n'étions pas tes enfants, mais une perte de temps, un encombrement d'espace, un rideau de fer te barrant l'horizon. Toujours, tu nous as préférés ailleurs, dans un village lointain, sans penser que là-bas nous étions prisonniers de notre détresse, étouffés par nos désirs d'entendre ta voix, même grondeuse, cachés derrière le rideau à épier ton arrivée ou celle du facteur, en pleurant ou ravalant nos larmes, en brandissant de joie tes lettres et tes dessins amusants, au début seulement. En les jetant ou les déchirant par la suite parce que vides de l'essentiel : tu ne viendras pas nous voir, nous ne retournerons pas auprès de toi. Aux Fêtes, le père Noël du centre commercial à qui nous disions nos secrets était plus accessible et aimant que tu ne le fus. Et Wilfrid, attentionné et amoureux de maman, nous a aimés davantage que toi.

Édouard se taisait. Juliette touchait un chagrin qu'il avait pris grand soin à panser. Un jour, il l'avait toujours su, il aurait à rendre des comptes, à mesurer les conséquences de sa jeunesse. Il y pensait sans cesse depuis leur téléphone annonçant la mort de Paule et leur venue. Juliette racontait maintenant leur vie, les articles que leur mère découpait pour qu'ils les lisent plus tard, quand ils seraient capables de saisir quelle soif d'absolu menait leur père à sa perte. Voilà comment Paule le présentait, le blâmant sans le condamner, l'excusant sans lui pardonner. Sur lui, Wilfrid ne passa jamais de remarques et il s'installa dans leurs vies avec la solidité tranquille du grand chêne aux branches duquel pendait leur balançoire au fond de la cour. Et c'est vers lui qu'elle retournait et vers son désir de se spécialiser en psychologie enfantine et son rêve d'ouvrir un cabinet de consultation. Elle appartenait à ce coin de pays et n'en désirait point d'autre, alors que Jean-Paul était divisé entre les ambitions de son grand-père et son attachement à son passé, là-bas. Et être le fils d'Édouard Rivière ne facilitait guère sa vie.

À force de parler, Juliette avait fini par calmer sa colère et ils marchaient en silence. Elle attendait sa réaction. Il cherchait ses mots.

— Paule et moi, nous nous sommes mariés jeunes, finit-il par dire. J'étais étudiant en droit, elle aux beaux-arts, et nous partagions beaucoup d'idées. Du moins le croyions-nous. Quand tu es née, nous étions dans la misère. Par ma faute. Mon idéalisme. Je venais de refuser de faire mon barreau et je travaillais comme pompiste. Paule ne comprenait pas que je me désiste par principe. Elle m'avait imaginé prendre la défense des causes qui nous tenaient à cœur, au lieu de quoi je lui répétais qu'il était vain de penser entrer dans le système pour le réformer. À tant observer le régime du Tyran, avec ses privilèges, ses passe-droits et ses concessions aux élus de son cénacle, il m'apparut très clair que je répugnais à faire des courbettes sous prétexte de mieux combattre le système. Je n'avais pas l'impudence de me croire meilleur ou moins corruptible que d'autres pour lutter de l'intérieur. La seule manière d'atteindre la victoire était de rester à l'écart du pouvoir. De conserver ma liberté et de veiller à ne pas me retrouver pieds et poings liés. Encore aujourd'hui, je suis de cet avis et je n'ai qu'à regarder ceux qui ont cru pouvoir changer le système de l'intérieur – mon ami Vincent par exemple, aujourd'hui ministre – pour savoir que c'est faux.

J'avais plein de projets et d'études et vos naissances, il est vrai, m'apparurent comme le plus grand obstacle à ma liberté. D'une part, par le temps précieux que votre présence et vos soins m'ôtaient. D'autre part, par la détresse et la peur sournoises qui s'insinuaient à la maison. Une émeute ? Une manifestation ? Une descente de police dans un local tout à fait légal ? Un article sur les récentes manœuvres pour détourner une rivière au profit d'une multinationale ? Une saute d'humeur de mon père ? Je retrouvais alors une Paule nerveuse, faisant les cent pas à se demander si j'avais été arrêté ou frappé lors d'une manifestation, en colère contre moi, une furie égale à son angoisse et me menaçant de partir si je ne devenais pas responsable et ne pensais pas davantage aux enfants qu'à mes causes. Je mettais vos vies en danger et mon entêtement vous maintenait dans la misère. Mon activisme isolait Paule de toute vie sociale, au point où elle craignait de sortir de la maison et de se voir pointer du doigt ou de se faire bousculer. C'était invivable et le divorce, oui, me fut une délivrance. Enfin, j'avais du temps. Enfin, j'avais la paix de l'esprit nécessaire pour travailler à la seule chose que j'ai voulu faire. J'acceptai d'emblée sa décision de retourner dans son village. Paule était une bonne personne. Elle était une bonne mère et si, de vous éloigner d'ici ou de moi, lui paraissait la meilleure solution, alors c'est que c'était la meilleure, tout simplement. Elle a agi comme une chatte déplace ses chatons, en les tenant par le cou pour les mettre à l'abri du danger qu'elle flaire. Et moi, si mauvais père, le mieux que je pouvais vous donner était la chance de grandir en dehors de moi et de la menace que je représentais pour vous.

Vous m'avez manqué, par l'habitude de vous voir. J'ai pu plonger à corps perdu dans mon combat où j'ai été heureux et malheureux. C'est tout. Comme une roche lancée dans la mare aux couleuvres. Cela fait des vagues, des ondulations de plus en plus larges avant que l'eau ne se referme sur la roche sans qu'on puisse affirmer l'endroit exact où elle est tombée. C'est là, quelque part, et pour la ressaisir, il faudrait remuer la vase ou vider l'eau. Vous étiez si jeunes et Paule, si attrayante ! À aucun moment n'ai-je douté qu'elle puisse se remarier. Sur le quai le jour du départ, je lui ai souhaité de refaire sa vie avec quelqu'un qui l'aimerait mieux que moi et qui, pour vous, serait le père que je ne saurais être. Et Wilfrid, tu l'as dit, vous a élevés et aimés davantage que moi. C'est vrai, et c'est tant mieux ainsi, du moins le croyais-je.

Ils avaient arrêté de marcher pendant l'aveu. Édouard regardait sa fille droit dans les yeux, lui disait sans faux-fuyant des mots pénibles qu'il ne répéterait pas. Juliette avait soutenu son regard limpide d'une infinie douceur, sans malice et profondément lumineux, comme le lui avait toujours dit sa mère. Maladroitement, il lui ouvrit les bras et la serra très fort, longtemps, jusqu'au bout de leurs larmes. Avant de se séparer, Juliette lui arracha la promesse de ne pas faire à Jean-Paul ce que son père lui faisait, de briser le cercle infernal et de l'accueillir, s'il venait à lui, avec bienveillance.

Édouard ne revit son père qu'à son chevet à l'hôpital, peu avant sa mort. Encore lucide, le moribond le remercia de lui avoir donné un fils comme Jean-Paul. Ce furent ses seules paroles. Son père mourut en le reniant, mais avec la satisfaction d'avoir une descendance digne de son nom. Chez le notaire, dès la lecture du testament lui confirmant qu'il était déshérité par crainte que son argent serve à financer la révolution, Édouard se leva, embrassa sa mère pour la dernière fois et serra la main de son fils tout en le touchant à l'épaule. Une fois dans la rue, il respira à fond, vraiment libre, étrangement reconnaissant à son père d'avoir conservé ses principes et de ne pas l'avoir mis dans l'embarras avec un héritage bien pourvu.

Aujourd'hui, sa fille était mariée et pratiquait la psychologie. Elle attendait son troisième enfant. Ils correspondaient régulièrement et Édouard avait un album plein de photos de ses petits-enfants. Jean-Paul avait succédé à son grand-père, non sans difficulté au début vu son jeune âge. Le bureau prospérait et Édouard crut à trois reprises avoir reconnu son fils : deux fois, lors d'un discours public et l'autre fois, près de chez lui. Il n'était pas encore marié et on lui prêtait régulièrement des fiancées dont la dernière en titre était la nièce d'un intime du PM. Après une enquête discrète, Édouard remercia le ciel que l'intime ne soit pas Paul Royer. De là à le croire heureux, il était incapable de l'affirmer tant son fils lui demeurait étranger. Que pensait-il de son pamphlet ? Tantôt, écouterait-il, comme des milliers de spectateurs, sa conférence de presse ou jouerait-il l'indifférent ?

Édouard toussa, grelottant de fièvre sous sa couverture. Il entendit un léger coup à la porte et demanda faiblement :

— Qui est-ce ?

— Hélène.

— Entre.

Il était fiévreux et son corps, secoué de spasmes, ne lui obéissait plus. Il claquait des dents, marmonna : « J'ai froid » et Hélène, en glissant ses mains sous la couverture, rencontra les siennes, glaciales et tremblantes.

— Où as-tu mal ? chuchota-t-elle.

— Nulle part. À la tête. J'ai si froid, Hélène.

Il transpirait d'angoisse. Au fond de ses yeux se lisait son appel suppliant à l'aide, son besoin animal de chaleur. Elle se déshabilla et s'allongea à ses côtés, frissonnant au contact de ses pieds et de ses genoux gelés, de ses mains qui n'osaient la serrer de crainte de hérisser sa peau de fines aiguilles de givre. D'instinct elle se cambrait, repliait ses membres avant que le froid ne la pénètre, récupérant sa chaleur avant de lui masser les pieds avec ses orteils, de couvrir ses jambes et sa poitrine de sa chair chaude, de lui frictionner les mains. Délicatement, du bout des doigts, comme une amante défroisse les plis d'une lettre d'amour. Le corps d'Édouard avait perdu ses points de repère, lieux de taquinerie, et là où ses mains s'attendaient à palper des bourrelets encore fermes, elles rencontraient une mince pellicule de peau tendue sur une ossature saillante. Hélène avait l'atroce sensation de maintenir en vie artificielle un moribond et elle s'entêtait, au bord du découragement, en guettant des signes infimes de mieux-être. Elle continua à lui transfuser sa chaleur, à souffler sur son thorax amaigri son haleine désespérée. Les spasmes d'Édouard s'espacèrent puis diminuèrent d'intensité. Sa fièvre tomba et il l'enlaça.

— Réveille-moi dans quinze minutes, murmura-t-il.

Il s'endormit la tête sur sa poitrine. À son réveil, il lui caressa les seins, aventura une main entre ses cuisses et la retira aussitôt, incapable de lui dire merci ou simplement je t'aime. Devant les questions muettes d'Hélène, il lui dit en se levant :

— Demain, j'aurai les résultats des examens médicaux.

— Tu vas me les transmettre ?

— Promis, dit-il avec un léger sourire.

Il se pencha vers Hélène et l'embrassa tendrement. C'était bon. Pas comme leur passion d'antan. Ils avaient vécu onze ans ensemble, enfiévrés par leur amour et leurs causes communes. Une vie excessive, à peine tempérée par leurs emplois réguliers, lui toujours peintre cinq jours par semaine et journaliste d'enquête indépendant, elle, conseillère à l'Association nationale pour le logement social. Un amour fusionnel qui les réveillait enlacés au petit matin, tristes de se séparer et impatients de se retrouver la journée finie. Onze années d'osmose et de folie amoureuse brusquement interrompues. Hélène allait sur ses trente-cinq ans et désirait un enfant. Lui pas. Elle tenta de toutes les manières de lui faire changer d'idée. En vain. Entre la vasectomie et la paternité, il choisirait l'opération.

Cette affirmation eut sur Hélène l'effet d'une bombe. Elle se sentit trahie, rejetée. Leur amour était moins que rien et elle ne valait pas Paule. Son estime de soi dégringola d'un coup, leurs années de vie commune prirent la teinte d'une liaison non compromettante, facile et agréable pourvu qu'elle se résignât aux exigences d'Édouard. Elle fit ses valises et récupéra quelques meubles. Édouard tenta de la retenir. Il l'aimait. Il était prêt à l'épouser. Mais d'enfant ? Non. Hélène le quitta, meurtrie, démolie dans ce qu'elle nommait sa « féminitude ». Les deux années qui suivirent furent pénibles pour les deux amants.

Hélène quitta plusieurs associations militantes et se mordit les lèvres et se broya le cœur pour ne pas l'appeler ou le rejoindre. Les nuits atroces de désirs, elle avalait des somnifères, ainsi que les fins de semaine. Sa peine s'estompa peu à peu, en surface toutefois, car l'évocation de son nom et toute rumeur à son sujet la chaviraient. Quand le hasard les réunissait, leurs gestes maladroits, leurs phrases malhabiles, jamais celles qu'ils voulaient dire, et l'interprétation qu'ils en faisaient les ramenaient tous deux sur les rives de leur naufrage, deux épaves échouées sur la grève de leur amour. Édouard ne comprenait rien à sa peine et la douleur et le sentiment de vide qu'il ressentait lui étaient inconnus. Il n'avait pas éprouvé pareilles émotions lors de sa séparation d'avec Paule et commença à s'isoler, ne conservant que les enquêtes les plus épineuses.

Hélène apprit un jour que son conseil d'administration cherchait un remplaçant à Édouard Rivière, trop malade pour diriger la délicate enquête indépendante sur la contrefaçon ayant mené à l'effondrement d'un HLM en construction et à la mort de trois ouvriers. Hélène était incrédule. La maladie n'avait jamais empêché Édouard de faire son boulot. Elle téléphona à Catherine qui, bien que recluse dans son appartement, était la personne la plus fiable pour lui donner des nouvelles franches d'Édouard. Catherine l'invita à prendre un verre le surlendemain. Les deux femmes ne s'étaient pas revues depuis le décès de Raphaël, mais l'affection qu'elles avaient eue l'une pour l'autre, en un temps où la gaieté et le plaisir rythmaient leurs rencontres, ne se démentait pas. L'appartement n'avait pas changé et sans la canne et cette tristesse insondable dans le regard de Catherine, Hélène aurait pu se croire revenue en arrière. Hélène ne savait toutefois pas comment aborder le sujet et Catherine prit les devants.

— Tu veux des nouvelles d'Édouard, j'imagine ? lui demanda-t-elle en toute simplicité.

— Oui. Au bureau, on m'a appris que sa santé était mauvaise.

— En effet...

— Cancer ? demanda-t-elle après quelques hésitations.

— Pourquoi ne lui demandes-tu pas ?

— Je ne le peux pas. J'ai encore trop mal, dit-elle d'une voix tremblante

— Sacrée Hélène, lui dit ironiquement Catherine. Moi, si un homme avait réagi comme Édouard après une rupture, je n'aurais pas douté deux secondes de son amour.

— Un amour égoïste, ça oui. Un homme qui ne veut pas que je porte un enfant de lui, après onze années de vie commune, je n'appelle pas cela un homme qui m'aime, dit-elle amère.

Le visage de Catherine se plissa. Elle se retint de lui dire qu'ainsi elle ne connaîtrait pas la douleur immuable de survivre à son enfant.

— Édouard n'est pas fait pour avoir des enfants. Sa vie entière a été mue, et tu le sais fort bien, par son besoin insatiable de prendre la défense de tous les « Clovis » que nous sommes, si innocent que nous ne voyons pas le mal qu'on nous destine en douce.

— Je connais ce discours, Catherine. Je l'ai porté à bout de bras avec Édouard. Ce n'est pas du militant dont je te parle, mais de l'homme qui me tenait dans ses bras la nuit.

— C'est le même, Hélène, comment peux-tu ne pas le comprendre ? s'emporta Catherine. On ne peut être un activiste de premier plan et un père de famille tranquille donnant la purée à fiston, entre deux réunions.

— D'autres réussissent, répliqua Hélène. Il y a plein de syndicalistes...

— Des jobeurs, rétorqua Catherine énervée, avec un salaire annuel garanti, des slogans à vie, des cris d'indignation dès qu'ils entendent le *cue* du patronat et des ententes à l'amiable sous le manteau pour favoriser un secteur économique au détriment d'un autre. Ils font partie du même système. Comment peux-tu, toi, l'oublier ?

— Parce que je veux un enfant d'Édouard et que je sais pouvoir m'en occuper, veiller sur lui.

— Hélène, si tu avais fait cette demande à Édouard au début de votre relation, lui dit-elle en baissant le ton, Édouard aurait rompu sur-le-champ. Tu ne l'as pas fait. Pourquoi ?

— J'étais jeune, follement amoureuse et il me comblait. Nous avions des choses exaltantes à vivre.

— Voilà ! Toi non plus, tu n'avais pas de place pour un enfant.

— C'est vrai. Mais j'étais jeune que je te dis et je croyais avoir le temps.

— Et là, tu te réveilles, approchant l'heure fatidique de tes trente-cinq ans et l'urgence de la maternité sans laquelle, dit-on, une femme n'est jamais une femme te tiraille les entrailles, dit Catherine d'une voix ironique.

— Oui, s'exclama Hélène presque en colère.

Après un court silence, elle lui demanda comment allait Édouard.

— Mal...

— Mal ! Combien mal ? Mal comment ? s'enquit Hélène impatiente.

Édouard faisait une dépression. Depuis leur rupture, il n'avait cessé de glisser, à tel point que sa passion était devenue dégoût. Il ne pouvait voir un dossier ou entendre une demande d'aide sans avoir la nausée. Il avait fermé à clé la porte du salon double et vivait entre la cuisine et la petite chambre, économisant ses forces pour aller peinturer tous les matins. À l'en croire, ses années de labeur l'avaient épuisé et un virus s'accrochait à sa fatigue, l'empêchait de reprendre des forces.

— Tu ne vas pas me mettre sur le dos sa dépression nerveuse, lui dit Hélène en se rebiffant.

— Bien sûr que non ! La rupture l'a juste précipité dans le vide, comme si le sol s'était affaissé sous ses pas, alors qu'il était certain de marcher sur du solide.

— Je suppose que c'est moi, le solide.

— En quelque sorte, oui. Toi. Votre relation. Votre connivence et votre complicité. Édouard n'avait jamais pensé pouvoir jumeler son travail avec une vie amoureuse intense. Entre Paule et toi s'étendent de longues années de solitude, sentimentale j'entends. Ton départ l'a obligé à dire adieu au bonheur, ce qui n'est pas facile. Il est venu à deux doigts de céder, pour l'enfant. Il s'est heureusement ravisé parce qu'il t'en aurait voulu et à lui aussi. Votre rupture n'aurait été que retardée et plus amère, avec des récriminations et des injures lapidaires de vieux couples à bout de décence.

— Tu crois qu'il va s'en sortir ?

— Oui. Quand il aura accepté l'intolérable de ton absence et la solitude dont il a si peur et que les années avec toi lui avaient fait oublier.

— Penses-tu que le voir et lui parler l'aiderait ? demanda Hélène après un long silence.

— L'aider à quoi, Hélène ? À ne pas penser à toi ? À vivre sans toi ? À te désirer moins ? À se mettre un garrot sur le cœur ? Qu'est-ce que tu veux ? lui demanda Catherine, agacée.

— Je ne sais pas. C'est vrai. Je ne sais plus. Tu parles comme s'il était le seul à avoir mal et que notre séparation ne m'avait pas fait basculer dans le vide moi aussi.

— Pas du tout, objecta Catherine, mais tu es venue pour entendre parler d'Édouard ou pour me raconter ta peine d'amour ? Si tu espérais que j'agisse entre vous comme un messager, tu as frappé à la mauvaise porte.

— Tu ne lui parleras pas de ma visite ?

— Non. À moins que cela soit essentiel à sa guérison.

— Si je lui proposais un contrat ?

— Je n'ai pas de conseils à te donner, coupa sèchement Catherine, mais je voudrais juste te rappeler que si c'est un prétexte pour le voir, j'ose espérer que tu penseras à l'homme que tu as aimé, pas seulement au personnage public dont ton association a besoin.

Hélène se tut, songeuse. Il n'y avait plus rien à ajouter. Elle s'apprêta à partir et Catherine en se levant lui dit avec sincérité :

— Tout cela est bien malheureux, Hélène. Vous sembliez tant faits l'un pour l'autre. Qui sait ? Peut-être devez-vous vous oublier pour que renaissent d'autres sentiments entre vous ?

Hélène n'essaya pas de revoir Édouard ni d'avoir de ses nouvelles par des moyens détournés. De se faire à l'idée qu'elle n'aurait pas d'enfants, sans éprouver ni rancœur ni amertume, exigea une longue réflexion tant elle se sentait en deuil de l'être qui ne serait jamais. Elle plongea davantage dans le travail et reprit certaines activités militantes qui n'intéressaient pas Édouard. Sur sa table de chevet, les somnifères lui étaient encore de fidèles compagnons les fins de semaine et durant les Fêtes. Elle reporta ses vacances d'été à l'année suivante, au lieu de louer un chalet avec sa copine Lili. Même si le bureau était fermé, elle se proposait d'avancer les projets malmenés ces derniers mois.

Un jour, en sortant du bureau, elle vit Édouard qui l'attendait. Ils se saluèrent gauchement et Édouard lui expliqua qu'il allait reprendre la direction de l'enquête sur l'effondrement du HLM et travailler avec Lili. Il se demandait si elle s'offusquerait de ne pas être rattachée au dossier, auquel cas, il... Hélène n'entendait pas ses paroles, que les battements affolés de son cœur qui cognait trop. Il avait maigri et cela lui allait bien. Encore séduisant, pensa-t-elle en fuyant son regard si différent d'avant, comme si un voile en atténuait l'éclat radieux. Elle regardait ses mains noueuses gesticuler, ses grandes mains de corolles sur ses seins et elle eut un léger mouvement de recul et de surprise quand Édouard les cacha brusquement dans les poches de son coupe-vent. Elle n'avait rien compris de ce qu'il lui disait et lui répondit un

« Fais comme tu veux » avant de le quitter à grands pas. Si troublée alors qu'elle se croyait guérie de lui. Édouard la regarda s'éloigner, le regard éteint. Elle avait maigri et cela lui allait bien. J'aurais dû l'appeler, pensa-t-il, au lieu de lui tomber dessus à l'improviste. Entre eux s'installaient le grésillement et la friture des mauvaises communications.

Édouard reprit le dossier et travailla avec Lili, d'une discrétion exemplaire. Chaque fois qu'ils se croisèrent, leur malaise était palpable et leurs maladresses si puériles qu'ils firent tout pour s'éviter. De vrais ados amoureux jouant à l'indépendance de peur de s'électrocuter, pensait Lili. Naviguer entre son travail avec Édouard et son amitié pour Hélène devenait si difficile que Lili l'apostropha de front, croyant arranger les choses.

— Hélène, cesse de me regarder comme une rivale. Pour Édouard, il n'y a qu'une femme. C'est toi. Et si tu en doutes, tu ne le mérites pas.

Hélène se débrouilla alors pour ne pas être au bureau aux heures où les membres du comité sur le HLM se réunissaient. Elle voyait arriver la fin de leur mandat avec soulagement quand son chef d'équipe la fit venir avec trois de ses collègues. Il avait un dossier urgent et brûlant à leur confier : une enquête sur la présomption de pots-de-vin dans l'aménagement du quartier Jean XXIII. Un travail délicat parce que touchant, selon ses informations, au ministre de la Voirie. Dès qu'elle entendit le nom, Hélène voulut se désister, ce que son patron refusa net. Il l'avait pressentie comme responsable parce qu'elle était la plus ancienne, donc celle qui connaissait le mieux les prestataires à interviewer.

— Et mon supérieur immédiat, c'est toi ? s'enquit-elle en toute normalité.

Au temps qu'il prit à lui répondre, à sa manière de regarder ses collègues, Hélène comprit et se composa un visage de marbre.

— Nous allons travailler ensemble, dit-il d'une voix rassurante, mais le C.A. a suggéré que tu sois l'adjointe de monsieur Rivière.

— Avec augmentation salariale ? demanda-t-elle pour se donner une contenance.

— Non, mais avec des frais de déplacement, dit-il du tac au tac.

— La normale, quoi ! ronchonna-t-elle.

Son patron laissa passer la remarque, déclara la réunion terminée et retint Hélène pour lui transmettre certains documents.

— Les trois autres ne sont pas au courant, pour toi et Édouard, lui dit-il sur le ton de la confidence. Et au nouveau conseil d'administration, il n'y avait que Bouchard et Pépin à le savoir et ils se sont tus. Ou plutôt, ils ont confirmé que de tous les employés, tu étais la mieux placée pour mener à bien cette étude. Tes affaires de cœur ne regardent que toi, Hélène, mais nous souhaitons qu'elles n'entravent pas le travail.

— Ce que vous me demandez est dur, lui avoua-t-elle déprimée.

— Tu peux en sortir grandie, gagnante. Et je suis là, si cela tourne trop vite, lui rappela-t-il affectueusement.

La journée de travail terminée, elle alla prendre un verre avec Lili. Elle était désemparée et songeait à démissionner.

— Jamais je ne pourrai piloter ce dossier, dit-elle à Lili au bord de l'affolement.

— Vous êtes à armes égales, Hélène. Penses-tu qu'il n'est pas aussi troublé que toi de la décision du C.A. ? Qu'il n'a pas le trac de se retrouver face à face avec toi ? Réfléchis, Hélène. Prends sur toi, merde. S'il y en a une qui le connaît, c'est bien toi.

C'était vrai. De le savoir ne diminuait pas nécessairement ses crampes d'estomac. Elle commença à travailler avec ses collègues, préparait avec un soin extrême les détails et les points à discuter avec Édouard, davantage mégère que professionnelle. Lui restait posé. Il écoutait. Commentait. Orientait les champs d'investigation. Soulignait l'à-propos de leurs suggestions. Faisait de tels efforts pour se contrôler qu'avant la fin de la réunion, son tic revenait et il se mettait à se gratter l'oreille. Lorsqu'il s'en rendait compte, il cessait en jetant un regard en biais à Hélène pour recommencer aussitôt après. Au bout d'un mois, un jeudi soir, il demanda à brûle-pourpoint :

— Quelqu'un est volontaire pour m'accompagner en région demain ? C'est pour aller interviewer un ancien directeur de chantier, Bob Baxter.

Les collègues se regardèrent, indécis. Ils avaient des conjointes à consulter.

— Et toi, Hélène ? demanda-t-il d'un ton naturel.

— Moi ? balbutia-t-elle en manquant de s'étouffer.

— Oui. Est-ce que cela t'est possible ?

Les jeunes attendaient sa réponse. Elle se sentit ridicule, une mijaurée aux joues rougies. De quoi leur donner l'idée que...

— Parfaitement, dit-elle d'une voix assurée. Si cela peut faire avancer le dossier.

— D'accord. Je viendrai te chercher ici à dix-sept heures trente. Cela te va ?

— Oui, répondit-elle d'une voix plus professionnelle que jamais.

Comment elle sortit de la salle, salua ses collègues et rentra chez elle, Hélène n'en a aucun souvenir. Elle tomba à la renverse sur son lit, incapable de manger, de se dévêtir, de dormir. Affolée. Traversée d'un espoir fou à refréner, d'un désir à dompter. Elle revoyait la réunion d'aujourd'hui et les précédentes, cherchait des signes avant-coureurs, interprétait les silences d'Édouard, ses regards à la dérobée afin de savoir quoi penser, car enfin, de tous, elle était la seule potentiellement disponible, sans obligations familiales. Il était impossible qu'il n'y ait pas songé. Une invitation déguisée ? Elle se releva d'un bond, marcha de long en large dans son appartement, imaginant des scénarios, se demandant comment réagir, quoi dire demain, quand un détail la plongea en plein désarroi.

— Merde ! s'exclama-t-elle. Bob Baxter habite à quatre cents kilomètres d'ici !

Elle se versa de la vodka pour reprendre ses esprits, s'assit à califourchon dans un fauteuil en tâchant d'analyser l'offre. Huit cents kilomètres aller-retour, plus un souper, plus un entretien d'une heure, cela pouvait se faire en une nuit. Coucher en route était plus sensé. Elle avait beau décaler les étapes, placer l'entrevue en même temps que le souper, le résultat était le même : elle en avait pour huit heures en tête-à-tête avec Édouard dans une auto, avec ou sans nuit d'insomnie dans une chambre d'hôtel. À côté de la sienne ? Dans quoi me suis-je engagée ? se dit-elle en se servant un autre verre de vodka, puis elle se précipita dans la cuisine se mettre quelque chose dans l'estomac, se répétant à satiété « Dans quoi me suis-je engagée ? » entre deux bouchées de fromage et une rasade d'alcool. À dix heures, elle était ivre, mais guère plus avancée. Sa chambre était sens dessus dessous de l'avoir fouillée pour trouver un sac dans lequel mettre ses produits de beauté et des vêtements de rechange, au cas où... mais sans qu'il n'y paraisse, au cas où... pour ne pas qu'il s'imagine qu'elle avait pensé à... ou lui donner l'idée qu'elle s'était imaginé que... Elle s'endormit peu après d'épuisement, les lumières allumées.

S'être rappelé les remarques de Lili l'aurait peut-être aidée à calmer son énervement, en pensant qu'Édouard était aussi désorienté qu'elle. Il n'en revenait pas de son culot et se demandait ce qui avait pu déclencher pareille avance. Il était rentré tout droit à la maison, avait décommandé son souper avec Catherine sans lui en donner la véritable raison et d'une voix surexcitée, il lui avait juré qu'il n'avait pas bu, que rien de particulier n'était arrivé et qu'il l'aimait beaucoup. Il raccrocha, fébrile, rieur et totalement désorganisé. Il avait prévu partir le lendemain midi, prendre une bière avec Baxter en fin de journée, peut-être souper avec lui avant de revenir tard dans la soirée. Et sans crier gare, il s'était entendu demander à Hélène de l'accompagner sans se donner la moindre possibilité de revenir sur son offre.

— À quoi ai-je pensé ? murmurait-il en ricanant, content malgré tout de lui.

Il ouvrit la porte du frigo, la referma et alla souper au resto du coin. Alice l'accueillit avec chaleur, en s'exclamant :

— Vous avez bien l'air de bonne humeur aujourd'hui, monsieur Édouard !

— Je crains d'avoir pourtant fait une bêtise, dit-il en éclatant d'un rire nerveux.

— Cela doit en être une belle, affirma-t-elle avant de lui annoncer le plat du jour.

Le repas lui ramena les pieds sur terre. De la fébrilité, il passa au gros bon sens. Ce mois à côtoyer Hélène l'avait dérangé bien plus qu'il ne se l'avouait, le soir, en récapitulant les faits saillants de la journée. Son excès de professionnalisme l'avait d'abord surpris, sa manière de lui parler, amusé et agacé bien souvent, ses esquives et sa féminité, énervé. Certaines nuits, il s'endormait en emportant dans ses rêves son chemisier seyant ou sa jambe croisée bien davantage que le prochain ordre du jour. Au matin, l'idée de la revoir l'éveillait, lui donnait un allant qui s'émiettait devant le comportement strict qu'elle prenait à jouer son rôle d'adjointe. Elle n'était que froideur, distance, professionnalisme outré alors que les gestes qu'il connaissait sur le bout de ses doigts traduisaient sa nervosité, son impatience, son malaise d'être là. Le travail progressait bien, dans une ambiance cependant rigide qui le heurtait. Il avait pensé s'en ouvrir à Hélène en l'invitant à déjeuner, mais le moment propice ne s'était pas présenté. Édouard, son repas terminé, rentra chez lui inquiet, presque déprimé et fâché contre lui-même.

— Inutile de tourner autour du pot, dit-il en se regardant dans la glace, c'est elle que tu veux. Lui faire l'amour. Dormir dans ses bras une nuit entière.

Seul son intense désir pouvait expliquer son culot et ses plans chambardés. Mais elle ? Il n'avait pas de réponse et la situation lui parut soudain insoutenable. Par trois fois, il décrocha le combiné pour annuler le voyage. Un détail, tout à coup, lui donna espoir : Hélène ne pouvait pas ne pas savoir que Baxter habitait à quatre cents kilomètres d'ici. En acceptant, elle ouvrait la porte aux possibilités. Cela lui remonta le moral. À dix heures, il avait planifié la journée du lendemain, remis le rendez-vous avec le contremaître au samedi et ressorti son vieux sac de voyage où s'empilaient déjà ses vêtements de rechange, un réveille-matin et ses pantoufles, au cas où... Il ajouta un foulard et un polar pour la conduite de nuit, au cas où... changea son sac de voyage pour une mallette, pour qu'elle ne s'imagine pas que... À trois heures du matin, il ne dormait pas, recroquevillé dans son lit à se demander comment les choses se passeraient, quels mots il dirait, quels gestes il ferait.

Le lendemain, ils se mirent en route, comme convenu. Ils avaient épuisé depuis une bonne demi-heure les sujets touchant au travail. Quelques remarques sur la beauté du paysage se fondant dans le crépuscule étaient tombées à plat sans les sortir de leurs appréhensions. Ils étaient faussement étrangers l'un à l'autre et l'angoisse de se tromper, d'essuyer une rebuffade, les rejetait sur des voies parallèles, refoulait leurs désirs derrière le paravent de leur indifférence. Tant d'années, pensait Hélène, pour en arriver à suffoquer de malaise. Tant d'audace hier et de nuits sans elle, pensait Édouard, pour en arriver à ce silence d'impasse. D'instinct, ils se secouèrent en puisant dans leur orgueil. Ils feraient au moins une tentative et chacun demanda à l'autre, en même temps :

— Est-ce que tu ?

— Quoi ? demanda Hélène sur le qui-vive.

— Non, toi, tu me demandais ?

— As-tu prévu un endroit pour dormir ? émit-elle en retenant son souffle, le regard fixé droit devant.

— Je n'ai pas de réservations, répondit-il sans quitter la route des yeux.

— Tu comptais conduire jusque chez Baxter ou t'arrêter en chemin ?

— Je n'ai vraiment pas de plans précis. Cela dépend…

— De quoi ? De ta fatigue ? demanda-t-elle pour le narguer.

— De toi. Si tu veux qu'on roule ou qu'on s'arrête et reprenne la route demain matin, dit-il en se tournant vers elle.

Hélène réfléchissait. Il lui déléguait la responsabilité du choix final. Comme cela, il s'en laverait les mains. Ce n'est pas moi, c'est toi. Son malaise se transformait en colère. Elle se raisonna.

— Il me semble que dans quelques kilomètres, dit-elle avec indifférence, il y a un joli motel. D'ailleurs, on y a déjà dormi, toi et moi. On pourrait s'y arrêter et souper en ville. Je commence à avoir faim.

— Bonne idée, dit-il en accélérant inconsciemment. Tu te souviens du nom ?

— Euh ! Non. Mais en le voyant, je le reconnaîtrai.

Ils roulèrent en silence, scrutant les enseignes.

— C'est là, dit-elle d'une voix neutre.

Édouard se gara devant l'accueil. Pourvu qu'il ne me demande pas combien de chambres ou combien de lits, pensa-t-elle le cœur serré.

— Je reviens tout de suite, dit Édouard en se penchant vers elle, comme s'il avait deviné ses pensées.

— C'est OK, répondit-elle en le défiant. Je ne vais pas m'enfuir.

Édouard ne prit aucun risque. Ne pas s'enfuir ne signifiait pas qu'elle... La chambre était spacieuse. Deux lits doubles, une télévision, une salle de bain et des serviettes pour quatre personnes. Alors qu'elle fermait les rideaux, il déboucha la bouteille de rouge qu'il avait apportée et lui en offrit un verre. Il avait toujours du vin en réserve, en voyage. Elle tirait toujours les rideaux quand la fenêtre donnait sur le stationnement. Debout, entre les lits, ils trinquèrent, sans dire un mot, sans lever les yeux du verre qu'ils portaient à leurs lèvres, lentement.

— Hélène, murmura-t-il avec insistance.

Elle releva la tête.

— À nous, dit-il d'un ton sérieux, en faisant tinter son verre contre le sien.

— À nous, répéta-t-elle, intimidée et ardente à la fois.

Des larmes coulaient sur la poitrine d'Édouard. De joie ? De déception ? De cet abandon quand la tension craque et nous laisse vulnérables, ouverts à tous plaisirs, à toutes blessures ? Hélène pleurait. Édouard la reprit de nouveau. Il la forçait à le regarder, à ne pas détourner la tête, ne pas fermer les paupières, pas encore. Il l'obligea à lire ce qu'il ne pouvait dire autrement que par l'éclat de bonheur et de douleur au fond de ses yeux, alors que montait le plaisir.

C'était il y a deux ans. Ils n'avaient pas parlé de leur séparation et chacun avait conservé son appartement. Ils se fendaient désormais en quatre pour se rencontrer, dormir chez l'un ou chez l'autre. Ils s'aimaient. Rien pourtant n'était pareil. Ils étaient des amants et aucun n'osa formuler des mots d'amour ou exiger davantage, tant ils craignaient de se blesser. En janvier dernier, Édouard commença à prendre peu à peu ses distances. Il remettait leurs rendez-vous, une excuse n'attendait pas l'autre, toujours plausible. Il y avait deux mois qu'ils n'avaient pas fait l'amour. Au début, Hélène pensa automatiquement à une rivale. Elle fut sur le point de lui faire le jeu du soupirant inconnu quand il lui demanda de prendre la responsabilité de finaliser, avec l'aide de leurs principaux contacts, l'organigramme de la sclérose d'un peuple. Il ne se sentait pas d'attaque, lui dit-il tristement et à la lumière tamisée du restaurant, elle remarqua ses cernes noirâtres qui trahissaient des ennuis de santé. Aujourd'hui, l'accès de fièvre d'Édouard et sa maigreur la chaviraient.

— Tu vas pouvoir tenir le coup ? lui demanda-t-elle tout en se rhabillant.

— Il le faut, répondit-il d'une voix lasse. J'ai tellement hâte que cela finisse.

— J'aimerais dormir avec toi ce soir, ajouta-t-elle rapidement.

— On verra. Je doute d'être à la hauteur.

— Édouard, lui dit-elle d'un ton de reproche. Je te parle de dormir enlacés, pas de faire l'amour.

Il se retourna, la prit par les épaules, s'écria :

— Regarde-moi, Hélène. Ouvre tes yeux. Je suis malade. Un homme fini.

— Je t'aime, Édouard.

La franchise d'Hélène le désarçonna. Elle avait rompu leur entente tacite. Il recula, la suppliant presque :

— Non, Hélène.

— Oui, Édouard. Je t'aime et tu le sais. Ne fais pas l'innocent avec moi. N'essaie pas de manipuler ou de détourner mes sentiments.

— Je...

Il la regardait, désemparé. Il fit un effort, affirma :

— Je ne suis pas l'homme qu'il te faut.

— Il fallait me le dire il y a quinze ans, quand tu m'as rencontrée, répondit-elle d'un ton brusque

— Hélène, murmura-t-il, horrifié. Tu... Je...

Les années défilaient dans leurs souvenirs, leur amour fou, leur amour tendre, leur amour-haine, leur amour-passion. Édouard s'avança vers elle, la serra tout contre lui. Il pleurait. Il étouffait. Il l'enlaçait désespérément en répétant son nom.

— Si tu savais, Hélène, finit-il par chuchoter. Si seulement tu savais...

— Alors, dis-le-moi, fit-elle doucement en l'écartant de sa poitrine.

Il contemplait Hélène, la femme de sa vie. Il était embarrassé. Il n'avait jamais dit « Je t'aime », ni à Paule, ni à personne.

— Je ne sais pas comment dire, avoua-t-il perplexe.

— Le plus simplement, c'est mieux, dit-elle en souriant, un brin d'anxiété au cœur.

— Je t'aime, dit-il les yeux brillants.

Et ces simples mots repoussèrent tout à coup les murs de son angoisse, lui ouvraient un vaste espace.

— Je t'aime, répéta-t-il heureux, en la prenant dans ses bras.

Avant de quitter la chambre, il lui demanda de veiller sur la maquette de Didace, s'il devait être hospitalisé.

Chapitre VII

HÉLÈNE avait camouflé les cernes et le teint blême d'Édouard. Alors qu'elle lui massait les épaules et le cou, des éclats de voix stoppèrent ses mouvements. Philippe, surexcité, en avalait ses mots en ouvrant la porte du réduit leur servant de loge.

— La grande Catherine vient de faire son entrée, finit-il par dire. Quel tumulte dans la salle ! Édouard, c'est l'heure. Il faut y aller. Tout le monde est là.

Édouard grimaça de douleur en se levant et fit signe de ne pas s'inquiéter.

— Je te suis, dit-il le souffle un peu court.

De la salle communautaire où se tenait la conférence de presse parvenait une clameur confuse, comme un grondement d'océan sur des parois rocheuses, songea Édouard et l'image des vagues fracassant la solidité du roc lui donna de l'énergie. En entrant dans la salle, le nombre élevé de caméras le fit sourire. Les médias de tout le pays s'étaient déplacés et attendaient, fébriles depuis l'heure du midi, ses déclarations et l'ampleur du débat sur la place publique les obligeait à transmettre en direct la conférence de presse. Une meute de journalistes dont la majorité faisait partie de l'organigramme l'assaillit et le questionna sur la présence de Catherine. Était-ce de connivence ? Les fleurs avaient-elles une signification symbolique ? Sans répondre, Édouard se fraya un chemin et chercha Catherine du regard.

Elle était arrivée à la dernière minute, toute de noir vêtue, une gerbe de roses rouges dans les bras pour sa première sortie publique depuis dix ans. Sa présence impromptue avait suscité une telle excitation que les journalistes délaissèrent net leurs têtes d'affiche pour se précipiter vers elle. Irait-elle aussi à la cérémonie pour Marceau, comme il avait été annoncé ? Approuvait-elle l'organigramme d'Édouard ? Pourquoi n'avait-elle pas signé le manifeste ? lui demandaient les journalistes sans obtenir de réponse. L'émoi qu'elle créa lui fut un baume sur sa crainte d'être oubliée. Du coup, elle pensa qu'un tel accueil ferait bel effet au dernier acte de sa pièce sur la ferme à Blondeau. Elle cessa alors d'en vouloir à Vincent qui n'avait pas retourné son appel et à Édouard qui l'avait obligée à choisir et elle décida de se tenir à l'écart pour ne pas voler la vedette aux invités. Après ses « Pas de commentaires », et son refus poli de s'asseoir à la place qu'une stagiaire en journalisme lui cédait, elle se dirigea lentement,

majestueusement, vers le fond de la salle, loin des micros, sous l'œil attentif des caméras épiant en direct ses mouvements. Déjà, un commentateur voyait en sa présence un signe prémonitoire de la grande manifestation qui devait suivre la conférence de presse. Aujourd'hui, comme hier, précisait-il sur les ondes de la télévision nationale, l'héroïne de *L'Engoulevent* allait marcher contre le pouvoir. Il fallait que l'heure soit grave pour tirer de sa longue réclusion notre grande tragédienne, ajouta-t-il d'une voix émue.

— Sapristi ! bougonna Vincent un verre à la main, assis confortablement dans son boudoir en compagnie de sa femme. Elle aurait pu garder sa neutralité. Tu te rends compte, Françoise, elle prend parti contre moi.

— Voyons, Vincent. Elle n'a fait aucune déclaration, répliqua-t-elle en lui tendant un plat de croustilles, et nous ne savons pas encore ce qu'Édouard nous réserve. Attends au moins de voir comment les choses vont se passer avant de t'emballer, lui suggéra-t-elle.

Dans son salon, Marceau tentait de réduire l'impact de la présence de Catherine à la conférence de presse. En se tournant vers Marguerite, il s'exclama d'un ton condescendant.

— C'était à prévoir, c'est sa cousine.

Les yeux rivés à son téléviseur, ébloui malgré lui par la beauté et le port altier de Catherine, il ne put s'empêcher de dire, agacé, fasciné :

— Elle ne vieillira donc jamais !

La caméra changea d'image. Édouard serrait la main de ses invités et les priait de prendre place à ses côtés sur l'estrade.

— Il a fondu, s'écria Marceau soudain anxieux, en se tournant vers Marguerite qui ne réagit pas.

Édouard ne pouvait être que malade et sa conférence, son testament, pensa Marceau, et une sorte de frisson d'anxiété lui fit craindre ses révélations. Édouard demanda le silence et présenta chacun de ses invités : le directeur de théâtre Antoine Turcotte, porte-parole du milieu intellectuel ; la biologiste de renommée internationale, Lucie Casgrain et l'économiste des droits des citoyens, Stéphan Dubé. Chacun disposait de dix minutes et la période de questions était reportée à la toute fin, après l'exposé d'un invité spécial dont il préférait taire le nom pour le moment, expliqua Édouard avant de céder la parole à Stéphan Dubé.

Celui-ci toussota pour briser le silence pesant dans la salle puis il affirma, catégorique.

L'augmentation du mieux-être et de la qualité de vie dont se vante notre gouvernement est affaire d'idéologie, non de rationalité comptable.

Chiffres à l'appui, armé de graphiques éloquents projetés sur écran, il démontrait que l'écart entre riches et pauvres n'avait fait que s'accroître, malgré les salaires des deux conjoints, jusqu'à la disparition quasi complète de la classe moyenne. D'où vient cet écart ? demandait-il alors que le rétroprojecteur s'éteignait.

— Du réchauffé, marmonna Marceau. Bientôt, il va nous parler des millions d'enfants pauvres.

Au Marceau père de l'époque du Tyran, poursuivait Dubé, ont succédé les Marceau fils et Valmont-Royer d'aujourd'hui. Ceux-ci font la pluie et le beau temps en matière de développement économique et social. La compagnie de construction Valmont n'est-elle pas à l'origine du harnachement privé des rivières Duncan et Dunot dont les barrages, subventionnés à grands frais, alimentent ses papetières fournissant le papier à tous les quotidiens du pays ? À l'heure actuelle, Valmont ne possède-t-il pas les principaux journaux et les plus importantes chaînes de télévision du pays ?

Il brandit un exemplaire. *Far East,* lança-t-il, en le plaçant bien en vue devant les caméras. Puis il déposa le journal pour en prendre un autre. Aujourd'hui, dit-il en l'élevant à bout de bras tout en toisant quelques journalistes. *Up North* et *Mégapole,* ajouta-t-il en tenant chaque exemplaire dans une main. Il prit quelques secondes à détailler les journalistes sans se laisser intimider par le regard inquiet des uns et la dureté de l'expression des autres. Un groupe de trois journalistes assis côte à côte paraissaient plus calmes que tous les autres. Ils échangèrent un sourire d'encouragement, une lueur d'espoir au fond de leur prunelle. Des dissidents, pensa Vincent en les voyant. Enfin, d'une voix décidée qui donnait le ton à la conférence de presse, Dubé commença son exposé.

L'an dernier, les journalistes de Valmont ont publié 1150 articles dénonçant la sécurité-chômage et l'aide sociale, soit l'équivalent d'un article par jour par quotidien. Résultats ? Le dernier budget gouvernemental remaniait le programme de la sécurité-chômage. Dorénavant, l'accès à la sécurité-chômage est impossible pour deux travailleurs sur trois. Au nom de quoi ? De la libre concurrence, bien entendu ! Pourtant, Valmont détient un monopole sur le papier journal et possède les médias les plus influents du pays. Du jeu de l'offre et de la demande, alors ? Pourtant, Valmont maintient sous son joug des régions entières et fixe le taux horaire de ses ouvriers à la baisse, en dépit de nos lois.

— Ce gars-là, dit Marceau se parlant à lui-même, il fait la preuve qu'on n'est pas obligé de savoir compter pour trouver les bonnes solutions.

... la compagnie Hautemer qui domine la pêche autant que la mise en marché des produits dérivés – conserves et surgelés. Hautemer qui, grâce à son partenariat avec Valmont, a mené il y a trois ans une campagne publicitaire sans précédent au nom de la fraîcheur des produits. Résultats ? Hautemer contrôle désormais avec ses bateaux-usines la pêche dans nos eaux territoriales et les pêcheurs indépendants sont obligés de lui vendre leurs prises, en bas du prix international, pour s'assurer un débouché. Hier, le Tyran bradait nos ressources naturelles, sous prétexte de donner du travail à la population, et il laissait les compagnies exploiter nos hommes exsangues. Aujourd'hui, le gouvernement subventionne les compagnies et il applaudit au ratissage de nos ressources, sous prétexte de bien-être. Quelle différence entre hier et aujourd'hui ? Qui a profité pleinement du progrès économique ?

— Plutôt démagogue, le Dubé, avec ses exemples spectaculaires, conclut Vincent. Comment pourrions-nous assurer un minimum de bien-être à la population, sans l'apport des grandes entreprises et nos politiques d'abris fiscaux ? Comment donner du travail à tous ? C'est ça, la vraie question, Françoise. Et Dubé ne la pose pas parce qu'il sait que notre gouvernement agit de façon plus qu'adéquate.

— Vincent, tu devrais nuancer tes propos, lui dit-elle d'une voix calme. Le taux réel de chômage est élevé et les fusions entraînent des mises à pied considérables. Alors, fais gaffe. Valmont et consorts ne garantissent pas le plein emploi, tant s'en faut.

Les journalistes se regardaient, une moue impatiente au coin des lèvres. Était-ce pour cela qu'Édouard Rivière les avait dérangés et avait entaché leur réputation ? Quelques remarques que la population devina désobligeantes furent vite étouffées. Stéphan Dubé, l'air insensible aux commentaires, continua d'une voix plus posée.

Regardons maintenant de près la société. À l'époque du Tyran, la charité chrétienne répondait aux besoins des plus démunis et cachait les cas les plus lourds dans les caves de ses institutions. Aujourd'hui, une foule d'organismes communautaires ont pris la relève pour contrer la dérive multiple de la société. Ces organismes travaillent d'arrache-pied, le matin, à remplir les formulaires gouvernementaux, l'après-midi, à vérifier la conformité de leurs nouvelles demandes aux nouvelles directives du gouvernement, le soir à préparer la journée du lendemain. En état d'alerte constant, ajustant sans cesse leurs actions aux critères grandissants et contradictoires des divers ministères. Leur statut précaire et leurs bas salaires en dépendent.

En dix ans, le temps alloué à la paperasse a triplé, celui accordé aux bénéficiaires a chuté d'autant. Les organismes se sont scindés et multipliés pour répondre aux exigences de plus en plus contraignantes et surveillées des ministères. Résultats ? Hier, un service pouvait répondre aux besoins similaires d'un segment de la population. Aujourd'hui, ce même service est morcelé, encadré, étouffé. Les projets novateurs ancrés dans les différents milieux ont été étranglés. Tout a été bouffé. Tout a été ingurgité par cet ogre insatiable qui attire ses enfants avec des bonbons. Cet ogre, c'est la bureaucratie. La maladive, celle qui camoufle sa peur panique de la fraude sous des demandes de rapports continuels et trop souvent inutiles.

— Du vrai jargon d'économiste marxiste, marmonna Marceau.

De colère, il zappa, encore et encore. Toutes les chaînes étaient branchées sur la conférence de presse. La population entière allait gober ces sottises. Il en frissonna, sans que Marguerite n'émette un seul commentaire, pas même celui de la laisser écouter en paix ce Dubé.

Sous le couvert d'empathie sociale, la politique gouvernementale commande la multiplication des organismes selon leur mandat et leur clientèle cible. Mais le gouvernement offre toujours un gâteau de même envergure, donc à chacun des portions de plus en plus faméliques. Des miettes en comparaison des besoins de la société et des sommes vertigineuses versées aux grandes entreprises. Et quand nous réclamons notre juste part sur la place publique, nous passons pour des chialeurs. Quand avez-vous entendu le gouvernement répondre *No Money* à Valmont, Hautemer ou Marceau ?

Curieux paradoxe que cette gestion gouvernementale. À l'heure où les compagnies, par leur partenariat et leur fusion en sociétés toujours plus colossales, drainent des milliards de subsides en ratissant tous les fonds disponibles, le gouvernement oblige le secteur communautaire à s'émietter et à se concurrencer pour obtenir des budgets de misère. Au nom de quoi oppose-t-on ainsi les organismes sociaux ? De la paix sociale que leurs divergences et leurs divisions fratricides garantissent par manque de solidarité.

— Allez, viens-en au fait, cria un homme dans la salle.

Il y eut quelques bruits de chaises pendant que la caméra cherchait le fauteur de trouble. C'était Lépine, l'éditorialiste du quotidien *Notre action* appartenant au parti au pouvoir. Des voix s'élevèrent, on entendit des « chut » puis un « vos gueules » bien senti. L'impatience était tangible, la mauvaise humeur montait. Enfin, Édouard prit le micro et demanda de respecter les porte-parole.

— Lépine, dit-il d'un ton poli à l'homme grassouillet, cesse de faire de la provocation et de nuire à tout le monde.

— Ben accouche parce qu'on a une remise de médaille à couvrir tantôt, dit-il en ricanant.

Quelques rires fusèrent de part et d'autre et Stéphan Dubé reprit son discours en forçant un peu trop sa voix, notèrent avec plaisir les journalistes.

Prenons le cas Octave Goulet. Cet adjoint de Marceau vient de déposer un rapport sur l'aide sociale basé sur des statistiques nébuleuses. Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer que depuis cent ans, l'aide sociale et la charité n'ont servi qu'à maintenir les gens dans la pauvreté, la maladie et le sous-développement intellectuel. Conclusion ? Il faut abolir l'aide sociale, mettre les assistés sociaux au travail pour les sortir de ce cycle infernal. Or qui a financé cette étude ? En partie le gouvernement qui veut amender sa loi, en partie Valmont qui emploie au rabais des travailleurs saisonniers. Cela seul devrait nous faire sourciller. Qu'en disent les médias et nos députés ? Qu'ils ont enfin un portrait juste de notre paresse collective entretenue par l'État providence et un moyen de corriger cette situation indigne de notre valeur et de notre identité nationale !

Ce rapport est-il la réponse que vous attendiez des promesses électorales de justice sociale et d'équité ? Pas pour nous qui œuvrons sur le terrain. Comme hier, du Tyran, les démunis d'aujourd'hui en ont assez. Les associations communautaires doivent réagir avec vigueur. C'est pourquoi nous sommes en voie de parachever une entente de solidarité. Le kidnapping effronté des industriels prenant en otage la population tirera bientôt à sa fin. Pour cela, nous avons besoin de votre soutien. Venez au club des Patriotes. Venez dire que vous n'acceptez plus les rapports incestueux entre le gouvernement et les nantis du pays. Que ça suffit, les sommes détournées du bien commun au profit des industriels. Merci.

— N'importe quoi ! s'écria Lépine.

— N'importe quoi ! dit Marceau d'un ton écœuré. Ce qu'ils cherchent, ce sont des boucs émissaires, pas des solutions. L'étude de Goulet était tout à fait scientifique et ses conclusions, d'une logique rigoureuse. Faut quand même s'en sortir de cette culture de la pauvreté ! Ou l'accepter et lui élever un monument !

Vincent fulminait. À quoi s'attendaient donc ces socialistes en rade de l'Histoire ? Le présent ne commandait plus les remèdes de jadis. La situation complexe requérait la prolifération des associations, de concert avec la prolifération des maladies dont souffraient les citoyens.

— Un front commun ! s'écria Vincent, nerveux. Une force nouvelle ! ajouta-t-il en arpentant le salon à grands pas. De quoi susciter une grève générale. Ils sont inconscients ou quoi ? Tu as entendu ces fous, hein Françoise ? Tu as bien entendu ce Dubé déclarer que JE préfère donner aux riches plutôt qu'aux pauvres et que nos politiques sociales et nos exigences normales engendrent les problèmes et l'essor exponentiel d'associations disparates ?

— Du calme, Vincent. Le moment est mal venu de les traiter de farfelus. Sois raisonnable et vois plutôt comment tu peux les confondre.

— Être raisonnable ! C'est toujours des mêmes qu'on exige de la modération ! Eux peuvent énoncer n'importe quelle bêtise, moi, il me faut être pondéré !

— Toi tu es élu, trancha Françoise. Eux sont les porte-parole de groupes de pression. Alors, je t'en prie, ressaisis-toi et cesse d'y voir une dénonciation personnelle de tes seules politiques. Le gouvernement entier est pris à partie. Pas seulement Vincent Lavigueur.

— Facile à dire ! Tu oublies que ce sont mes directives qui ont amorcé la gigantesque étude sur nos origines, obligeant à diviser et à subdiviser la population en d'infimes segments pour trouver le dénominateur commun à notre identité et nous aider à régler les problèmes de la société.

— Donc, tu admets que votre découpage en groupes et sous-groupes a suscité la multiplication des associations, dit-elle en toute logique.

— En un certain sens, oui, laissa-t-il tomber de dépit. Mais pas dans le but d'éviter le désordre social ! C'était pour mieux nous comprendre.

— On aurait donc détourné le sens de tes directives, lui suggéra-t-elle d'une voix douce.

— C'est bien cela ! s'écria-t-il. Avec des conséquences imprévisibles au moment où je les donnais.

— Et Valmont, a-t-il autant de paperasse à remplir ?

— Voyons Françoise, lui dit-il comme s'il parlait à une idiote. Valmont crée de l'emploi. L'aide gouvernementale qu'il reçoit est ponctuelle. Les associations, elles, vivent de nos subventions. Je ne dirais pas à nos crochets, bien que cela soit la vérité. Sans le gouvernement, elles ne sont que des groupuscules armés de bénévoles bien intentionnés. L'argent du public doit être comptabilisé à la cenne près.

— Et les changements continuels de directives ?

— Pour répondre de nos politiques ! Donnent-elles oui ou non des résultats ou stagnons-nous ? Il faut aussi ne pas laisser les associations s'imaginer que leurs subventions sont récurrentes et que leurs travailleurs ont un emploi à vie. Plus personne dans nos sociétés n'a un emploi garanti. Pourquoi faudrait-il que ces travailleurs soient privilégiés par rapport aux autres ? s'emporta-t-il. Font-ils meilleures ou plus utiles tâches que l'ouvrier de la construction ? Il est bon de leur rappeler de façon détournée qu'une fois leur clientèle guérie, ils devront fermer boutique.

— Ainsi, pour éviter le chômage, les associations ont intérêt à faire échouer leur mandat ? demanda-t-elle, surprise. Et pour démontrer que vos politiques sont adéquates et que vous ne piétinez pas, vous changez constamment d'aspects à traiter ? Mais les bénéficiaires, eux, qu'en retirent-ils, s'ils reçoivent moins d'attention et de soutien continus ?

— Sapristi ! Françoise, es-tu du côté de Dubé ou du mien ? lui demanda-t-il, excédé, debout devant elle.

— J'essaie de comprendre, pour mieux t'aider à répondre aux accusations, dit-elle sans élever la voix. Tu me dis que les conséquences de vos politiques sont à l'opposé de vos objectifs. Vous voulez enrayer le mal et vous apportez des remèdes qui l'étirent indéfiniment. C'est à n'y rien...

— Ce que tu peux être naïve ! Tu crois donc qu'il est possible de guérir les maladies de la société ! Toutes les études et l'Histoire nous confirment le contraire. Toujours, il y aura pauvreté, violence, insécurité. À quoi nous servirait de dépenser davantage et de stimuler d'ambitieux projets ? Ils sont d'avance voués à l'échec et c'est de l'argent perdu si notre but est autre que de panser les plaies.

— Et tu te dis à gauche ?

— Parfaitement ! Parce que je dépense de l'argent pour de la réhabilitation tout en sachant que c'est le gaspiller dans un puits sans fonds. Le conseil des ministres, si je n'avais pas été là, aurait depuis longtemps affecté ces montants aux forces de l'ordre et aux travaux obligatoires. En somme, dit-il fièrement après une courte pause, je suis le rempart contre la répression !

Françoise se tut, remerciant le ciel que son fils ne soit pas présent. Les réactions de son mari l'inquiétaient. Si Vincent parlait ainsi devant les caméras, se pavanait comme un vieux vaniteux en se proclamant le rempart contre la répression, cela en serait fait de la crédibilité qui lui restait. Comme elle avait hâte de voir arriver André !

Vincent Lavigueur maugréa en se rassoyant dans son fauteuil alors que la biologiste demandait qu'on baisse les lumières. Elle commença à commenter des diapositives de poissons difformes et présenta une carte du pays, presque entièrement coloriée en rouge et mauve, qu'elle détailla avec une baguette.

Le rouge illustre les zones irrémédiablement polluées, le mauve, celles où une solide volonté politique pourrait les sauver du désastre. Ici, ajouta-t-elle en cerclant une région bleue, s'étendait la plaine de Saint-Joseph-en-Pré que le gouvernement a cédée à BIO-RD+, une filiale de Valmont, pour des recherches expérimentales. Cette ligne ? L'autoroute en voie de parachèvement séparant les plantations de maïs des champs de patates et de tomates clôturés de barbelés électrifiés. Là ? L'amorce d'un village nouveau regroupant le magasin général, la taverne et les maisons mobiles des travailleurs saisonniers, pour la plupart originaires d'Amérique latine. Et cet immense rectangle ? L'usine de transformation et d'emballage des millions de sacs de croustilles et de maïs soufflé par semaine. Ce triangle rouge hachuré de lignes noires ? C'est l'emplacement d'un vaste laboratoire de recherche en biotechnologie ultra-confidentiel. Sur quel produit y travaille-t-on ? Secret d'État. Une des plus belles régions agricoles du pays, dit-elle d'une voix teintée de colère, des plus fertiles, louée pour quatre-vingt-dix-neuf ans, avec le droit d'y ériger le nécessaire au développement des filiales de Valmont, partenaires de multinationales occultes.

Des murmures de mécontentement montaient de la salle et Lucie Casgrain, en déposant sa baguette, entendit quelqu'un parler de désinformation. Imperturbable, elle reprit son souffle en faisant signe de rallumer. La carte s'estompa en un flou inquiétant.

Un silence outré flottait maintenant dans la salle alors qu'un jeune journaliste scientifique brandit une feuille de papier sur laquelle il avait écrit : « Vas-y Lucie ».

Aujourd'hui, dit-elle d'une voix plus calme, l'asphalte et le béton occupent dix pour cent des terres de Valmont. Dans cinq ans, c'est le tiers du territoire qui sera recouvert de routes et d'usines entourées de barbelés. Au nom de quoi ? De la recherche et de la production intensive de variétés nouvelles génétiquement modifiées et que notre gouvernement complaisant ne vérifie pas. Ces produits sont sains et non nuisibles à l'environnement, affirment les analystes de BIO-RD+. Ils sont de croissance cinq fois plus rapide que nos espèces indigènes, pour le triple de leur grosseur, et d'une qualité nutritive égale, sinon supérieure.

À l'orée de ce territoire, les rivières recèlent de poissons malades. Ceux-là mêmes que je vous ai montrés au début. Les outardes et les oies blanches ne s'arrêtent plus dans les champs. Les pigeons que nous avons importés aux fins d'analyses sont, selon la durée de leur contact avec l'environnement, soit stériles, soit incapables de voler, leurs ailes étant atrophiées. Y a-t-il corrélation ? Nous, du collectif Environnement durable, le croyons. Sans une étude indépendante et sérieuse, sans un moratoire imposé à Valmont, comment savoir avec certitude ce qui pollue ? Comment connaître la gravité de la détérioration de l'écosystème ? Jusqu'à ce jour, nos demandes auprès du gouvernement, leur principal bailleur de fonds, sont restées lettre morte.

Ce que je dis pour BIO-RD+ s'applique aussi aux laboratoires de pisciculture de Hautemer, avec leurs poissons saturés de gras et à croissance ultra-rapide. La fuite de leurs réservoirs a-t-elle oui ou non dégradé la nappe phréatique de la région ? Le même constat s'adresse aux usines Moulée omnivores, avec leurs produits gorgés de protéines animales destinés par monopole à tous les herbivores comestibles du pays comme les poules, les poulets et les dindons.

Elle n'avait pas terminé sa phrase que la caméra se braquait sur le visage horrifié de Catherine. Marcel Saint-Louis lui avait un jour vanté la grande sophistication des laboratoires de BIO-RD+. Le rêve de tout chercheur, lui avait-il dit avec admiration.

— C'est de la manipulation, s'écria Marceau en bondissant de son fauteuil. Maintenant, tout le monde va se croire obligé d'être aussi dégoûté qu'elle.

— N'avait-elle pas un amant généticien ? demanda froidement Marguerite à son mari et sans lui jeter un coup d'œil, elle saisit d'un geste agacé la télécommande et augmenta le son.

Comment en sommes-nous arrivés à cette grande propriété terrienne calquée sur les pays en voie de développement ? À cette grande propriété qui aujourd'hui accapare nos meilleures terres, cultive les produits qui lui sont rentables à court terme, au détriment des agriculteurs indépendants et de la diversité agro-alimentaire dont profitait la population ? Aujourd'hui, des milliers de cultivateurs s'arrachent les cheveux à cause des monopoles, obligés qu'ils sont d'acheter leurs semences, leurs engrais et leurs pesticides auprès de la multinationale Moulée omnivore. Aujourd'hui, des centaines de variétés d'aliments ont disparu de nos étals et nous importons de façon massive divers produits – et là, je ne parle pas des traditionnels fruits tropicaux. Nos fruits et légumes en période d'abondance coûtent plus chers que les produits importés et nous crions victoire parce que les Chips Valmont sont vendus sur tous les continents. Et nous ignorons si tous ces produits, importés ou pas, nous contaminent. Comme nous ignorons si, demain, nos enfants auront des moignons en lieu de jambes et des protubérances sur le dos, comme nos poissons contaminés.

À ces mots, les journalistes réagirent, insultés, en colère. De partout fusaient des « ça suffit les prophètes de malheur », « vous êtes des passéistes contre le progrès », « des nostalgiques de lampes à l'huile ». Tout juste avant que la biologiste ne reprenne la parole, le même journaliste scientifique lança d'une voix claire, presque juvénile : « Il n'y a pas pire sourd que celui qui ne veut pas entendre », vite dénoncé par Lépine qui rétorqua, hilare : « Quand on a encore la couche aux fesses, on se tait ! ».

Derrière leurs beaux discours sur la qualité, nos élus se préoccupent-ils de la santé publique lorsqu'ils financent les yeux fermés les grandes compagnies ? J'invite tous ceux qui veulent savoir ce qu'ils se mettent sous la dent à se joindre à nous, devant le club des Patriotes. Merci.

Dans son salon, Vincent avait fermé le son et s'était calé dans son fauteuil, les lèvres crispées. La séance du conseil des ministres lui revenait en mémoire. Il s'était opposé au projet de fermes expérimentales de Valmont, certes, mais y avait-il trace de son opposition dans les archives ? Avait-elle été trop faible pour que le secrétaire inscrive

sa dissidence ? Il se sentit floué d'être lié à ce qui paraissait non seulement du favoritisme – chose toujours facile à justifier avec l'aide des maisons de relations publiques et une dose savante de propos démagogues – mais des opérations mettant en danger la santé publique. La sienne et celle de ses enfants. Il tressaillit. Quand, il y une bonne dizaine d'années, BIO-RD+ avait demandé au Conseil des ministres un premier versement de cinq millions de dollars pour parrainer, avec une entreprise pharmaceutique, une recherche sur des vaccins contre les virus du sida, d'Ebola et du Nil, il avait voté en faveur du projet. C'était un geste humanitaire pour sauver des vies humaines, avait expliqué le conseiller du PM en matière de santé publique qui pilotait le dossier. L'Amérique, affirmaient à l'époque les experts, était menacée d'être décimée par des maladies importées du tiers monde comme les Amérindiens l'avaient été au contact des premiers Européens. Il frissonna de nouveau. Il n'arrivait pas à se souvenir des bilans de recherches.

— Tu te sens bien ? lui demanda Françoise inquiète de son silence renfrogné.

— J'ai froid, mentit-il.

— Je vais te chercher une veste, lui offrit-elle, incapable de poursuivre la conversation. L'air abattu de son mari lui laissait soupçonner qu'il en savait plus qu'il ne le dirait.

Marceau était excédé. Tout cela était d'un ridicule. Il se servit un verre de gin. Marguerite se taisait toujours, le visage convulsé par les photos et les propos de la biologiste

— Encore une autre, s'exclama-t-il, qui voit des complots partout et s'imagine que les scientifiques travaillant pour les compagnies sont foncièrement des vendus non crédibles. Je parierais ma chemise que ces poissons ne sont pas d'ici, que ces photos sont truquées par la mafia écologiste ou prises dans des pays où la pollution est endémique.

— Comment le gouvernement peut-il laisser faire de telles choses ? balbutia Marguerite.

— Le gouvernement ne laisse rien faire et ne finance jamais à la légère, Marguerite. Il contrôle tout, en notre nom, et c'est pourquoi cette jeune femme est malhonnête, en insinuant que BIO-RD+ a tout loisir d'agir comme il l'entend. À ma connaissance, aucune des fermes ou des entreprises expérimentales du pays n'a interdit à un inspecteur l'accès à ses laboratoires, lui affirma-t-il, catégorique.

— S'y sont-ils seulement présentés ? laissa-t-elle tomber, songeuse.

— Marguerite, s'écria Marceau avec une véhémence qui lui fit pousser un léger cri d'oiseau effrayé.

Elle recula au fond de son siège. Se rapetissa, anxieuse. Qu'avait son mari à voir avec ces choses horribles ? Comment avait-elle vécu sans être au courant de rien ?

— Tiens, c'est au tour du descendant de Jupiter à nous faire maintenant la morale, ricana Marceau en prenant une gorgée de gin tout en se rassoyant.

Antoine Turcotte était le plus connu des invités par son théâtre d'essai et ses récentes attaques contre Marceau. Pendant qu'il ouvrait son dossier apparurent les signatures et les photos des dissidents sur l'écran. Il représentait le milieu intellectuel dans son ensemble, autant les artistes et les écrivains que les universitaires sans voix. Le calme apparent des journalistes cachait une inquiétude larvée. Ils attendaient la bombe qui devait les pulvériser. Parmi les trois journalistes dissidents, l'un, peut-être un reporter pour un hebdo régional, souriait à Turcotte en pointant son pouce vers le haut. Le dramaturge entra aussitôt dans le vif du sujet :

Qui a progressivement éteint le feu de notre créativité par crainte des débordements ? À qui doit-on notre présente stagnation culturelle ? Selon des études récentes, le début de notre léthargie coïncide avec l'ouverture du Centre de réflexion sur le patrimoine de Marceau. En effet, le centre commença alors à proposer une vision concentrique de notre histoire, facilement assimilable par le peuple. Toujours au nom de nobles buts : la création de notre identité et l'adhésion enthousiaste de la masse à cet imaginaire. Bientôt, presque tout l'argent disponible dans les secteurs culturels se concentra dans les projets du centre. Entre autres, les subventions à la création et à la recherche, les bourses honorifiques aux étudiants en lien avec Marceau. Bientôt, l'entreprise privée appuya les campagnes de financement de Marceau pour l'implantation des écoles du samedi rattachées au Centre et vouées à l'enseignement des faits et des auteurs accrédités par Marceau.

En un rien de temps, la pensée de Marceau se dissémina. Elle envahit tous les champs d'influence, comme en témoigne notre organigramme. Hélas, elle était plus idéologique qu'objective, plus dogmatique qu'hypothèse de travail. Désormais n'étaient valables, recevables et légitimes que les préoccupations, sujets et mises en scène conformes à la grandiose vision centralisatrice de Marceau. Vision malheureusement couplée à sa réductrice, voire étroite conception de l'art et de la création. Tout écart face à son hégémonie, par une œuvre traduisant des idées autres, était dénigré. Ou pire. L'œuvre était mise de côté, abandonnée sur les tablettes du savoir, interdite dans les médias, éliminée des cours et des manuels scolaires à l'effigie de la culture nationale version Marceau, estampillée et financée par l'État.

— Quel imbécile ! s'exclama Marceau. Je l'ai toujours dit qu'il était un faux dramaturge. C'est un bouc émissaire qu'il cherche, pas la vérité ! Un vrai amuseur public !

Marguerite ne releva pas les commentaires de son mari. Elle était tendue. Le pays et toutes ses amies et ses connaissances entendaient des propos infâmes qui la marquaient au fer rouge de la honte. Elle ferma les yeux, prête à tout.

Résultats ? Il ne s'enseigne plus que les auteurs dûment accrédités, fer de lance ou courroie de transmission d'une pensée programmée pour notre réconfort. Ne s'exhibent que les auteurs et les artistes répondant aux critères généraux de notre béate complaisance, par des œuvres d'une grande innocuité. Ne s'expriment les voix dissidentes et discordantes qu'en cachette, vu la menace de haute trahison, ou timidement sur la place publique et au péril de perdre leur gagne-pain et d'être banni de la cité. Résultats ? Meurent, dans l'opprobre ou l'indifférence, ceux qui s'élèvent contre le mensonge organisé. Ne demeure qu'une élite zombie.

La majorité des journalistes soupira d'aise, sauf quelques dissidents qui semblaient déçus de ne pas avoir entendu des attaques plus virulentes. Si le pays s'attendait à un scandale, il avait été mal servi. Cet exposé n'ajoutait rien à ce qui avait été dit sur les ondes depuis le midi. À moins d'un incident majeur, il serait quasi inutile aux journalistes du clan Marceau de poser des questions et le professeur se tirerait d'affaire.

Aujourd'hui, nous accusons ce gouvernement, élu par notre désir de constituer un pays digne de l'histoire contemporaine, d'avoir canalisé les forces créatrices de la nation vers un cul-de-sac. D'avoir, dans sa bonté infinie à nous éduquer conformes, muets, clones de l'idéologie dominante, d'avoir, dis-je, muselé les voix des valeureux l'ayant porté au pouvoir. Les propagandistes de la pensée selon Marceau ont remplacé les miliciens de la censure du Tyran et poursuivent le même travail de sape et d'étouffement. Hier, au nom de la morale. Aujourd'hui, comme le tribut le plus noble à offrir en sacrifice au dieu national. D'un bout à l'autre du pays, la même bouffe-minute culturelle, aux ingrédients insipides, inodores et incolores, gave sans vergogne les cerveaux affamés, les cerveaux mutilés, les cerveaux atomisés par notre indigence au faîte de sa gloire. Ne soyons pas naïfs. Cette consécration s'étend à tous les secteurs grâce à la concentration de la presse et à la mise en place d'une élite culturelle bassement dévouée.

Je vous invite, vous, les dégoûtés des carences intellectuelles et de la culture-propagande-marketing, à vous joindre à nous, tantôt, au club des Patriotes. Venez tous dire adieu à Marceau.

Les journalistes sourirent en se renversant sur leur chaise. Rien de nouveau n'avait été dit. Maintenant, ils verraient à s'assurer que la conférence se termine en queue de poisson. Ce serait leur victoire. Édouard Rivière n'était plus qu'un vieux gâteux rongé par la maladie et inapte à s'entourer de gens sérieux.

Marceau et Vincent étaient scandalisés. Quelle malhonnêteté démagogique ! Quel détournement intellectuel !

— Quelle ingratitude, s'exclama Marceau, courroucé. Avoir voué ma vie à l'édification scientifique d'une culture passible de grande fierté pour le peuple ignare voici peu et végétant en marge du progrès sous la férule du Tyran. En avoir pesé chaque constituante, séparé le bon grain de l'ivraie afin de composer un ensemble respectable aux yeux de la communauté internationale et conforme aux attentes de l'État et aux besoins de notre identité morale. Quels moyens cette bande d'illuminés aurait-elle pris pour à la fois créer un sentiment d'appartenance et de dépendance extrême, seules voies à la paix de l'esprit et à la cohésion au-delà des luttes intestines ? Comment amener le peuple à penser comme nous, si nous ne lui disons pas quoi penser ? Comment lui faire considérer avec bienveillance nos concepts et nos valeurs, si nous ne les lui inculquons pas à tous les niveaux d'enseignement ?

Marceau était debout, pérorant dans son salon comme devant ses élèves à la Faculté. Sûr de son savoir et de l'étendue de son pouvoir, fier de son travail. Il avait donné une forme aux aspirations inconscientes d'un peuple, l'avait imposée comme l'unique assise à partir de laquelle se construit l'avenir solidement ancré dans le passé. Il l'avait élaborée comme un artiste crée une œuvre gigantesque forçant l'admiration et l'adhésion sous peine d'excommunication. Fort de ses choix de matériaux, en censeur éclairé, sans regrets ni remords de laisser en rade ou se noyer dans son sillage les voix qu'ils jugeaient infâmes à son oreille. Il palabrait et à peine entendit-il Marguerite.

— ... Notre littérature grattant ses bobos, racontant son moi vaniteux, son insipide vécu...

— Qu'est-ce que tu marmonnes ? demanda Marceau agacé. De quoi parles-tu ?

— Je me demandais si c'était vraiment à toi que je devais notre médiocrité triomphante camouflée sous notre humour anal. Si tu étais vraiment responsable, avec tes comparses de ministres, de notre anémie culturelle, lui dit-elle d'une voix rageuse.

— Tu es folle ou quoi ? Jamais, depuis Rome et ses jeux, un peuple n'a été aussi heureux et diverti que le mien.

— Tu te prends pour un empereur, maintenant ?

— Je me prends pour celui qui a donné une âme et la tranquillité d'esprit à la nation, rétorqua-t-il, ulcéré. C'est pourquoi la population adore mes disciples, mon choix rassurant d'auteurs et de chanteurs, de cinéastes, d'artistes et de dramaturges. Et j'entends les remerciements des gens à leur retour du travail, éreintés, avec juste assez d'énergie pour boire une bière devant leur écran, avec juste assez d'idées pour vouloir les oublier par des variétés ou de bons romans tout simples, avec juste assez de fierté pour croire en l'importance de leurs applaudissements.

— Quel mépris tu as, dit-elle en se levant. Tu mérites vraiment cette mobilisation populaire, lui jeta-t-elle méchamment.

— C'est me faire trop grand honneur, ma chère, et je doute que tu souhaites une insurrection armée.

— La colère dans la rue peut se passer d'armes...

— Pas quand elle vocifère contre un système, Marguerite. Je ne suis pas le seul mis en cause. Manipuler l'opinion demande une attention à tous les niveaux. Tu verras combien, malgré les appels à la manifestation, se lèveront de leur fauteuil pour braver les forces policières. Le confort, Marguerite, et la sécurité matérielle valent davantage qu'une histoire officielle et une culture nationale, fussent-elles tronquées pour donner encore plus d'aisance.

— J'aimerais que tu aies tort, dit-elle de dépit. Que pour une fois, ton arrogance soit ravalée.

— Alors, écoutons Édouard. Dieu sait ce qu'il peut ajouter qui n'a pas encore été dit, fit-il d'un ton hautain.

Édouard demandait aux journalistes de se taire et de reprendre leur place, de bien s'asseoir, car ce qu'il avait à dire dépassait de loin tout ce qu'on pouvait imaginer.

— C'est mieux d'en valoir la peine, cria Lépine, parce que tu nous fais perdre notre temps.

— Ne t'inquiète pas, répondit Édouard du tac au tac. Tu auras de quoi ruminer le restant de ta vie.

Quelques rires fusèrent au mot ruminer puis le silence s'installa dans la salle.

Tous, nous savons que Marceau et Paul Royer, le PDG de Valmont et BIO-RD+, sont des rejetons privilégiés d'intimes du Tyran. Mais que savons-nous des liens qui les unissent, de l'ampleur de leur partenariat au cours des ans ?

— Valmont a épousé sa sœur, cria Lépine. Tu vas pas te mêler de chambre...

— Leur vie privée ne m'intéresse pas Lépine, répliqua Édouard en lui coupant la parole avant de poursuivre son exposé.

Voici trois ans, Marceau annonçait la signature d'une entente, parrainée par notre ministère des Missions étrangères, avec le groupe SOS enfants de la rue d'Amérique latine. Que disait-il à l'époque ? Que sa chaire entendait participer à la cueillette des contes, histoires et légendes de ces enfants dans le but humanitaire de les aider à sortir de leur misère. Qu'ainsi ces enfants allaient prendre conscience de la richesse – oui, je cite Marceau – de la richesse de leur expérience quotidienne et de leur tradition orale.

L'an dernier, Marceau mettait sur pied l'étude sur l'impact comparé de la pauvreté sur les femmes enceintes selon les climats. L'objectif était de déterminer si la malnutrition dans les pays chauds soumis à un régime alimentaire séculaire riche en fibres n'avait pas sur la santé de l'enfant des conséquences moindres que la malnutrition chez les femmes dans les pays froids et sans pareille tradition culinaire.

Pour ces deux projets, des ethnologues, anthropologues, médecins et sociologues devaient se rendre en Amérique latine pour des stages allant de trois à six mois. La chaire recruta par Internet des candidats sérieux parlant espagnol et capables de s'absenter aussi longtemps. Or, qui a fait partie de ces délégations sous la direction d'Octave Goulet ? Aucun diplômé d'université connue, sauf Goulet, mais des étudiants rêveurs et des gens de Valmont et d'autres entreprises nationales : techniciens, arpenteurs, biologistes, médecins et généticiens. La chaire de Marceau a donc amorcé des études au nom de l'aide humanitaire et de la compréhension entre les peuples. Mais pour le moment, rien de ces études n'est disponible, pas même un résumé d'entrevue, selon le directeur des communications de la chaire qui affirme que des spécialistes travaillent à unifier les données recueillies.

Édouard fit une pause. Les journalistes étaient de nouveau sur le qui-vive, mal à l'aise. Ils flairaient l'odeur du scandale, quelque chose de gros qu'ils ne pourraient pas dissimuler.

— Qui a fourni ces renseignements n'est pas mieux que mort, grinça Marceau blême, en se tenant sur les appuis-bras de son fauteuil, le corps penché en avant.

Déjà, poursuivait Édouard, nous pouvons avancer qu'il y a eu fraude intellectuelle et détournement de fonds publics en faveur de Valmont et compagnie. Pourquoi ? Quel intérêt a Valmont de se cacher derrière les études de Marceau et qu'allaient faire en Amérique latine tous ces spécialistes ? Pour répondre à ces questions, j'aimerais vous présenter le docteur Pablo Dos Incas, directeur pour l'Amérique latine de l'Association d'aide aux enfants violentés de la rue.

Brouhaha dans la salle. Le docteur, assis au bord de la première rangée, se leva et sous les regards abasourdis, il se dirigea vers l'estrade où Édouard lui céda le micro.

— C'est Pablito, s'exclama Vincent. Françoise, j'ai la berlue ou quoi ? C'est bien le linguiste aux coquillages ?

— Oui, il me semble bien...

— Tu étais au courant ?

— Non, dit-elle, inquiète de voir sa fille impliquée dans un scandale.

Pablo Dos Incas s'éclaircit la voix et s'excusa de son accent.

Il y a trois ans, dit-il, des plaintes émanant des enfants de la rue, nous ont fait soupçonner que plusieurs d'entre eux avaient disparu de façon non naturelle. Deux cas attirèrent notre attention parce qu'il s'agissait d'enfants en bas âge qui avaient été adoptés par un gang notoire. Du jour au lendemain, ces enfants se volatilisèrent et le chef de bande m'approcha, apeuré par ces disparitions. Ensemble, nous avons organisé un meeting avec d'autres chefs de bande. Tous comptaient parmi leurs effectifs des enfants partis sans laisser de trace. La terreur commença à se répandre dans les rues. Les rumeurs les plus horribles, dont l'enlèvement pour trafic d'organes, courraient dans les *favelas*.

Plusieurs associations caritatives s'intéressaient au sort des enfants de la rue. L'une, SOS, circulait d'un gang à l'autre et distribuait des pièces de monnaie ou de la bouffe en échange des histoires vécues qu'elle enregistrait. Or, il y a quelque temps, un des dirigeants de SOS se trouva pris dans une rafle de narcotrafiquants. Cette arrestation nous permit de découvrir les liens que certains responsables de SOS entretenaient avec les barons de la drogue pour blanchir de l'argent et faire du commerce international illicite. En échange d'une nouvelle identité, l'un des criminels nous mit sur la piste d'Octave Goulet. Les études qu'il dirigeait servaient, dans les faits, à trier les enfants de la rue et les femmes enceintes.

Dans quels buts ? Il l'ignorait, mais il nous donna l'adresse de deux cliniques privées. Mon équipe les visita. Chacune avait le même profil : des maisons modernes où accouchaient les femmes enceintes désireuses de donner en adoption leur enfant contre de l'argent. Tout le personnel, sauf l'infirmière en chef, était composé de sourdes-muettes et les enfants étaient remis dès leur naissance à un organisme caritatif inconnu dont nous n'avons trouvé aucune trace, l'infirmière ayant un numéro de téléphone hors service. Ce qui, par les ententes signées avec la chaire, m'amena ici, dans votre pays. Mon entretien avec Octave Goulet fut courtois, mais ne m'apporta rien de nouveau. Le tri, dont parlait notre informateur, était simple routine de grille d'analyse afin de comparer des spécimens équivalents. Ma demande de rencontrer des chercheurs ou le professeur Marceau resta en suspens. À l'évidence, ce Goulet ne semblait pas avoir été averti des liens entre SOS et les mafias locales.

Entre-temps, Édouard Rivière, mis au courant de ma visite, prit contact avec moi et me fournit la liste des délégués. L'un, m'informa-t-il, avait travaillé plusieurs années aux États-Unis à l'élaboration d'antidotes advenant une guerre bactériologique. Il était un ancien collègue d'études du généticien Marcel Saint-Louis qui, à la demande de monsieur Rivière, accepta de nous arranger un rendez-vous. Par curiosité et pour nous aider au besoin de ses explications scientifiques, il participa à l'entretien.

Dans la salle, les têtes se tournèrent vers Catherine. En gros plan, son expression de surprise et de crainte crevait l'écran. Dans son salon, Marceau était livide. Il avait accepté l'offre d'un million de dollars pour intégrer quelques employés de Paul

Royer à ses missions d'études. La somme l'avait fait sursauter, mais Royer avait ri, en disant que ce n'était que des *peanuts* en comparaison du budget que le gouvernement était prêt à voter et des profits que la compagnie espérait tirer de l'affaire. Le docteur Dos Incas toussota et au grand étonnement de chacun, il demanda à Lucie Casgrain de repasser le plan du site de Saint-Joseph-en-Pré. Il se pencha vers elle et lui glissa un mot en lui tendant une autre diapositive. Visiblement décontenancée, elle acquiesça. L'inquiétude était palpable. Goguenard, Lépine lança un « Hé Turcotte, c'est toi qui signe la mise en scène ? » vite rabroué par les journalistes présents. La lumière s'éteignit de nouveau et le docteur reprit son exposé.

Comme vous l'a montré madame Casgrain, ici est l'usine de transformation et là, le laboratoire de recherche. Entre les deux et n'apparaissant pas sur le plan se trouve un long corridor souterrain unissant les deux bâtiments.

Il fit signe à Lucie et elle glissa une diapositive montrant un édifice en béton percé de minuscules fenêtres.

Le bâtiment que voici compte deux étages. Au rez-de-chaussée, les laboratoires ultra sophistiqués à la fine pointe de la technologie mondiale. À l'étage, c'est la pouponnière sous la surveillance de sourdes-muettes, dit-il et sa voix se brisa.

Le docteur s'essuya les yeux, jeta un regard à Édouard puis aux journalistes. Il prit de l'eau et une grande respiration. La salle attendait. Personne ne comprenait ce qui se passait.

Ces nourrissons sont les cobayes du XXIe siècle. Ils remplacent les souris et les rats de laboratoire, s'écria-t-il d'une voix révoltée. Ils ne dépassent pas un an, selon la maladie que les chercheurs leur ont inoculée, selon les substances chimiques qui leur ont été injectées.

La caméra resta figée sur le visage bouleversé du docteur un bon dix secondes, le temps que le technicien reprenne ses esprits et transmette les réactions de l'auditoire. Dans la salle régnait un silence d'effroi. Les journalistes étaient sidérés et quelques-uns, les plus âgés, avaient le visage révulsé et les yeux fermés. Le souvenir des expériences médicales durant la Deuxième Guerre mondiale remontait à leur mémoire et ils se demandaient s'ils avaient bien compris. Lépine se tenait la tête à deux mains. Puis, un bruit de chaise sembla les réveiller et il y eut du chahut dans la salle, des cris de révolte et d'indignation. Pareille monstruosité, ici, par des gens en qui ils avaient confiance et sous l'égide du gouvernement ! Quelques journalistes se dirigèrent d'un pas nerveux vers le micro.

— Sans vouloir mettre en doute votre affirmation, ce que vous venez de révéler est si énorme, si horrible qu'il nous paraît impensable de monter une telle opération au vu de tous. Ces femmes qui accouchaient... le personnel... les chercheurs... Enfin, quelqu'un devait bien savoir ce qui se passait... quelqu'un a bien dû tenter d'interdire la chose, finit par crier le premier journaliste comme s'il implorait le docteur.

— Au contraire, une telle organisation se monte facilement quand tout s'élabore de bonne foi, sous couvert d'humanisme et de bien-être, répondit le médecin d'une voix ferme. Ces femmes, « les mères porteuses de cobayes » comme les scientifiques les appelaient, étaient recrutées par la voie d'internet par des organismes s'affichant pro-vie qui leur offraient de les soutenir dans leur cheminement et leur prise de décision. Ces organismes, pour qui mener à terme la grossesse domine toutes autres considérations, même celle des conditions de vie dans lesquelles vivra l'enfant, promettaient aux femmes que leur enfant connaîtrait une bonne vie si, au dernier moment, elles décidaient de ne pas garder leur enfant. Ces organismes leur offraient donc le choix entre garder leur bébé, le donner à l'adoption publique ou le donner contre rémunération à l'adoption privée. Pour soigner les nourrissons, BIO-RD+ embauchait des sourdes-muettes et profitait du coup des subventions gouvernementales à l'embauche de handicapés. Leurs critères répondaient à des impératifs concrets : par leur handicap, le personnel n'entendait pas les cris de souffrance et les pleurs atroces des enfants torturés et ne pouvait saisir par inadvertance des remarques sur les expériences. L'ensemble du personnel était d'ailleurs convaincu de travailler pour un centre spécialisé en maladies infantiles rares. Quant aux scientifiques, il semble que l'exaltation de la découverte prochaine d'un vaccin dans la course effrénée aux médicaments et ce, dans un contexte de panique planétaire, avait raison de leurs réticences. En somme, il s'agissait de sauter les étapes d'expérimentation sur les animaux, donc de gagner un temps précieux sur la vie. Que vaut un nourrisson abandonné devant la possibilité de sauver l'humanité ?

— Quels liens avec l'Amérique latine, les femmes enceintes et les enfants de la rue ? demanda un deuxième journaliste. Ces gens entrent ici en fraude via un réseau d'adoption ?

— Des liens économiques. Non, les nourrissons de Saint-Joseph-en-Pré ne viennent pas d'Amérique latine. Ce sont vos enfants qui servent de cobayes depuis dix ans. Mais depuis quelques années, la maternité connaît un regain de ferveur chez vous. Il y a donc maintenant peu d'enfants disponibles pour l'adoption, à peine une douzaine par année, ce qui a un impact direct sur l'approvisionnement en cobayes. Or la course aux médicaments est une compétition mondiale féroce et les profits escomptés pour qui découvrira remèdes et vaccins sont faramineux. BIO-RD+ se devait donc de trouver d'autres débouchés pour demeurer compétitif. L'Amérique latine lui était un terrain fertile : d'abord, par sa proximité géographique avec votre pays ; ensuite, par la pauvreté endémique des femmes qu'il payait bien moins cher que ce qu'il donnait à vos mères porteuses ; enfin par le phénomène des enfants de la rue qui lui permettait sans grand risque et sans frais de se procurer des cobayes plus âgés, donc d'accélérer la recherche médicale. À l'heure actuelle, nous avons découvert des laboratoires tout neufs appartenant à BIO-RD+ dans trois pays et nous pouvons certifier que le siège de la recherche est toujours ici, chez vous, où sont acheminées et analysées les principales données. Quant au rôle de la chaire, il semble que quelqu'un utilisait ses informations pour sélectionner les meilleurs candidats en Amérique latine : les jeunes sans attache et les mères de famille nombreuse incapables, par leur religion de se faire avorter, et par leur misère de nourrir leur enfant.

— Tout de même, ces enfants ne pouvaient disپa-raître du jour au lendemain. Des centaines de cadavres, cela ne passe pas inaperçu, s'insurgea un troisième journaliste.

— Vous touchez là un autre point crucial de l'enquête. Selon nos informations, les... les... les restes des cobayes transitaient de nuit par le souterrain vers l'usine de transformation, finit-il par dire et il craqua.

Il y eut dans la salle des « wouaches » et des « beurks » horrifiés. Puis un long silence pétrifié. Dans son salon, Vincent s'étouffa et cracha sa gorgée de scotch en criant « Ahhhh » alors que Françoise regardait avec répulsion son plat de croustilles en répétant « non non non, ça ne se peut pas ». Chez les Marceau, Marguerite poussa un long gémissement en se tenant le ventre comme si on venait de lui arracher les entrailles.

— Vous nous faites marcher, tonitrua Lépine qui avait souvent décrit les mérites de la recherche médicale au pays. C'est un coup monté pour renverser le gouvernement. Allez, réveillez-vous. Tout cela est un infâme canular, criait-il aux journalistes perplexes.

Édouard prit la parole d'une voix calme.

Voilà où est allée une partie du milliard de dollars donnés en dix ans par le gouvernement à Valmont. Ces révélations suscitent bien des questions et ce sont des questions troublantes pour notre pays où le mot « démocratie » s'affiche dans tous les discours. Une telle abomination n'a pu se développer que par des silences complices, des ententes de complaisance avec l'entreprise privée et la mainmise des médias sur l'information. Les médias de Valmont qui ont pour objectifs de nous divertir sous la supervision de Marceau et de détourner notre regard de la réalité, le tout avec la complicité des gouvernements, le nôtre comme ceux de l'Amérique latine. C'est pourquoi j'invite les gens à descendre dans la rue. PACIFIQUEMENT. L'heure est grave. Venez pleurer la mort de ces innocents. Venez dire votre refus de ces atrocités au nom de la science. Venez sans faire de casse. Pacifiquement comme des citoyens responsables. Venez dire NON au contrôle de l'information.

Pablo Dos Incas se leva pour regagner sa place et les journalistes se précipitèrent vers lui. Calme, celui-ci répondait qu'il n'avait rien d'autre à ajouter, que c'était au gouvernement de faire son travail, à la population d'y veiller. Les journalistes s'entêtaient et en direct Rivière appelait à l'ordre et demandait aux journalistes de se retenir pendant que le docteur repoussait d'une main polie le journaliste qui l'empêchait de s'asseoir.

Vincent était au bord de l'apoplexie. Jamais il n'aurait pu imaginer ce qui se tramait à Saint-Joseph-en-Pré. C'était tellement gros qu'il n'arrivait pas à y croire. Non, ce n'était pas pour cela qu'il avait donné des millions, se répétait-il. Françoise se servit un scotch qu'elle but d'un trait.

— Ta fille ne pouvait pas choisir un autre amant, rugit Vincent. De quoi ai-je l'air, avec ma plaque en bronze et le financement de la chaire à Marceau ?

— Arrête de crier, cria-t-elle à Vincent. Ce n'est pas le moment de perdre la tête. Il faut... il faut réfléchir... voilà...

— Tu en as de bonnes, toi... On me passe la corde au cou et tout ce que...

— André sera bientôt ici. Je suis sûre qu'il aura une idée...

Marceau était livide. Marguerite pleurait de honte et de rage, les nerfs à bout.

— Cesse de geindre, lui ordonna-t-il brutalement. Tu m'empêches de réfléchir.

— Maudit hypocrite, lui jeta-t-elle en même temps que sa main renversait d'un coup sec trois pots de fleurs. Quel ignoble...

Elle chercha une insulte qui résumerait sa vie à ses côtés et lui ferait aussi mal que la barre de fer qui lui traversait le cœur. Un mot qui la laverait de la souillure d'être sa femme, mais rien ne lui venait. Aucun son ne parvenait à ses lèvres et elle s'enfuit dans sa chambre, loin du dégoût que lui inspirait son mari. Marceau respira de soulagement, se servit un autre gin en s'obligeant à réfléchir, à récapituler les faits. Avant toute chose, séparer les situations, ne pas penser à Saint-Joseph-en-Pré. Il avait de bonne foi signé avec SOS cette entente chapeautée par le ministère. À cela, son honneur ne pouvait être mis en doute et rien ne lui permettait de subodorer que cette association masquait des activités abominables. Selon Rivière, il y avait fraude intellectuelle et détournement de fonds et à ces accusations il devait trouver une réponse. Fraude ? Le terme était fort : Octave avait bien rapporté des documents recueillis par d'autres délégués, pas des universitaires chevronnés, mais... voilà... des... jeunes pleins d'empathie parlant un langage concret, pas une langue de bois, et désireux de vivre une expérience enrichissante. Rien ne pouvait lui laisser douter que les données étaient utilisées par des gens ignobles. Voilà, pensa-t-il, qui limitait la fraude intellectuelle, en espérant qu'Octave ne soit pas mouillé. Devait-il l'appeler ? Il se convainquit que cela n'était pas la meilleure solution. Il défendrait son adjoint, au risque de passer pour naïf, tant que l'enquête ne lui confirmerait pas le contraire. Le détournement de fonds alors ? Là, il avait erré. Mais pouvait-il refuser le million que lui proposait Paul Royer ? Il n'avait pas cherché à connaître les dessous de l'histoire, sûr que son pouvoir le protégeait de toutes tentatives malhonnêtes et que personne n'oserait l'engager dans des combines douteuses. Il n'avait rien demandé. Le croirait-on ? Le chèque encaissé ne prouvait-il pas que Royer avait acheté son silence ? Il avait été naïf. Et vaniteux. Oui, il confesserait avoir été flatté par l'entente avec SOS, comme le couronnement international de ses recherches, et qu'il avait cédé par orgueil à l'offre de Valmont qui assurait la pérennité de sa Chaire...

Marceau jonglait avec ses idées, cherchait une issue, une parade pour ne pas perdre la face. Lui, qui avait cru décider de tout, tenir le pays dans ses rets, s'était fait doubler par son beau-frère. Ce sentiment d'avoir été une marionnette de Paul Royer l'humiliait, le rendait fou et le terrassait davantage que les révélations sur la cruauté des expériences médicales. Des sueurs froides couvraient son corps, lui donnaient la nausée. La situation paraît pire qu'elle ne l'est, commença-t-il à se répéter. Surtout, isoler les faits, ne pas penser à Royer ou à ma sœur, ne cessait-il de murmurer. Et tout à coup, il songea à Catherine, au recteur, à l'archevêque et à Vincent, à tous les dignitaires et à ses enfants spirituels rassemblés pour lui rendre hommage et il fut pris de convulsions. Ce n'était pas une foule abstraite vociférant qu'il allait devoir affronter, mais ces gens, pas même des amis, seulement des individus qui, par intérêt, lui avaient manifesté hier du respect, maintenant, peut-être, du mépris.

Il se tourna involontairement vers le téléviseur, prêt à maudire Édouard, et il se rendit compte que la conférence de presse n'était pas terminée. Il augmenta le son par nervosité. Un journaliste demandait à Édouard de préciser pourquoi il avait utilisé le nom de Marceau plutôt que celui de Royer dans son slogan : « À bas tous les Marceau de la terre ».

Cela vient d'une histoire ancienne, dit-il de sa voix posée. Une aventure qui remonte à l'adolescence. Nous étions une bande de jeunes et avions préparé une expédition. Nous, c'est-à-dire Vincent Lavigueur, Marceau et ma cousine, la grande Catherine, là, assise au fond de la salle, et moi-même. Nous partions jouer aux Blancs et aux Indiens et faire prisonniers d'autres jeunes venus s'amuser dans la montagne.

La caméra sur le visage de Catherine laissait voir sa stupeur. Dans leur salon, Vincent et Marceau sursautèrent, estomaqués. Édouard s'apprêtait à raconter la journée de la ferme à Blondeau. Comment osait-il briser le pacte, lui, le grand pourfendeur et redresseur de torts ? Ils l'écoutaient, le souffle coupé.

Nous avions préparé avec soin nos tortures à infliger, poursuivait Édouard. Badigeonnage de miel et de mélasse, ligotage aux arbres et plongée dans la mare aux couleuvres. Nous sommes donc allés du côté de la ferme à Blondeau. C'était l'idée de Marceau, puisque la ferme se situait presque à mi-chemin entre la mare aux couleuvres et le patelin voisin.

Édouard fit une courte pause et ramassa son énergie.

Au sommet, nous rencontrâmes notre premier ennemi, poursuivit-il d'une voix soudain plus fébrile. C'était Clovis, le fils à Blondeau. Un demeuré, comme on disait à l'époque. L'idiot du village, de notre âge environ et qui avait le grand art fâcheux de tout mimer, à défaut de s'exprimer de façon intelligible. Par contre, il paraissait souvent comprendre ce que les gens disaient et il riait innocemment, à cœur de journée. Clovis était donc là, au sommet, et il semblait nous attendre.

C'est l'impression immédiate que j'ai eue, quand il a débouché dans notre clairière. À nous quatre, nous aurions dû le débusquer, découvrir sa présence, mais c'est lui qui s'amena. Sa vue nous fit sursauter. Allions-nous le faire prisonnier ? Lui infliger nos sévices enfantins pour des jeunes normaux et aguerris à ce jeu, mais cruels pour un retardé mental sans défense ? Puis divers incidents, qu'il n'y a pas lieu de raconter ici parce qu'inutiles à mon histoire, protégèrent Clovis de nos plans de campagne. Mais sans ces incidents, qui sait si nous ne nous serions pas acharnés sur Clovis pour mener notre expédition à terme ?

L'histoire aurait dû s'arrêter là. Mais deux jours plus tard, en allant par la route en direction de la ferme à Blondeau, je tombai sur la mère et le fils qui se tiraillaient. Elle tentait d'arracher à Clovis ce qu'il tenait dans ses mains. Lui sautait, rebondissait et retombait sur ses bras et ses jambes, imitant jusque dans ses ricanements Cheetah, le chimpanzé de Tarzan. Ce que voulait la mère ? Les billets, l'argent que lui avait donné Marceau pour qu'elle envoie Clovis du côté de la mare aux couleuvres le jour de notre expédition. Nous préparions un jeu, lui avait dit Marceau, et nous avions absolument besoin de la participation de son fils. Marceau nous avait abusés. Voilà, dit-il, pourquoi je crie : À bas tous les Marceau de la terre. Pourquoi je m'insurge contre ceux qui nous manipulent et s'en prennent aux êtres innocents, démunis et confiants. Merci. Ce sera tout pour aujourd'hui, dit-il en se levant, à bout de force.

Les journalistes se bousculaient, posaient tous ensemble des questions, entouraient qui Édouard qui Catherine et les empêchaient d'avancer. « C'est horrible », répétait Catherine d'une voix éplorée en réponse aux journalistes qui lui demandaient si Marcel Saint-Louis l'avait mise au courant des recherches abominables de BIO-RD+ ou si les agissements de Marceau la surprenaient. Le regard éteint et les jambes lourdes, elle tentait de se frayer un chemin et sans l'aide de Philippe qui bouscula des journalistes et la conduisit dans la loge d'Édouard, elle se serait évanouie. Assise sur une chaise droite et buvant un verre d'eau en attendant son cousin, la tragédienne essayait de reprendre ses esprits. Dans la salle, Édouard scandait d'une voix lasse : « Allez, laissez-moi passer » en portant la main à son front. Il fit signe au docteur de le suivre, remercia de nouveau ses invités hébétés et serra contre lui Lucie Casgrain qui tentait de contenir ses larmes. Il essaya de voir Catherine, imaginant son désarroi. En vain. Il étouffait, coincé par les journalistes, et sans l'aide d'Hélène qui lui prit le bras et lui ouvrit sans ménagement le passage, il se serait écrasé d'épuisement.

Les amis d'enfance étaient sous le choc. Catherine se mit à songer à sa pièce de théâtre qu'il lui faudrait réécrire en tenant compte de la tromperie de Marceau. En avait-elle l'énergie ? En changer la fin serait-il suffisant ? Le sentiment de s'être laissé berner toute sa vie lui était intolérable et Marcel Saint-Louis lui manquait. Elle avait hâte de le voir, de l'entendre la rassurer et lui dire que tout n'était pas perdu. Marceau nous a toujours possédés, pensait Vincent, déprimé, en fermant le téléviseur. Il a toujours su utiliser le drame de la ferme à Blondeau à ses fins. Mais pourquoi Édouard ne m'a-t-il jamais rien dit ? Vincent murmurait si bas que Françoise eut du mal à saisir sa réflexion. Il était question d'allumettes et d'immolation. Pensait-il se suicider ? Le téléphone sonna. André était en route avec Max. Il ne fallait pas s'inquiéter, il serait là dans dix minutes.

Marceau était subjugué. Au lieu de la haine et de la rancœur si justifiables à cet instant, il ressentait de nouveau de l'admiration pour Édouard. De l'envie. De la jalousie. « Tout ce temps, il savait pour l'argent, sans jamais me le laisser deviner, se répétait-il. » Édouard avait attendu son heure, surveillé ses faits et gestes avec le dessein de se venger un jour de la leçon que lui, Marceau, entendait donner à Clovis avec le concours de ses amis. Il avait suivi sa carrière, dans le but de le contrecarrer et de l'humilier au nom de tous les innocents de la terre. Comme il avait sous-estimé Édouard ! Quel empire n'aurait-il pas construit avec Édouard à ses côtés ! À eux deux, ils auraient pu maîtriser Paul Royer. Cette pensée le découragea. Elle prouvait son échec, accentuait la vanité et la flagornerie de ses émules reprenant ses propos, le citant *ad nauseam,* ne faisant que l'effort servile de lui baiser la main, de lui plaire, de le copier.

La sonnette d'entrée retentit. Marceau n'était pas prêt. Les cheveux mal peignés, les idées mal ajustées, les défenses baissées offrant à la vindicte un épiderme sensible faussement vaincu. La sonnette lui arrachait les tympans. Il ouvrit. Lacombe, flanqué de deux agents de sécurité, venait le chercher, comme prévu. Il les fit entrer, le temps de chercher des papiers dans le bureau, leur découvrant la vue sur le salon, champ de bataille jonché de fleurs et de pots cassés où trônait, indifférent, le téléviseur resté allumé. Un commentateur laissait entendre que le gouvernement devait démissionner. Lacombe baissa les yeux. Il n'attendrait pas madame Marceau.

— Je suis à vous, dit Marceau d'un ton dégagé, sa serviette sous le bras.

Lacombe conduisit Marceau au club des Patriotes où l'attendait le recteur. Il lui avait appris avec diplomatie qu'une cellule de crise avait été formée pour tuer dans l'œuf le mouvement insurrectionnel avant qu'il ne soit irréversible. Déjà, des badauds se pointaient, plus curieux que militants, plus froussards que téméraires et que la vue de la brigade policière ferait déguerpir bien avant la première escarmouche, lui expliquait Lacombe. Le directeur lui parlait avec déférence et lui annonça que le PM avait fait boucler le domaine de Saint-Joseph-en-Pré, lancé un mandat contre Paul Royer et créé illico une commission d'enquête. Marceau se taisait, l'air calme et détaché. Lacombe aurait été ahuri de lire dans ses pensées. Marceau se foutait de la manifestation et ne préparait pas sa plaidoirie, attendant d'entendre ce que ses alliés naturels concoctaient. Il pensait à Catherine. Toute son intelligence se déversait en deux questions en apparence anodines vu la gravité de la situation : savait-elle pour Clovis et que pensait-elle de lui, maintenant ? La foule pouvait hurler, un sourire, un signe de la main de Catherine l'auraient vêtu d'une prestance inexpugnable. Il monterait à l'échafaud le cœur léger et la tête altière, s'il savait que Catherine admirerait son courage et pleurerait sa perte en se découvrant, trop tard hélas, une émotion plus sentimentale que sexuelle. De même, il se battrait ou se parjurerait pour elle.

Dès son arrivée, Marceau reconnut les représentants de l'archevêque, du premier ministre et des professeurs agrégés. Le recteur lui tendit une main distante, aussi froide que polie, en l'invitant à s'asseoir. De manière détournée et obséquieuse, prenant grand soin de ne pas l'offenser, il se dit fort préoccupé de cette histoire invraisemblable impliquant la chaire dans un pénible scandale international et des possibles retombées nuisibles pour l'université et ses partenaires privés. Bien entendu, il comptait sur l'expérience et la notoriété de Marceau pour l'aider à trouver une solution, en dépit des apparences s'accumulant contre lui. Toutefois, il avait pris la décision de suspendre Octave Goulet de ses fonctions, le temps que durerait l'enquête. Une mesure provisoire, il n'en doutait pas, mais qui donnait à l'université l'occasion de bien se démarquer des pratiques sordides à Saint-Joseph-en-Pré. Le recteur s'était aussi laissé dire que son adjoint avait peut-être eu les coudées trop franches, pris des libertés et l'habitude d'en mener large ces derniers temps, impressions dont il attendait l'avis de Marceau pour se faire une idée juste de la situation par ailleurs complexe.

Cher recteur, pensait Marceau, courroie de transmission bien huilée d'un pouvoir prêt à tout pour l'extirper de ce mauvais pas. À pendre un innocent, selon la méthode éculée, pour satisfaire le goût morbide du sang de la populace et son besoin de châtiment.

— Monsieur, lui dit Marceau d'une voix posée qui imposa soudain le silence dans la salle, réduire la calamité qui nous affecte aux distractions ou aux abus de pouvoir de mon adjoint serait faire affront à l'intelligence d'Édouard Rivière. Cela risquerait, de ce fait, de provoquer les retombées que nous voulons juguler et d'alimenter une mobilisation que nous désirons, somme toute, banale. Aussi, pour éviter des solutions dommageables parce que trop émotives, enchaîna-t-il d'un ton rassurant, j'aimerais considérer avec vous et avec ces messieurs aussi attentifs que dévoués, dans la plus grande objectivité, différents angles du problème qui nous occupe. D'abord, éclaircissons un point : jusqu'à la déclaration de ce docteur Dos Incas, personne, ni moi, ni vous, ni le personnel de la chaire ne connaissait les activités illégales de l'association caritative avec laquelle nous avons signé une entente de bonne foi, je tiens à vous le rappeler. Et personne ne savait que nos données sur les femmes enceintes étaient exploitées à d'autres fins que celle de notre étude académique. Qui plus est, il me paraît inconcevable que ce digne docteur Dos Incas n'ait pas avisé notre ambassade, manquant ainsi à une règle d'éthique internationale minimale. Pire encore, si notre ambassade était au courant, son silence face à nous me laisse perplexe et j'ose espérer qu'une enquête fera la lumière sur ce sujet.

Où le sujet peut devenir tendancieux et risquer d'engloutir des années d'efforts et de recherches sérieuses, c'est par la constitution des délégations. Or qui composait ces groupes, hormis les quelques représentants de l'entreprise privée ? De jeunes étudiants imbus d'esprit chevaleresque, stimulés par le besoin d'une d'expérience personnelle enrichissante et par l'idée généreuse de l'entraide internationale dans un milieu défavorisé d'un pays en voie de développement. Il n'y avait aucun universitaire connu, sauf notre chargé de mission et chercheur émérite de la chaire, Octave Goulet, qui n'est pas un premier venu dans le domaine, tant s'en faut. Néanmoins, je l'avoue, l'absence d'autres personnalités peut être déplorable pour un centre de haut savoir comme le nôtre.

Si Édouard Rivière s'était donné la peine de fouiller ce dossier comme sa réputation l'exigeait, il aurait vite compris que notre appel de candidature n'avait pas produit les résultats escomptés. Bien sûr, quelques ethnologues et sociologues aux méthodes rigides se pointèrent en entrevue, la mine patibulaire, peu ou mal disposés, sinon indifférents au sort des jeunes par cette manie intellectuelle de se distancer du sujet pour se croire neutre ou objectif. D'enthousiasme ? Aucun. De fière excitation d'ouvrir un champ d'études inédit ? Aucune. Aux côtés des autres candidats, ils faisaient figures de momies emmaillotées d'habitudes et de certitudes. Était-ce l'image que la chaire et le pays tenaient à donner à ses partenaires étrangers ? Je ne le crois pas.

Le recteur et tous les représentants l'écoutaient, fascinés. Marceau était un batailleur. Vaincre, soumettre, imposer sa loi et sa vision lui donnait une éloquence inlassable aux accents quasi hypnotiques. Que s'étaient-ils imaginé en créant cette cellule stratégique ? Lui dicter sa conduite, rédiger un texte truffé de phrases toutes faites, habiles passe-partout pour politiciens s'adressant aux chambres de commerce ?

— Reste l'épineuse question des hommes à Valmont, continua Marceau. Loin de moi l'idée de commenter l'utilisation abominable de la recherche biomédicale chez BIO-RD+. Je la condamne, certes comme vous tous, et j'en ignorais l'existence. Sur ce point, je ne crains aucune enquête, voire je la réclame de tous mes vœux s'il s'agit de la seule manière de lever les soupçons qui pourraient peser sur mon intégrité. À la chaire, y a-t-il eu détournement de fonds ? Oui, mais avec un immense bémol. Oui, dans le sens où le séjour de ces gens, mais non leur salaire, a été payé par nous. Bémol parce que Paul Royer, voulant débroussailler une avenue qui, un jour disait-il, serait utile à la population et à notre gouvernement désireux pour le moment de rester à l'écart, offrit à la chaire un montant considérable impossible à refuser pour une institution sans but lucratif comme la nôtre. Je l'admets, donner à la chaire de solides assises financières lui permettant d'œuvrer librement, hors de toutes contraintes et au-delà de ma mort, m'a fait succomber à la tentation. C'est une erreur qui s'avère des plus regrettables, en regard des récentes révélations. Mais une erreur qui n'a aucunement mis en péril les objectifs premiers de nos missions en Amérique latine. D'ailleurs, nous avons recueilli une abondante documentation sur laquelle nos spécialistes travaillent, ce qui devrait donner une légitimité académique à la recherche.

Marceau n'aurait pu être plus ferme et clair. Le recteur se sentit rasséréné. Il le laisserait discourir et le remercierait de cette impeccable mise au point, soulignerait sa foi en son travail, tout en faisant remarquer que trop de zèle pouvait conduire à de graves ennuis et créer des situations attristantes lesquelles, toutefois, ne devaient pas voiler sa remarquable contribution à la fondation de notre histoire et de notre culture. Là s'arrêta son idée d'hommage, conscient d'un autre sujet à aborder.

— Votre défense de la chaire et de votre gestion est très saisissante, mon cher Marceau, et je suis persuadé que l'assistance et les spectateurs devant leur téléviseur feront la part des choses entre vos propos et ceux de Rivière. Je n'ai aussi nul doute que les membres du conseil d'administration de l'université en tiendront compte dans leurs délibérations. Un point, toutefois, les a considérablement peinés. Vous me comprenez, il s'agit de cet organigramme, manque total d'éthique et pour cette raison même, si sensationnel et destructeur. Cette toile, qu'on vous accuse d'avoir tissée, me paraît davantage un exemple éloquent de la démocratisation de l'instruction...

Marceau entendait le recteur parler de son œuvre, la réduire à quelques succès publicitaires. Il quémandait son opinion, une information pour masquer leur compromission, pour effacer l'humiliation de certains membres du C.A. Il ne doutait pas une seconde que les gens nommés attendaient de lui une parole généreuse, le réconfort d'être bien ce qu'ils sont, non pas les pions d'un cerveau machiavélique. Le recteur lui lançait des appels au secours en même temps qu'il s'acharnait à pilonner et à couler son œuvre. Marceau hésitait. Comment, sans renier sa descendance, rassurer la population, essuyer les larmes de ses enfants et leur donner l'illusion du libre arbitre ? Il réfléchissait, essayait de taire le sentiment de révolte qui s'emparait de lui. Comment vaincre Édouard sans vanité ? se demandait-il, et tout d'un coup la réponse le saisit, lui fit bomber le torse et sourire avec candeur.

— Mon cher recteur, cet organigramme n'est au fond que le jouet d'un homme s'amusant à éventer des complots. Et pour les éventer il faut, soit les découvrir comme l'a fait le docteur Dos Incas, soit les inventer comme le fait Édouard Rivière. Cette histoire ancienne, racontée pour justifier son slogan haineux

et dont je n'ai aucun souvenir malgré mes efforts pour m'en rappeler, prouve simplement qu'Édouard Rivière s'acharne contre moi depuis toujours. Comment alors cautionner un soi-disant journaliste d'enquête dont la grille d'analyse ne peut que corroborer ses soupçons ? Est-ce là œuvre scientifique, travail de recherche raisonné ou fabrication de conclusions à partir de données sciemment falsifiées ? Non, monsieur le recteur, cet organigramme et son interprétation ne vaudraient pas à son auteur la note de passage dans un travail de session.

J'admets qu'avec les moyens de communication modernes, un tel étalage cause un émoi, grossit les faits et soulève des questions auxquelles chacun ne peut apporter de réponse concluante. Mais j'irais plus loin. Je pousserais ma propre compréhension de cette révolte jusqu'à affirmer qu'aujourd'hui, par sa conférence de presse, sa manifestation et la présence de ses invités, Édouard Rivière prouve à la société que les voix discordantes peuvent être entendues et non muselées comme il se complaît à le proclamer.

Le recteur était heureux, plein d'admiration pour ce Marceau qui le soulageait de sa peur de l'opinion publique, en assumant ses responsabilités morales et intellectuelles. Quel homme méritant ! pensa-t-il avant de prendre congé. Il tenait à peaufiner son éloge, de concert avec les gens de l'archevêché pour éviter toute redondance. Lacombe s'approcha.

— Les invités commencent à entrer, dit-il. Je vais annoncer un léger retard sur l'horaire, pour permettre à Vincent Lavigueur d'arriver.

— Il est en état de venir ? demanda Marceau d'un ton passablement méprisant.

— Oui, selon nos informations émanant du cabinet du PM.

Marceau demanda à se retirer quelques instants. Dans une pièce adjacente, un adjoint du chef de cabinet du PM finissait de résumer à André l'entretien de Marceau et du recteur.

— Il est d'une force inouïe, disait-il avec déférence. À l'écouter, on a l'impression de tout comprendre, de tout accepter, sans avoir le sentiment d'abdiquer notre propre avis. Quant à Vincent Lavigueur, son rôle a évolué. Le PM lui demande d'annoncer le renforcement immédiat des critères d'attribution de subventions pour tous les jurys, peu importe leur secteur d'activité, et de démontrer que le gouvernement est à l'écoute de la population et fait preuve de transparence, etc. Il lui faut être persuasif, tout en restant vague, et donner à Rivière le sentiment d'avoir obtenu quelque chose sans mentionner d'aucune façon le nom de Paul Royer et du PM. Il lui faut aussi expliquer avec simplicité que l'enquête sur les activités de BIO-RD+ fera la lumière sur la gestion gouvernementale et qu'il ne peut rien ajouter pour l'instant de peur de nuire à la bonne marche des opérations. Tu vas y arriver ?

— Le PM lui demande un saut périlleux sans parachute.

— Pour un politicien habile et retors comme lui, ce ne sera pas dangereux, dit-il en raccrochant.

André transmit les directives à Vincent qui grimaça sans surprise.

— L'imbécile, dit-il. Je l'ai vu venir dès cet après-midi avec sa facilité de grand trouillard se jetant sans discernement sur les solutions toutes faites de ses bureaucrates. Resserrer les critères, comme on en parlait plus tôt, sans changer le personnel. Dites-moi, André, où nous aboutirons.

— À un contrôle plus sournois, à tous les échelons, en donnant l'illusion d'une grande ouverture d'esprit, affirma-t-il sans broncher.

— La répression en douce par un processus de sélection dont ne profiteraient que les plus dévoués au système. Autant proclamer la victoire de la propagande sur la démocratie.

— Vu sous cet angle, c'est la conséquence logique des mesures envisagées par le PM, admit André.

— Et la meilleure façon d'étouffer le scandale des « porteuses de cobayes ».

Vincent réfléchissait. L'anecdote au sujet de Clovis lui avait été un coup de grâce après toutes ces révélations révoltantes au point où nul accommodement n'était désormais envisageable. Édouard lui avait donné une clé pour ouvrir la porte de sa cage dorée et le libérer de ses lâchetés. Il ne pouvait plus se convaincre qu'il n'avait pas été manipulé et manipulable et qu'il avait trop souvent fermé les yeux pour atténuer sa culpabilité.

— André, ce cher docteur Pablo est l'amant de ma fille, dit-il en toute simplicité.

— Vous voulez dire le linguiste...

— Oui... et je me demande si ma fille connaissait cette affaire avant d'entendre la déclaration de Pablo à la télévision. Comme elle n'appelle pas, je présume qu'elle est sous le choc elle aussi. C'est la réaction des médias qui m'inquiète.

— Il est sûr qu'ils vont s'en donner à cœur joie quand ils connaîtront le lien entre votre Sophie et ce docteur. Il leur sera difficile d'admettre que vous n'étiez pas tous les deux au courant. Vous croyez que Sophie a averti Rivière de sa venue ici ?

— Oui, dit-il, songeur.

— Avant de s'occuper des médias...

— Vous avez raison, dit Vincent en se secouant. Comment croyez-vous que Marceau va réagir ?

— Si j'étais à sa place, je me dissocierais d'emblée de Paul Royer et j'affirmerais qu'Édouard Rivière me cherche querelle depuis toujours. Par ailleurs, il est probable que Marceau, par son influence auprès des gens du cabinet, ait suggéré ces directives afin de consolider le pouvoir de chacun, donc le sien, et se donner un statut inimaginable en démocratie.

— Que feriez-vous à ma place ?

— Cela dépend, monsieur, dit André en hésitant. Tenez-vous toujours à votre retraite avec honneurs ou...

— La retraite, André...

— Alors, il faut vous tenir à distance du tumulte, sans céder un pouce de terrain. D'ailleurs, l'enquête publique déjà annoncée vous interdit de faire tout commentaire. Vous remerciez Marceau pour son travail, tout en déplorant que votre rêve initial d'une histoire et d'une culture nationales ait pris un tournant imprévu que vous questionnez maintenant. Vous annoncez, à la demande du PM, les mesures que le gouvernement entend prendre, tout en expliquant vos objections face à ces décisions et en souhaitant des solutions plus conformes aux aspirations de la société qu'au maintien du système actuel.

— Vous m'appuyez donc, André ?

— À cent pour cent, monsieur. Et dès demain, je commence à penser à la meilleure stratégie pour annoncer votre retrait de la vie politique, dit-il, tout joyeux.

Dans la limousine qui le conduisait au club des Patriotes, Vincent remonta son foulard de soie et serra la main de Françoise. Elle lui tapota le bras alors qu'André écrivait et soulignait en gros caractères les mots clés de son allocution.

— Tout va bien se passer, murmura-t-elle en souriant.

Au centre-ville, Max dut se faufiler et passer par des ruelles, guidé à distance tantôt par Lacombe tantôt par le chef de la police. Une foule immense et déterminée, de tous âges et de toutes tendances, convergeait vers le club, prête à affronter la haie des policiers et des militaires formant un cordon de boucliers. Il y avait beaucoup de femmes, enceintes ou poussant des carrosses ou tenant par la main leurs enfants. Des pancartes écrites à l'encre noire dénonçaient les abus de la science. Des sidéens sous perfusion et certains en phase terminale, étendus sur des civières poussées par des infirmières ou des amis, serraient sur leur cœur des pancartes où se lisait PAS EN MON NOM en lettres majuscules écrites à la hâte. De loin leur parvenaient le discours enflammé d'un chef syndical réclamant la démission du gouvernement et les applaudissements scandés des militants. De la fumée montait entre les gratte-ciel. La radio annonçait que des groupes de citoyens en colère avaient raflé les produits Valmont des supermarchés et allumé un feu dans le parc devant le club des Patriotes. À travers le pays les gens s'organisaient et se passaient le mot de se rassembler devant les bureaux du gouvernement et de descendre pacifiquement dans la rue. Les policiers et l'armée étaient sur les dents, pris entre deux feux : les ordres reçus et leur conscience révoltée. Selon un commentateur, la majorité des forces de l'ordre appuyait la population pendant que leurs chefs discutaient de la meilleure façon de contrôler la situation et d'éviter l'anarchie.

À l'intérieur du club des Patriotes, les porte-parole de la cellule de crise s'entendaient sur l'information à donner aux journalistes présents et aux gens devant leur téléviseur. Le message était clair : les dignitaires participants à la cérémonie en l'honneur de Marceau prenaient leurs responsabilités. La salle de bal était pratiquement vide, la majorité des invités s'étant désistée. Marceau en eut un haut-le-cœur. Il pensa avec effroi à son père, errant à l'ombre de son empire après la mort du Tyran, aux questions des journalistes encore excités par les déclarations d'Édouard et prêts à démolir sa vie à la moindre défaillance et à l'accuser peut-être de connivence avec Paul Royer. Il chercha des yeux Catherine. Elle n'y était pas et il en fut sur le coup démoralisé. Il regarda sa montre. Une lueur d'espoir brilla au fond de sa pupille. Elle a encore le temps, se dit-il, sinon... Sinon, elle le verrait à la télévision, comme ses enfants et comme les milliers de spectateurs, et elle admirerait son éloquence et sa noblesse devant l'adversité. Demain, oui, demain, il lui écrirait. Il lui offrirait sa vie.

Villarinhos, Portugal, du 17 décembre 2000 au 17 mars 2001.

Le Poids des choses ordinaires,
de Lise Demers,
est paru en 2003 à Montréal,
aux Éditions Sémaphore.

ISBN : 978-2-923107-00-4
© Éditions Sémaphore, 2003

La présente édition porte le numéro
ISBN : 978-2-89668-176-1

© Lise Demers et Vertiges éditeur, 2009

– 0177 e lecturiel –

Dépôt légal – BAnQ et BAC

Lecturiels
www.lecturiels.org